Barbara DE SMEDT

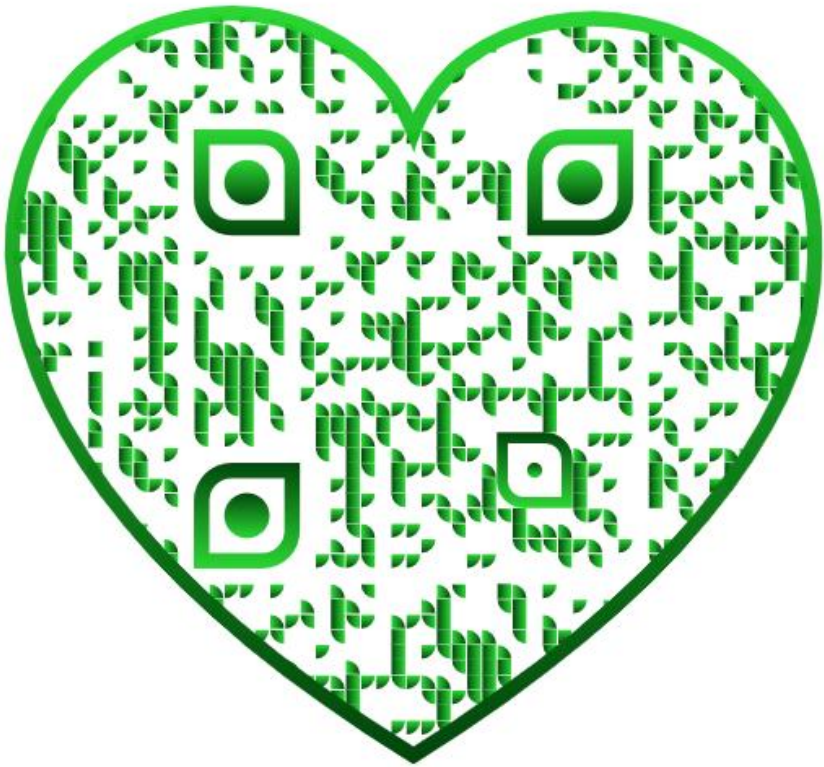
ABANDON

Roman traduit du Néerlandais

LA REINE DU THRILLER BELGE

COLLECTION NOIRE

M+



Barbara DE SMEDT

ABANDON

Roman traduit du Néerlandais

LA REINE DU THRILLER BELGE

COLLECTION NOIRE

M+

ABANDON

Barbara De Smedt

ABANDON

Thriller psychologique

Traduction : Nathalie Gouillon

M + ÉDITIONS

6 rue Masséna

69006 Lyon

mpluseditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions
Composition Marc DUTEIL
ISBN : 978-2-38211-277-9

On estime que 12 à 16 pour cent de femmes et 4 à 7 pour cent d'hommes seront harcelés par un obsessionnel au cours de leur vie. (source : www. psychologytoday. com)

Prologue

Il est allongé sur le sol. Une ombre se penche sur lui.

– Hé, ça va ?

Sa tête lui fait mal, ses doigts sentent une bosse sur sa tempe gauche.

– J'ai vu ce qui s'est passé, ils l'ont fait exprès.

Il plisse les yeux en essayant de regarder qui lui parle.

Une fille qu'il ne connaît pas, lui met dans la main une bouteille d'eau qui lui semble délicieusement fraîche.

– J'ai apporté de la glace aussi, pour ta tête, dit-elle en déplaçant doucement son bras tandis qu'elle maintient la glace sur la bosse.

La douleur monte à ses dents, il respire vivement.

– Ça va ? demande-t-elle encore.

Il déglutit. Elle sent bon.

– Moi c'est Julie et toi ?

À travers ses cils blancs, il la regarde. Il sent sa tête rougir et chauffer, des gouttes de sueur glacée perlent de ses tempes sur l'herbe.

– Oscar, répond-il.

OSCAR et JULIE

Laisse-moi devenir l'ombre de ton ombre,
L'ombre de ta main,
L'ombre de ton chien.
Ne me quitte pas…
"*Ne me quitte pas*", *Jacques Brel.*

Oscar

1992

Par sa fenêtre ouverte, il voit Julie arriver à vélo sur le chemin. Elle est en short, ses genoux sont sales et écorchés. Sa queue-de-cheval s'est défaite et des mèches folles encadrent son visage en sueur. La sonnette retentit.

– Bonjour, Madame Plessers. Oscar est là ? l'entend-il dire.

Sa voix est si douce, si fraîche.

– Oui, pourquoi ? répond la mère.

– Il peut venir jouer au foot ?

– Jouer au foot ? Avec vous, les mômes ?

Mentalement, Oscar visualise sa mère qui vacille sur ses jambes et se tient au chambranle de la porte, vu la quantité de vin qu'elle a déjà ingurgité avant le déjeuner.

– Il n'a pas le temps pour ça.

– Mais… il nous manque un joueur, proteste la fillette.

Si l'expression « môme » l'a offensée, elle ne le montre pas. Elle a onze ans, un an de moins qu'Oscar.

– Je t'ai dit qu'il avait pas le temps, grogne la mère. Allez ! Ouste !

La porte se referme. Julie hausse les épaules et remonte sur son vélo.

La maison d'Oscar est isolée et il est rare que quelqu'un en emprunte le chemin, à part le facteur. Par la fenêtre de sa chambre, il regarde la petite silhouette qui s'éloigne à vélo en tentant d'éviter les nids-de-poule.

Julie.

Sa Julie. Il sent son cœur s'emballer. Elle est venue pour *lui*. Elle est venue le chercher *lui*, Oscar, pour jouer au foot avec elle.

Depuis le jour où elle s'est occupée de lui, la fois où des harceleurs l'avaient poussé par terre, il est tombé amoureux d'elle. Ils vont à la même école, bien qu'elle soit une classe en dessous de lui. Tous les matins, il part au collège réjoui à l'idée de la voir, même s'ils ne se parlent jamais. Et là, pour la première fois, elle est venue le voir pendant le week-end. Ce doit être un signe, un très bon signe.

Ses jambes maigres flageolent. Lorsqu'il reprend le contrôle de ses membres, il descend les escaliers sur la pointe des pieds, ouvre la porte d'entrée en silence et court sur le chemin jusqu'au terrain de foot.

* * *

Le match est terminé. Les gosses en sueur décident de se rafraîchir dans l'étang derrière le stade. Tee-shirts et shorts sont arrachés et jetés négligemment sur le gazon. Les enfants en maillot de bain sautent dans l'eau verte et poussent des cris stridents, au grand dam des canards paniqués qui vont voir ailleurs.

À quelques mètres de là, Oscar observe la scène, embusqué derrière un arbre. Il déterre la boîte de conserve dans laquelle il garde ses trésors : ses jumelles, un paquet de chewing-gum, un briquet et quelques cigares qu'il a volés à sa mère. Il ne fume pas mais il aime tenir un cigare.

Oscar en roule un entre ses doigts et le renifle avec satisfaction. L'odeur fumée lui chatouille l'estomac. Il est grand pour ses douze ans, avec de longs membres. Ses ongles sont en deuil, ses cheveux blancs sont sales et trop longs, ses vêtements trop petits. Les seuls loisirs que lui autorise sa mère sont la pêche et la lecture, parce que c'est gratuit.

Des bruits d'éclaboussements dans l'étang lui font lever la tête.

– Le premier sorti a gagné ! crie Tobias, le petit rouquin du réparateur de vélo, qui part comme une fusée.

Dans un cri d'indignation, Julie s'élance à sa poursuite. Les autres les encouragent depuis le bord.

– Allez, Julie !

– Vas-y Tobias !

À bout de souffle, ils arrivent au même moment. Julie se laisse tomber sur l'herbe.

– Tricheur ! Si on avait commencé en même temps, j'aurais gagné à coup sûr ! s'écrie-t-elle dépitée.

– Tu ne supportes pas de perdre, bégaie Tobias essoufflé.

Mais ils rient tous les deux et se réchauffent dans l'herbe sous un rayon de soleil qui brille à travers les arbres.

Oscar voudrait être Tobias, pour s'allonger près d'elle. Il pourrait ainsi observer le duvet blond de ses bras et faire des blagues pour voir son sourire. Il sait qu'il est différent. Il sait que les autres enfants le trouvent bizarre, comme un chien sans queue. Les garçons l'appellent l'asticot, à cause des appâts qu'il ramasse pour aller pêcher. Ou encore « Blanche Neige ». Ça n'a pas d'importance tant que Julie le voit. Il adosse son long corps contre un arbre et étend ses jambes, attentif à ne pas faire de bruit.

Julie essore ses cheveux, des gouttes mouillent le tee-shirt qu'elle a enfilé sur son bikini. Elle dit quelque chose qui fait rire Tobias, mais Oscar n'arrive pas à entendre. Il gratte jusqu'au sang une égratignure sur son genou, puis gratte encore.

Aucune importance, son heure viendra. Il a déjà tout prévu : il va devenir médecin. Dès qu'il aura obtenu son diplôme et commencé à travailler à l'hôpital, il partira à la recherche de Julie. Ce qu'il y a

entre eux n'est en rien une simple tocade enfantine ; c'est bien plus profond que ça ! Il a *besoin* d'elle. Et elle a besoin de *lui*.

Dans son avenir fantasmé préféré, il retrouvera Julie quelques années plus tard et elle ne le reconnaîtra pas tout de suite, tellement il aura changé. Elle s'exclamera « Oscar ! Comme tu as changé ! Tu as une mine superbe ! » Puis, il l'emmènera dîner pour rattraper le temps perdu. Il l'impressionnera beaucoup avec son titre de docteur – il aura des cartes de visite professionnelles imprimées à son nom, avec son titre et il lui en donnera une pour qu'elle ait son numéro – et ça commencera comme ça. Après un an de relation, il la demandera en mariage et ils achèteront ensemble une belle maison, proche de la ville, mais dans la verdure tout de même et puis… et puis… et puis…

Le crépuscule tombe. Les enfants sont partis, Julie est partie. Oscar se relève un peu engourdi, enterre soigneusement la boîte de conserve et rentre péniblement chez lui.

Julie

Février 2005

Je presse mes paumes sur mes yeux. On dirait qu'ils ont été extraits de leurs orbites, gonflés à la pompe à vélo, puis renfoncés dans mon visage.

– Qu'est-ce que… ? De la bouillie de pensées produite par mon cerveau, le souvenir de la nuit dernière refait lentement surface. Je me souviens d'être allée au Billy's, mon pub habituel, avec Éloïse, comme tous les week-ends. Tom, mon ex, n'était pas là et je me rappelle ma déception. Nous avons fini par discuter avec deux gars et nous asseoir à leur table. Ils payaient. Un coup après l'autre.

En gémissant, je me tourne sur le côté pour attraper mon téléphone et regarder l'heure. J'ouvre les yeux à grand-peine : déjà dix heures. C'est dimanche. Je ne dois aller nulle part, mais une montagne de travail m'attend encore à l'université. Je me retourne sur le dos et ma jambe cogne contre quelque chose de poilu.

Oh ! Mon Dieu ! D'un seul coup je suis parfaitement réveillée et assise toute droite dans le lit… qui n'est pas le mien.

Où suis-je ? À qui est cette chambre ? Le corps près de moi bouge. Un bras lourd tombe sur moi. Il appartient à l'un des deux types d'hier soir. Dean ? Dan ? Donny ? Je ne m'en souviens plus.

Je repousse le bras et m'extirpe du lit. Mes vêtements sont éparpillés dans la chambre, qui est si petite que je retrouve tout en un clin d'œil. Il faut que je sorte d'ici et que je fasse pipi, alors je saute vite dans ma robe et ramasse le reste de mes affaires. Je ne trouve pas mon manteau.

Pour m'épargner, ainsi qu'au garçon dans le lit, une conversation embarrassante, j'ouvre la porte le plus silencieusement possible. Je vais passer vite fait à la salle de bains, trouver mon manteau et sortir.

Oh non !

Ce n'est pas une maison.

Ce n'est pas un appartement non plus.

C'est une résidence étudiante avec des salles de bains communes.

Je lâche un juron et titube dans ce long couloir jusqu'à trouver les toilettes. Pendant ce temps, je prends la ferme résolution de ne plus jamais boire une seule goutte d'alcool. J'ouvre la porte d'un WC et m'y précipite avec soulagement.

Éloïse sait-elle que je suis ici ? Je suis furieuse contre moi-même. Ne m'étais-je pas promis de moins boire ? Le mois de février est toujours

difficile pour moi. Mais quand même…

Je suis encore en train de pester intérieurement lorsque j'entends la porte de la salle de bains s'ouvrir. Dans le WC à côté du mien, quelqu'un lâche un long pet et je n'arrive pas à croire que je me retrouve encore une fois dans ce genre de situation. Incroyable !

Très vite j'enfile le reste de mes vêtements et attrape mon sac. Je sors en courant des toilettes et suis les panneaux de sortie jusqu'à la cage d'escalier. Quelques instants plus tard, je me retrouve dans la rue. Il fait froid sans mon manteau, je respire l'air pur. Maintenant que je vois où je suis, les battements de mon cœur ralentissent. Je ne suis pas loin du Billy's, dans le quartier étudiant. Apparemment, dans mon humeur fêtarde, je n'ai pas pris mon vélo hier soir. Je marche donc sur la courte distance qui me sépare du bar, mes bras autour de mon corps. J'ai clairement conscience de la choucroute que j'ai sur la tête et du mascara qui a coulé sous mes yeux.

« Il faut que ça cesse, Julie. Il faut vraiment que ça cesse. »

Oscar

1993

Il sent comme un coup de poignard dans le ventre en repensant à la lettre des services sociaux qu'il a trouvée ce matin. Sa mère était encore en train de cuver. Il a eu tout le temps de l'ouvrir et de la lire. C'est fini.

Il savait que ça finirait par arriver. Il a été convoqué plusieurs fois au bureau des assistantes sociales de l'école et la semaine dernière, les services sociaux leur ont rendu visite. Il avait fait de son mieux pour ranger la maison. Vraiment de son mieux. Il avait ramassé tous les cadavres de bouteilles éparpillés partout et les avait cachés dans l'abri de jardin. Il avait fait la vaisselle qui traînait depuis des semaines. Il s'était lavé, habillé de propre, avait fait du café et acheté des biscuits.

Malheureusement, ils étaient déjà sur le pas de la porte à neuf heures du matin et il n'avait pas réussi à réveiller sa mère.

C'était sans espoir.

Les deux travailleurs sociaux l'ont regardé avec pitié, lorsqu'ils l'ont trouvée au lit, à l'étage.

Il les déteste. Il déteste le tribunal pour enfants. Et il déteste sa mère. Parce qu'où il va, il ne pourra plus revoir Julie.

Julie

Mars 2005

« Non, ce n'est pas comme ça que ça devait se passer », étais-je en train de penser, courbée sur les toilettes d'Éloïse. Comment est-il possible que je me sois encore laissée aller ? J'allais réciter un poème satirique pour les vingt-quatre ans d'Éloïse. Un texte qui rappelait ses nombreuses conquêtes et les cœurs brisés qu'elle a laissés derrière elle partout où elle est passée.

Éloïse est ma meilleure amie – nous nous connaissons depuis des années – mais nous n'avons pas grand-chose en commun et surtout pas notre cercle d'amis. J'étais un peu stressée avant ma prestation, c'est pourquoi j'avais descendu ces trois rhums Coca : pour me détendre un peu les nerfs.

Oh, mon Dieu, ai-je vraiment fait ça ?

Oui. Je l'ai fait.

En état d'ivresse, j'ai tapoté ma bague contre mon verre pour avoir l'attention de tout le monde. Une trentaine des amis hipsters d'Éloïse, pour la plupart des clients de sa boutique de vêtements, donc tous très bien habillés, se tenaient là, un verre à la main. J'étais un peu déplacée dans ma robe en jean. En arrivant à la fête, je portais de belles chaussures à talons, mais elles traînaient maintenant, abandonnées quelque part dans un coin, j'étais donc pieds nus, les orteils même pas vernis et j'observais le groupe devant moi. Je ne suis pas vraiment timide, mais une pièce pleine d'étrangers peut assécher la gorge comme en plein désert.

J'ai très vite oublié de quoi parlait le poème et ne me souvenais pas où j'avais mis le papier sur lequel je l'avais écrit, j'ai donc commencé à chanter un « Happy Birthday to you » maladroit, qui s'est fini en fou rire très gênant. Heureusement il s'est révélé contagieux, puisqu'Éloïse s'est esclaffée, bientôt suivie par le reste de la foule.

Ce n'est qu'à ce moment que j'ai vu Tom, mon ex, venir à ma rencontre. Je ne l'avais pas du tout vu arriver et je ne lui avais pas parlé depuis notre séparation deux mois auparavant. Il m'a mis un quatrième rhum Coca dans la main.

– Tu l'as bien mérité, m'a-t-il dit avec cet air un peu timide et pourtant si sexy qui n'appartient qu'à lui. Et maintenant me voilà, penchée sur la cuvette des toilettes, dans la salle de bains turquoise d'Éloïse, à me demander si je le ramène chez moi ou pas.

Tom est beau, sans aucun doute. Ses cheveux châtain foncé sont

légèrement trop longs et bouclent aux pointes. En y regardant de plus près, on peut voir qu'ils ne sont pas totalement châtains, mais qu'ils ont aussi un soupçon de roux. On peut le voir dans sa barbe, quand il la laisse pousser. Il a un visage doux, couvert de taches de rousseur et quelques rides de rire autour de ses yeux noisette. Et ses dents ! Je n'ai jamais vu de dents aussi blanches et parfaites de toute ma vie.

D'une main, il écarte mes cheveux de mon visage, tandis qu'il me caresse doucement le dos de l'autre.

– Je te ramène chez toi ? me murmure-t-il comme s'il pouvait lire dans mes pensées. Et c'est ainsi qu'un peu plus tard, contre toute attente, je me glisse sur le siège passager de sa voiture. Il met mon vélo dans le coffre et sa présence est toujours aussi familière. Lorsqu'il entre dans la voiture, je respire profondément son parfum chaud.

Il me regarde avec inquiétude.

– Ça va ?

Je mens :

– Oui juste un peu pompette.

– Si tu dois vomir encore, dis-le-moi à temps, répond-il sèchement, mais ses yeux sourient.

Je lui tire la langue.

– Je ne m'attendais pas à ce que tu viennes à la fête d'Éloïse, lui dis-je.

Tom n'est pas un fêtard. S'il n'était pas prof de musique au lycée, il vivrait carrément reclus ; dans une maison avec un puits et des panneaux solaires, où il ferait pousser des légumes avec bonheur et jouerait de la musique avec pour seul public, les oiseaux et les écureuils.

– Je n'avais pas l'intention de venir.

Il regarde droit devant lui, mais à chaque fois que je tourne la tête pour regarder dehors, je sens son regard me suivre. Tandis que j'observe le paysage, mon estomac produit des bruits gênants et je laisse la main sur la poignée de porte, au cas où. Tout comme mon corps, ma tête gargouille. S'il n'avait pas l'intention d'aller à la fête, pourquoi est-il venu ? Pour moi ? Ou seulement pour Éloïse ? Je ne peux nier que ça me réjouit de voir son visage familier, mais le moins que l'on puisse dire est que son comportement à mon égard prête à confusion. Il est même contradictoire, si je repense à notre dernière conversation, au cours de laquelle il m'a affirmé qu'il préférait ne pas me revoir.

Tom se gare rapidement sur une place de parking juste devant chez moi et m'aide à sortir. Il sort mon vélo et m'accompagne jusqu'à la porte d'entrée.

– Tu rentres ? demandé-je.

Il hausse les épaules.

– Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée.

Comportement encore plus déroutant. Que veut-il réellement ?

– Bon Dieu, Tom, je ne suis pas en train de te demander en mariage. Très bien. À la prochaine, alors. Merci de m'avoir raccompagnée, grogné-je.

Mais lorsque je pousse la porte du hall d'entrée, je m'arrête brusquement et me retourne.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-il.

– Chut ! dis-je en regardant attentivement dans la rue sombre.

Je jette un œil sur les quelques voitures garées. Les chevaux du pré d'en face sont dans leurs stalles. Tout le reste semble désert. Je tends l'oreille et entends le grondement rassurant d'un train au loin. J'ai dû rêver, mais j'ai eu l'impression que nous n'étions pas seuls.

– C'est rien, j'avais cru entendre quelque chose, dis-je.

– Ton harceleur est de retour ? demande Tom d'un ton subitement inquiet.

L'année dernière, j'ai commencé à recevoir des appels téléphoniques bizarres, c'était pendant la période où j'étais avec Tom. Le correspondant était anonyme et ne disait mot lorsque je répondais. Quand j'ai arrêté de répondre, les appels ont cessé aussi. Il y a des gens étranges, dans ce monde. Je ne sais toujours pas qui c'était. Probablement quelqu'un qui s'ennuyait.

– Non, non. Alors tu entres ou pas ? ai-je demandé, agacée.

Il lève les yeux au ciel, pose mon vélo à l'intérieur, puis donne l'impression qu'il veut ressortir, mais change d'avis.

– Je ne voulais pas rompre, tu sais, dit-il en me regardant droit dans les yeux.

J'avale ma salive. Je sais que je suis la raison de notre rupture. C'est moi qui ne veux pas d'une relation sérieuse avec lui, moi qui ne suis pas prête à faire des concessions – comme emménager ensemble – ce qui lui laisse à penser que je ne l'aime pas autant qu'il m'aime. Voire que je ne l'aime pas du tout, ce qui n'est pas vrai ; je ne veux juste pas vivre avec lui. Je veux faire mes propres trucs. Décider moi-même de la décoration de mon appartement. Mettre la musique à fond quand ça me chante et danser dans mon salon. Manger ma pizza directement dans la boîte. Et travailler. Travailler pour devenir vétérinaire et avoir mon propre cabinet. Oui, je veux Tom dans ma vie, mais seulement quand ça m'arrange. Pour Tom, ça ne suffit pas et il a mis un point final à « nous ».

J'ai un petit pincement au cœur. Est-ce du regret ? Ou juste la peur d'être seule ? Je regarde son visage depuis la sombre cage d'escalier. Il a l'air blessé. Je déteste le voir comme ça.

– Allez, entre, je n'aime pas te voir rentrer chez toi comme ça, dis-je.

– Si t'en es sûre, répond-il les yeux baissés.

J’ai envie de le prendre dans mes bras, de passer la main dans ses cheveux.

– Bien sûr, allez, viens. Et puis tu pourras me faire du thé et me masser les pieds.

Il rit et secoue la tête.

– Oh, Julie, qu’est-ce que tu me fais ? dit-il. Son visage est moins sombre.

Effectivement, qu’est-ce que je lui fais ? Il ferait n’importe quoi pour moi, du moment que je lui montre que je tiens à lui, comme un chien errant que l’on chasse et qui revient à chaque fois, toujours heureux de me voir. Reconnaissant pour chaque petite miette d’attention.

Je m’écroule sur le canapé du salon et, avec un soupir de soulagement, je jette mes chaussures d’un coup de pied.

– Tu connais le chemin, dis-je les yeux fermés.

Tom ricane et se dirige vers la cuisine pour faire du thé. Sa présence m’enveloppe comme une couverture douillette et je plonge dans un merveilleux sommeil sans rêve.

Oscar

1994-1995

Oscar était devenu un client régulier des foyers d'accueil. Après chaque placement, il retournait chez lui comme un boomerang. Là, tout allait bien pendant un certain temps… jusqu'à ce qu'il soit placé à nouveau. Malgré tout, il parvenait à maintenir son niveau scolaire sans redoubler, même si c'était au rythme d'un escargot.

Les familles d'accueil ne le comprenaient pas. Elles le décrivaient comme un garçon taiseux, qui s'enfermait dans sa chambre. Son dossier disait que la plupart des gens le trouvaient un peu inquiétant, ce qui signifiait qu'il ne pouvait jamais rester très longtemps quelque part ; jusqu'à ce qu'Oscar atteigne ses quatorze ans et se retrouve chez Kirsten et Robert De Ridder, la première famille qui l'ait traité avec amour. Il était beaucoup mieux nourri qu'à la maison, il pouvait étudier sans être dérangé et ses notes avaient grimpé en flèche. Sa chambre était propre, ses draps lavés et il avait une garde-robe pleine de nouveaux vêtements.

Ses parents adoptifs n'exigeaient pas grand-chose de lui, ils étaient simplement heureux qu'il soit là. Pourquoi, il n'en savait rien. Ils avaient eu un fils autrefois, mais c'était il y a longtemps. Des photos de lui sur le buffet du salon le montraient à peine plus âgé qu'une quinzaine d'années. Kirsten allumait une bougie près d'elles tous les soirs. Oscar n'a jamais demandé ce qui était arrivé au garçon et ils ne lui ont jamais dit. Pour lui, c'était bien, ils le laissaient tranquille et il se taisait, c'était un bon compromis. En outre, la bibliothèque de Kirsten et Robert se révélait bien plus intéressante que celle de sa mère. Cerise sur le gâteau, ils allaient tous les dimanches ensemble à la bibliothèque de la grande ville, où il était autorisé à choisir cinq livres. L'apogée de sa semaine.

Pour Noël, sa mère est venue lui rendre visite pour la première fois ; elle avait l'air différente, mieux. Elle avait un nouveau petit ami et essayait d'arrêter de boire, selon ses parents adoptifs. Il connaissait la chanson. Le souvenir du dernier petit ami de sa mère était encore bien présent dans son esprit, son nez tordu le lui rappelait constamment. Il a poussé un soupir de soulagement quand elle est partie. Le pull vert qu'elle lui avait apporté en cadeau a disparu, jamais porté, au plus profond de sa garde-robe.

Ses parents adoptifs aussi, lui avaient fait un cadeau le matin de Noël.

– Ferme les yeux, a dit Kirsten, tandis que Robert entrait dans l'arrière-cuisine. L'instant d'après, Oscar l'a entendu revenir et poser quelque chose près de lui.

– Tu peux les rouvrir, maintenant, a dit Robert.

Curieux, Oscar a regardé attentivement à travers ses cils blancs cette chose sur le sol, à côté de lui. Il supposait que c'était une grosse boîte. Il ne la voyait pas bien parce qu'une serviette la recouvrait. Il a regardé ses parents adoptifs l'air interrogatif.

— Vas-y, enlève la serviette.

Précautionneusement, il a retiré le tissu pour révéler une cage.

– Oh, a timidement émis Oscar lorsqu'il a vu ce qui était à l'intérieur : un lapin au pelage aussi blanc que le sien.

– C'est un lapin nain, a expliqué Kirsten avec un sourire. Il est à toi, tu peux le sortir.

Toujours immobile, Oscar regardait le petit animal s'agiter nerveusement dans sa cage.

Son père adoptif lui a tapoté l'épaule.

– Je crois que notre Oscar est un peu bouleversé. Tu veux que je le sorte ?

Oscar a opiné et Robert a posé la douce boule de poils dans les mains d'Oscar. Il a serré le lapin tiède contre sa poitrine et a senti son cœur battre, vite. Ses doigts se sont enfoncés dans la blanche fourrure ; des larmes ont picoté ses yeux puis ont fini par sortir. Elles coulaient le long de ses joues jusqu'à ses mains, il sentait le petit animal se mouiller. Un animal de compagnie. Rien qu'à lui. À l'aide de la serviette, il a essuyé la fourrure avec précaution et dans sa tête, a juré solennellement qu'il aimerait son nouvel ami d'un amour inconditionnel.

Dans les longues oreilles douces, il a murmuré :

– N'aie pas peur petit lapin, c'est une bonne maison. Il ne t'arrivera rien ici. Je te protégerai.

Pendant qu'Oscar ne regardait pas, Kirsten a jeté un regard éloquent à Robert.

* * *

L'hiver avait fait place au printemps. Oscar vivait toujours avec Kirsten et Robert en compagnie de son nouveau meilleur ami. Il l'avait appelé Nivens, comme le lapin blanc dans *Alice au pays des merveilles.*

Il éprouvait de plus en plus souvent une sensation de chaleur tout au fond de lui. Un sentiment qui lui rappelait le temps ou son papi était encore vivant et qu'ils partaient à la pêche, faisaient un puzzle ensemble le soir, ou qu'ils jouaient aux cartes en buvant un lait chocolaté. Le temps d'avant que sa mère ne change.

Était-ce le bonheur ?

Il n'y avait qu'un problème : il ne voyait plus Julie. Le village était trop loin. Il n'avait pas le droit de circuler à vélo et sa mère adoptive le surveillait de près. Elle l'emmenait tous les jours à l'école et le récupérait en fin d'après-midi, ce qui ne lui laissait que peu de marge pour s'échapper. Avec le recul, s'il avait su alors qu'il resterait si longtemps avec Kirsten et Robert, il aurait tenté de s'éclipser.

Lorsqu'il n'était pas en train de faire ses devoirs ou de plonger son nez dans un livre tandis que Nivens s'agitait autour de lui, il restait allongé sur son lit et pensait à Julie. Il savait bien sûr qu'elle était une ado de quatorze ans maintenant. Il fermait les yeux et s'efforçait de visualiser son visage, les fossettes de ses joues, ses yeux qui avaient toujours l'air de sourire. Avec elle, il n'avait jamais vu le dégoût que les gens, surtout les enfants, ressentaient pour lui et sa mère. Plus il pensait à elle, plus il était convaincu qu'elle aussi, avait des sentiments profonds pour lui.

Puis, sans qu'il puisse la contrôler, l'image dans son esprit est passée au visage de sa mère. À ce regard qu'elle lui jetait quand elle avait bu ; lorsque la lumière s'éteignait dans ses yeux, qu'elle le regardait comme s'il était en verre et qu'elle pouvait voir à travers lui. C'est dans ces moments-là qu'il l'évitait le plus possible. Il a secoué la tête pour dissiper l'image et soulager son oppression, mais il n'y est pas parvenu.

La dernière fois qu'elle avait rendu visite à Kirsten et Robert, elle l'avait vraiment regardé, droit dans les yeux. C'était très étrange. Ça l'avait mis mal à l'aise, alors il avait détourné le regard.

– Mon garçon, avait-elle dit. Mon beau petit garçon, comme tu m'as manqué.

Plus tard, il y avait repensé ; il ne comprenait pas pourquoi elle agissait si singulièrement, comme si elle voulait qu'il revienne. Mais il voulait y croire. Parce que si elle allait mieux, il pourrait rentrer chez lui et rentrer signifiait revoir Julie.

* * *

L'été était arrivé. C'était le dernier jour d'école et il avait toutes les vacances devant lui. Lorsque sa mère adoptive est venue le chercher cet après-midi-là dans sa Fiesta blanche, elle portait des lunettes de soleil. Elle ne l'a pas regardé quand il est monté, ses doigts étaient crispés sur le volant, ses phalanges blanchies. Ses cheveux gris étaient serrés en chignon sur sa nuque.

– Tu mets ta ceinture ? dit-elle et sa voix s'est brisée un peu.

Sans rien dire, il a enclenché la ceinture, puis posé les mains sur ses genoux. Il avait énormément grandi ces derniers mois et ses genoux ressortaient. Ses cheveux blancs étaient soigneusement coupés et non

plus longs comme avant. Tandis que la voiture démarrait, il a scruté le paysage de son regard bleu glacé. Elle n'avait pas besoin de lui dire, il avait tout compris. Un gros nœud s'est formé dans son estomac.

Son temps avec Kirsten et Robert était révolu.

Julie

Vacances de Pâques 2005

Je me réveille dans mon propre lit et me retourne encore une fois. Aucune idée de comment je suis passée du canapé à la chambre hier soir. Je tâte la place à côté, elle est froide et inoccupée. Tom serait-il rentré chez lui ? Il est arrivé si soudainement à la fête, ce devait être une ruse d'Éloïse pour nous remettre ensemble. Rien ne lui plairait tant.

Je roule hors de mon lit et marche jusqu'à la salle de bains. La vue des toilettes fait remonter le souvenir de ma honte dans celles d'Éloïse et je ravale une remontée acide. Sous la douche, je me punis en laissant l'eau froide éclabousser ma peau sensible. Je sens comme des dizaines de milliers d'aiguilles transpercer mon épiderme et j'ai du mal à réprimer un cri. J'ouvre précipitamment le robinet d'eau chaude, mais une nouvelle vague nauséeuse monte. J'arrive juste à temps au-dessus de la cuvette. *Ce doit être la pire gueule de bois que j'ai jamais eue*, me dis-je vautrée sur les toilettes comme une loque trempée, tandis que les dernières remontées biliaires évacuent mon corps. *Encore.*

Je vis dans un duplex et, après ma douche, je descends l'escalier en colimaçon, un peu plus fraîche. Un petit couloir mène au salon lumineux accolé à une cuisine ouverte toute blanche. Ce n'est pas très grand, mais c'est confortable, avec un balcon qui offre une large vue magnifique sur les champs. La vue me rappelle celle du village où j'ai grandi, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai acheté cet appartement ; loin de l'agitation de la ville et pourtant proche de tout, avec mon vélo pour meilleur ami.

Tom en caleçon, prépare des toasts. Il a donc dormi ici, finalement. Sans doute sur le canapé. Il ne m'a pas entendue arriver, alors je profite de l'instant et observe son corps musclé : son long cou avec de larges épaules en dessous et ses superbes bras bronzés jusqu'au bord de son tee-shirt imaginaire. Des hanches étroites, pas un poil de graisse. De longues jambes.

De nouveau je ressens cet étrange coup à l'estomac. Mes études sont toute ma vie. Dans quelques années, quand j'aurai mon propre cabinet florissant, je trouverai peut-être le temps pour une famille. Ou du moins pour un mari ; nous verrons si enfants il y aura. Mais Tom voit ça différemment : il veut organiser notre futur, vivre avec moi, le plus tôt possible de préférence. Comme si notre amour se mesurait au

nombre d'heures passées ensemble à la même table. Ou dans le même lit.

Je fais un pas vers lui, pose ma tête contre son dos et l'enlace par-derrière. Je respire profondément son odeur. Son corps tendu un instant par la surprise, se détend à mon contact. Il serre mes mains brièvement, puis attrape deux tasses sur l'évier : thé pour lui et café pour moi.

– Je t'ai rajouté du sucre, j'ai pensé que tu en aurais besoin aujourd'hui, glousse-t-il en se dégageant de mon étreinte. Il pose les tasses fumantes sur la table, accompagnées d'une assiette de toasts et nous nous asseyons face à face. Avec n'importe quel autre homme, je serais maintenant en train de me demander si nous avons couché ensemble cette nuit, mais pas avec Tom. Il ne ferait jamais ça, pas dans l'état où j'étais hier soir. J'ai presque des regrets.

Reconnaissante, je mords dans mon toast.

– C'est réconfortant.

– Oui, on devrait faire ça plus souvent, répond-il avec un sourire en coin.

– C'est drôle, *tu* as rompu avec *moi*, tu te souviens ?

– Je m'en souviens très bien. Et je me rappelle aussi pourquoi.

Je soupire. Pas envie qu'on se dispute.

– Pardon, dit-il. C'est sorti tout seul.

Je hoche la tête et entoure de mes mains la tasse de café chaud. J'aime bien être avec Tom et je dois admettre qu'il m'a manqué. C'est une chose d'être seule chez soi en sachant que quelqu'un vous aime et sera là si vous en avez besoin, c'en est une autre d'être réellement seule. *Toujours.* Particulièrement pour une extravertie comme moi.

– Je me disais juste, commence Tom, je sais que tu ne veux pas qu'on vive ensemble et d'une certaine manière, je peux le comprendre, mais c'est vraiment dur pour moi de ne pas être avec toi.

Il balaie ses cheveux de son visage et je vois gonfler le muscle de son bras.

Je déglutis et bois une gorgée de café sucré.

– Alors j'ai pensé que, peut-être, je pourrais louer l'appartement au-dessus de chez toi, il est vide, non ?

Je le regarde, surprise.

– Et ton appartement ?

Tom, comme Éloïse, vit dans le centre-ville, proche de tout alors que j'habite à l'écart, dans un quartier récemment construit, entouré de prairies.

– Je le louerai ou le vendrai. Peu importe. Mais comme ça, on pourrait se voir plus souvent et tu aurais toujours ton chez-toi.

C'est tellement typique de Tom. Je le rejette, je lui brise le cœur, le pousse à rompre avec moi et que fait-il ? Il prend mes besoins en

compte. Je replonge très vite le nez dans ma tasse. Avec une gorgée de café chaud, je tente de faire fondre le nœud glacé au fond de ma gorge.

– Il est loué, dis-je.

– Quoi ?

– L'appartement du dessus. Il a été loué. C'est très récent. Les nouveaux locataires n'ont pas encore emménagé, mais il n'est plus libre.

Je ne mens pas, il vient juste d'être loué – le propriétaire est venu me le dire en personne – et je ne sais pas si je suis déçue ou pas.

– Oh.

– Oui. Dommage.

– Tu aurais trouvé l'idée bonne, sinon ?

Je hoche la tête, un peu désinvolte.

– Peut-être.

Tom hausse les sourcils.

– Je ne sais pas, Tom, je n'ai vraiment pas envie qu'on vive ensemble, mais je dois avouer que tu m'as manqué ces dernières semaines. Alors oui, *peut-être*. Mais il est loué, alors je ne vois pas l'intérêt fantasmer dessus, non ?

– Non, en effet, dit-il, mais la déception se lit sur son visage. Où en est ta thèse ?

– Bien avancée, mais j'ai encore beaucoup de boulot, j'avais prévu une séance de travail cet après-midi.

Je n'ai pas l'intention de le chasser, mais j'ai vraiment trop à faire. Je suis dans ma dernière année d'école vétérinaire. Il acquiesce. Une heure plus tard, je le raccompagne à la porte. J'attends qu'il monte dans sa voiture pour pouvoir lui dire au revoir de la main, mais il reste planté là, comme pétrifié.

Je crie depuis l'autre côté de la rue :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Il me regarde déconcerté et marmonne quelque chose, que je ne comprends pas. Inquiète, je traverse la rue à toute allure, en pantoufles. Son expression est passée de la surprise à la colère.

– Regarde ! s'écrie-t-il. Qui a bien pu faire ça ?

Il y a de longues éraflures partout sur sa Golf bleue. Par dizaines. Sûrement l'œuvre d'un vandale. C'est un acte de violence purement gratuite et je sens les poils de mes bras se dresser un par un.

Oscar

1995

Le tribunal pour enfants avait ordonné qu'Oscar retourne à l'endroit qu'il détestait. Quand son grand-père était encore de ce monde, tout était différent. Sa mère ne buvait pas autant et elle allait encore au travail tous les jours. Oscar et son grand-père étaient comme les deux doigts de la main. Quand son grand-père parlait de la guerre, Oscar buvait ses mots. Grand-père avait survécu à deux guerres mondiales et pouvait parler pendant des heures de la bataille de Dunkerque, dont il s'était sorti. Sa famille avait été tuée au cours d'un bombardement, il avait perdu son père, sa mère et tous ses frères et sœurs en une nuit. C'est pour cela qu'il avait creusé un abri antiaérien dès qu'il avait construit sa propre maison.

– Si jamais ils recommencent, on sera prêts, Oscar, avait-il dit. Personne ne pourra nous faire de mal. Il y a assez de nourriture pour une année complète.

Ce n'était pas un mensonge. De temps en temps, lorsque Papi faisait sa tournée d'inspection, il emmenait Oscar dans l'abri. C'était excitant et *top secret*. Il devait promettre de n'en parler à personne, absolument personne. Jamais.

– Parce que s'ils trouvent ta cachette, tu es mort, avait prévenu grand-père.

L'abri comportait un grand espace de vie, avec deux lits superposés, une table et quatre chaises. Une cuisinière équipait la minuscule kitchenette, il y avait également des toilettes séparées et même une petite salle de bains. La réserve était pleine à ras bord d'eau potable – au cas où l'eau du robinet soit polluée – et de conserves de haricots à la tomate, de sauce bolognaise, de soupes, de sardines et de goulasch. Juste à côté, un énorme stock de flocons d'avoine, de riz et de pâtes ; beaucoup plus que ce que l'on pourrait manger en une vie. Tout ça était très impressionnant pour Oscar et c'était son endroit préféré.

Après le mort de grand-père, sa mère avait hérité de la maison et ils y étaient restés tous les deux. Oscar ne savait pas qui était son père. Il y avait toujours eu papi, maman et Oscar. Puis maman et Oscar et parfois un nouvel ami de maman. Elle buvait toujours plus quand elle se disputait avec son petit ami ou quand ils se séparaient. Elle restait parfois au lit pendant des jours. Très vite, Oscar avait appris à mettre son réveil tout seul, à faire ses propres sandwiches et à partir tout seul à vélo pour l'école.

Un jour, Oscar avait environ onze ans, sa mère avait reçu un courrier de son travail ; ils ne voulaient plus qu'elle revienne. Maman avait crié quand elle avait lu la lettre, elle avait explosé son verre de vin contre le mur du salon. Il reste encore aujourd'hui une tache brunâtre en forme de tête de chien. Elle avait aussi crié sur Oscar, qui s'était enfui dans sa chambre et avait rampé sous ses couvertures, les mains sur les oreilles.

Désormais, elle restait au lit encore plus souvent. Les bouteilles s'empilaient. Oscar a commencé à avoir peur de sa mère et restait le plus possible loin d'elle. Parfois, elle courait toute la nuit dans la maison en criant si fort et si longtemps qu'il ne pouvait dormir et somnolait à l'école. La maison s'est délabrée, le jardin est devenu sauvage et le chemin qui menait à la cabane de jardin avec l'abri dessous, est devenu impraticable à cause de tous les buissons épineux qui s'y épanouissaient. C'était comme si l'abri n'avait jamais été là. Mais les buissons ne pouvaient pas effacer les souvenirs d'Oscar et les faire disparaître. Ils ne parviendraient pas à lui faire oublier comment c'était avant.

C'est pourtant ce que le juge pour enfants lui a demandé. Selon sa mère, elle avait appris de ses erreurs et allait faire de son mieux, Oscar a alors dû quitter Kirsten et Robert pour rentrer chez lui.

Au début, ça se passait plutôt bien. Le nouveau copain de sa mère s'appelait Bruno, un grand homme peu bavard avec une barbe sauvage et une Harley-Davidson. Il avait un chien, un bâtard ébouriffé qui répondait au nom de Jeff et le suivait partout. Maman ne buvait plus en effet, il y avait de nouveau des provisions dans la maison et Bruno avait travaillé dans le jardin jusqu'à ce qu'il redevienne présentable. Le chemin de la cabane, envahi par les mauvaises herbes, était redevenu praticable. Bruno et Oscar ont repeint ensemble la cabane en vert, exactement comme avant. Puis Bruno a commencé à construire une niche pour Jeff afin qu'il puisse rester dehors quand ils n'étaient pas là.

Dès qu'Oscar a vu que personne ne le regardait, il est parti à la recherche de la trappe, dissimulée dans le sol de la cabane de jardin : l'entrée de l'abri antiaérien. Pour cela, il fallait enfoncer le doigt dans l'une des vieilles planches pourries du plancher puis tirer. Quatre planches se soulevaient en même temps, formant une trappe par une charnière cachée. On ne pouvait pas la voir à l'œil nu.

La charnière était bien sûr complètement rouillée et il a fallu beaucoup d'efforts à Oscar pour la faire bouger, mais il y est finalement parvenu et, grâce à quelques gouttes de lubrifiant, il s'est assuré qu'il aurait moins de problèmes pour l'ouvrir la prochaine fois.

Il a descendu avec précaution les marches en béton. Ça sentait le moisi et l'humidité dans la cave. Il a tâtonné pour chercher

l'interrupteur. Par miracle, le plafonnier a illuminé toute la pièce. Oscar a retenu sa respiration, submergé par les souvenirs de son grand-père. Cet endroit remuait tellement d'émotions qu'il a dû s'arrêter le temps de tout appréhender. Les murs gris, les lits rouillés, le sol froid. Bien que la cave fût tout sauf confortable, elle lui semblait encore si familière que ça le rendait heureux. Tout excité, il s'est avancé dans la pièce, des toiles d'araignées l'ont caressé tandis qu'une idée germait : il allait nettoyer la cave et en ferait sa cachette. Un endroit rien que pour lui, où personne ne le trouverait.

Plein d'énergie, Oscar a commencé à marcher dans le sous-sol. Il a d'abord cherché la source de l'odeur putride qu'il n'avait pas remarquée en entrant. Il a ouvert la porte de la réserve et inspecté le garde-manger : il a trouvé des cadavres de mites alimentaires partout, elles avaient dû festoyer d'avoine et de riz. Il était temps de s'en débarrasser. Il a examiné les conserves et vu qu'elles étaient – évidemment – toutes périmées. Puis il a traîné les matelas dehors et les a étendus au soleil, derrière la cabane de jardin, pour ne pas que maman et Bruno les voient. Non pas qu'ils s'en soucient.

Il en avait fait son projet pour passer ces interminables vacances d'été. Dans les jours qui ont suivi, il a apporté en cachette, des bidons de détergent dans la cave et l'avait récurée du sol au plafond, comme si sa vie en dépendait. Dès que la pièce a été de nouveau vivable, il a redescendu les matelas ainsi que des couvertures, sur lesquelles il a posé Nivens. Le lapin lui tenait compagnie pendant ses durs travaux. Oscar parlait à voix haute à son animal, lui racontait ce qu'il était en train de faire et pourquoi. Il expliquait à Nivens que c'était un nouveau départ pour lui. Maintenant, il avait lui aussi son terrier, tout comme les lapins. Un endroit où il était en sécurité, ainsi que Nivens, comme promis par grand-père.

Julie

Vacances de Pâques 2005

C'est un beau jour de printemps, le genre de journée qui donne envie d'aller faire du vélo avec les bras grands ouverts et les cheveux au vent, tout en chantant *Bohemian Rhapsody*. J'ai convenu d'un rendez-vous avec Éloïse au Billy's.

Ce café existe depuis plus longtemps que moi, c'est une légende. De vieilles photos noir et blanc, du temps de la splendeur du bar, sont accrochées sur les murs peints en sombre ; du temps où les gens sortaient encore, comme dit toujours Fred. Le vieux propriétaire du café a été plusieurs fois proche de la faillite, mais il refuse d'abandonner.

– S'ils veulent fermer le Billy's, il leur faudra me traîner dehors. Je préférerais me pendre, grogne-t-il dans sa barbe à qui veut bien l'entendre. Le sol usé par le temps est rayé par les innombrables chaises qu'on y a tirées. On dirait une vieille carte d'astronomie. L'odeur du tabac est imprégnée dans les meubles et les murs. Une vieille publicité Tigra accrochée derrière le bar imposant, est le témoin silencieux des nombreuses conversations profondément philosophiques qui s'y sont déroulées au fil des années. Un ventilateur rouillé pendouille du plafond.

– Hé, ZZ Top, apporte-nous donc une autre tournée !

Le groupe de jeunes fait du bruit depuis un moment. Sur la terrasse, un panneau indique : « Pas de service ».

C'est vrai, ce sont les vacances de Pâques. Tout de suite, l'idée que Tom soit libre me vient en tête. Je pourrais l'appeler et lui demander qu'on fasse un truc ensemble. Peut-être pourrait-il passer la nuit chez moi ? Mais je sais que ce n'est pas juste, pour lui. Il faut que j'arrête ça, c'est un trop gentil garçon. Il mérite mieux.

– Salut, Fred. Je peux avoir un Perrier avec beaucoup de glace, s'il te plaît ?

Fini pour moi, l'alcool. J'ai retenu la leçon.

– Salut, beauté. J'arrive tout de suite. Je vais juste d'abord remettre ces loosers à leur place.

Je m'assois sur un tabouret de bar en bois et observe Fred, avec son presque mètre soixante-dix, sortir de derrière le bar. D'un sifflet strident, il sort Boris, son bull-terrier, de sa sieste. Son chien frétillant près de lui, il claque l'addition sur la table du groupe.

– C'est l'heure de changer de terrasse, les gars, dit-il. Ici c'est pour

les grands garçons. Je crois qu'il reste de la place au karaoké d'en face.

Il reste là, les bras croisés sur sa poitrine. Bien que Boris soit assis à côté de lui comme un sac de patates, ses grands crocs qui lui sortent des babines font tout de même leur petit effet. L'un des garçons veut se lever immédiatement, mais son voisin le fait rasseoir.

– On veut pas aller au karaoké, on veut rester ici et on veut de la bière. Maintenant ! dit l'étudiant qui avait demandé la tournée juste avant.

La terrasse est pleine à craquer et les conversations autour s'arrêtent. Personne ne veut rater un coup d'éclat de Fred. Ils ne sont pas déçus ; dans un gros « bang », son poing atterrit sur la table bancale.

– Payez et dégagez, menace-t-il. Ce petit n'a pas encore eu son dîner.

Boris grogne à point nommé.

Les garçons tirent leur camarade par la manche.

– Allez, Dries, ça ne vaut pas le coup.

Le jeune homme ronchonne et cède. Ils jettent quelques billets sur la table et s'en vont, certains un peu plus tremblant sur leurs jambes que d'autres.

J'ai du mal à contenir mon fou rire. Fred est un tendre, il n'a jamais fait de mal à personne dans sa vie, mais il fait super bien semblant. J'ai connu cet endroit au début de mes études. C'était le bar des étudiants de ma faculté, à l'époque et ça me semblait une bonne idée de me jeter tout de suite dans la vie estudiantine. Entretemps, suite à une énième bagarre, le syndicat des étudiants a trouvé un nouveau foyer, mais je suis restée. Le Billy's est devenu mon refuge quand je me sentais trop solitaire dans mon appartement, lorsque le souvenir de ma mère m'empêchait de respirer. J'ai rencontré Tom ici il y a un an. Il est maintenant le pianiste régulier du vendredi soir.

Mon téléphone sonne : numéro masqué. Je fronce les sourcils, mais réponds.

– Allô ? Julie à l'appareil.

Pas de réponse, j'entends juste un bruit de fond au loin. Des vagues, ou un bruissement d'arbres dans le vent. Un frisson parcourt mon corps, je raccroche très vite. Merde, je croyais que c'était fini, ça. Ces appels pénibles ont été une vraie plaie l'an dernier. J'étais tellement soulagée de m'en débarrasser. Comme à l'époque, je ne comprends toujours pas qui pourrait vouloir m'importuner. C'est un comportement tellement énervant, tellement puéril. J'avais prévu de changer de numéro si ça recommençait, mais c'est trop de tracas.

Je soupire profondément et bois une gorgée de Perrier quand Éloïse surgit à côté de moi.

– Salut ! T'es ici depuis longtemps ?

Mon père nous appelait *Black & White* quand nous étions au lycée. Éloïse, avec ses racines africaines, est aussi sombre que je suis pâle. Aujourd'hui, elle est vêtue d'une robe jaune super féminine ; un nuage de parfum « J'adore » l'accompagne. Je me sens plus joyeuse d'un seul coup.

– Non, je viens juste de m'asseoir.

Éloïse fait signe à Fred, qui lui sert un verre de vin blanc.

– Santé, dit-elle. Comment va la gueule de bois ?

J'ai un rictus et bois une gorgée de mon eau.

– C'était hier, non ?

Éloïse me regarde, l'air inquisiteur.

– OK. Et à propos de l'autre truc qui s'est passé hier soir ? Il est resté pour la nuit ?

Ça, voyez-vous, c'est typiquement Éloïse. Elle se mêle toujours de ma vie amoureuse, ou de l'absence de cette dernière. Je l'aime beaucoup, mais aujourd'hui, je n'ai vraiment pas envie d'en parler.

– Oui, il a dormi à la maison et non, il ne s'est rien passé.

Éloïse pousse un soupir théâtral :

– Je ne comprendrai jamais. Vous êtes faits l'un pour l'autre.

– C'est juste ton avis, dis-je, agacée. Nous sommes tous les deux assez grands et sages pour prendre nos propres décisions.

– Oui, je sais, m'apaise-t-elle, mais c'est tellement dommage : vous êtes le couple parfait, le yin et le yang. Ce n'est que parce qu'il veut que vous viviez ensemble et pas toi, que vous vous êtes séparés. Quel dommage !

Elle fait des grands gestes avec ses bras et fait déborder son vin blanc de son verre.

– Je me demande si tu fais le bon choix en le repoussant, c'est tout, continue-t-elle. Tu ne crois pas que tu commences à devenir trop vieille pour te réveiller chaque week-end dans un lit différent ?

Je lui réponds venimeuse :

– Pardon ? Comme si tu étais un exemple à suivre pour faire de bons choix. Comment s'appelait ton dernier coup, déjà ?

Ça la fait taire et pendant un moment, nous restons assises en silence au bar, à regarder nos verres. Après le lycée, j'ai décidé de suivre des études de médecine vétérinaire, ce qui n'a surpris personne et Éloïse a décidé d'étudier le stylisme, ce qui a surpris tout le monde. Personne ne l'avait jamais vue tenir un crayon, seulement des cigarettes Cartier ultra-fines. Mais elle y est parvenue et a obtenu son diplôme l'année dernière. Malheureusement, elle n'a pas trouvé de travail comme styliste, alors elle a accepté un emploi dans le magasin

de vêtements où elle a travaillé comme étudiante, pour payer ses études. Une « boutique, » comme elle dit. Cela semble lui réussir, parce que depuis, elle est passée gérante de la « boutique ». Il n'y a que quand il s'agit d'amour qu'elle se relâche parfois et Daniel, son dernier coup de cœur en est un bon exemple : beau, riche, accompli et marié. Je ne suis pas beaucoup mieux qu'elle ; ma plus longue relation a duré neuf mois et c'était avec Tom. Je commence à me sentir un peu coupable vis-à-vis d'elle.

– Pardon ma chérie, je n'ai pas voulu dire ça. Je ne me sens pas très bien aujourd'hui, cette gueule de bois ne me lâche pas, on dirait. En plus, je viens de recevoir un nouvel appel bizarre.

– Tu plaisantes ? Du même cinglé qu'il y a quelques mois ?

Je soupire :

– Ben, je ne sais pas, il ou elle ne dit jamais rien quand je décroche.

Elle pose la main sur mon genou.

– Tu devrais peut-être voir avec la police. Et oui, tu as l'air un peu fatiguée. Ça va ?

– Oui ça va, mais je ne vais pas rentrer tard.

– Tu préfères rentrer chez toi ? On se rattrapera la prochaine fois, dit-elle en allumant une cigarette.

Je proteste en soufflant pour disperser la fumée :

– T'es folle ou quoi ? En plus tu as des trucs à me raconter sur ton nouveau mec, Daniel.

– D'accord, à ta santé ! dit Éloïse et nous trinquons.

***

Plus tard dans la soirée, je me fais couler un bain. Je n'ai pas menti à Éloïse. Je ne me sens vraiment pas bien ces derniers jours. Je n'arrive pas à rester éveillée le soir et je m'endors devant la télé plus souvent qu'à mon tour. Je crois que j'ai dû attraper un virus et je verse un filet d'huile d'eucalyptus dans l'eau du bain. Je me laisse couler dedans avec un grognement et il ne me faut pas longtemps pour m'endormir.

Dans mon rêve, je suis à la plage avec mes parents ; le vent joue avec mes cheveux blond blanc. Mes mains de petite fille fouillent dans le sable à la recherche des « bestioles sautillantes », c'est le nom que je donnais aux poux de sable à cette époque. Ma mère porte un bandana orange dans ses boucles brunes, elle sent la crème solaire. Papa lit un journal sous un parasol un peu plus loin. Soudain, quelqu'un crie quelque chose. C'est très fort et très moche. Je ne comprends pas très bien, mais ce n'est pas joli. Maman lève les yeux, surprise. Je regarde autour de moi pour trouver la source de ce bruit moche, mais je ne vois rien de spécial. Papa continue à lire, imperturbable, plongé dans

son journal.

Le cri paraît s'amplifier. Quelqu'un est en colère. Très en colère.

– PUTE ! SALOPE ! entends-je.

Je regarde encore autour de moi, mais la plage est déserte, cette fois. Il n'y a plus personne. Où sont papa et maman ? Je regarde tout autour, paniquée, en tournant dans tous les sens, mes cheveux ondulent dans le vent.

Je suis totalement seule.

***

Je me réveille le cœur battant, le front humide de sueur et le reste du corps glacé par l'eau refroidie du bain. Je ne rêve pas souvent de mes parents et encore moins de ma mère. Je me redresse, avec un étrange sentiment au creux de l'estomac et le cœur qui bat la chamade. Le soleil s'est couché et l'appartement est silencieux comme une tombe. Puis je l'entends encore.

– Sale pute ! Je te hais !

En un instant, je suis debout dans la baignoire, dégoulinante, tous mes sens en éveil et attentive au moindre son.

Qu'est-ce que c'était ? D'où ça venait ?

Mon cœur bat à tout rompre ; je me sens nue et vulnérable, machinalement, je serre mes bras autour de mon corps en guise de protection.

Quel genre de fou peut crier comme ça ? Ça avait l'air vraiment proche. Quelqu'un dans la rue, peut-être.

Je pose mes pieds mouillés sur le tapis de bain, enroule une serviette autour de moi et m'éclipse sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre, dont la fenêtre donne sur la rue. J'espionne à travers les rideaux. Il n'y a rien à voir dans la rue, juste quelques voitures stationnées et un cycliste qui passe dans le crépuscule.

Beaucoup de maisons sont encore en construction dans mon quartier et seulement quelques-unes sont habitées, c'est donc très calme. Les prairies de l'autre côté sont paisibles.

Je ne l'ai pas rêvé, quand même ?

Non, j'ai très bien entendu, c'était une voix d'homme et il avait l'air extrêmement en colère. Un couple avec deux ados vient juste d'emménager dans la maison d'à côté, le mari criait-il sur sa femme ? Je vous laisse imaginer.

Je m'assois sur mon lit, enveloppée dans ma serviette et dresse l'oreille, attentive à tout bruit d'effraction ou au moindre signe de violence domestique, prête à appeler la police. Mais tout reste silencieux. Comme c'est bizarre. Peut-être était-ce juste un passant, après tout. Le cycliste, peut-être ? Ou bien le message, m'était-il

destiné, tout comme les coups de fil ?

Je ne suis pas peureuse, mais c'est parfois angoissant de vivre seule. Surtout quand il arrive des choses qu'on ne peut pas clairement expliquer, ou que notre instinct nous dit que quelque chose ne va pas. Je n'ai qu'une envie, appeler Tom, mais je me rends compte que ce serait vraiment égoïste.

Cette nuit-là, je m'endors pleine de confusion.

Oscar

1995

Julie allait dans un autre lycée, leurs chemins ne se croisaient donc pas automatiquement ; pour cela il fallait qu'il se mette à l'affût. Il ne pouvait rester devant sa maison ; il aurait été trop visible, alors il attendait dans une petite rue pavée à côté de la boulangerie du village. Il savait qu'elle devait passer par là sur son vélo.

La première fois qu'il l'a vue pédaler, son cœur a presque cessé de battre. Elle ne l'avait pas remarqué car elle était occupée à parler à Tobias à côté d'elle. C'était un morne jour de septembre et ses joues étaient rougies par le vent, pourtant son manteau était ouvert et elle pédalait à l'aise, comme si c'était l'été. Sa voix claire arrivait jusqu'à lui dans sa ruelle :

— Tu es… parce que… il a dit… l'a-t-il entendue dire.

Puis elle a de nouveau disparu. Il a eu l'impression de voler, tandis qu'il pédalait comme un cycliste accompli à toute vitesse jusqu'à l'école, où il était entré juste à l'heure.

Cela a duré ainsi quelques semaines. Oscar s'en contentait. On le laissait tranquille à la maison. Il aurait même pu aller au terrain de foot avec les autres, sans que sa mère ou Bruno le sachent, mais il n'en avait pas envie. Il était habitué à être seul et préférait son antre. L'odeur de moisi avait peu à peu fait place à la sienne. Il avait réussi à faire fonctionner la plaque de cuisson et pouvait maintenant se faire du café. Il se concentrait sur ses devoirs et sur ses livres, qu'il avait apportés par piles entières dans l'abri. Tant qu'il resterait concentré sur son plan de devenir médecin, tout irait bien. Il y passait des heures, avec Nivens pour compagnie. Pour l'instant, il se contentait d'apercevoir Julie chaque jour. Son heure viendrait.

Un matin d'octobre, alors qu'il était à son poste près de la boulangerie, les choses se sont passées différemment. Julie et Tobias n'ont pas fait que passer à vélo, mais se sont arrêtés exactement où il se cachait. Il s'est jeté dans la ruelle et ils ne l'ont pas vu. Occupés à gesticuler, ils sont entrés dans le magasin. C'était sa chance de se rapprocher d'elle. Il n'y aurait pas de meilleure occasion.

Oscar a garé son vélo contre le mur, passé la main dans ses cheveux blancs qui avaient déjà repoussé par-dessus ses oreilles, et est entré dans la boulangerie après eux. Ça sentait le pain chaud et les croissants, les gens faisaient la queue devant le comptoir. Julie et Tobias étaient dans la file et Oscar se tenait derrière eux. Il les

dépassait d'une tête. Il faisait chaud dans la boulangerie et une perle de sueur s'est formée sur son front, qu'il a essuyée d'un revers de manche.

Il était si près d'elle. Il dilatait ses narines, dans l'espoir d'attraper une bouffée de sa fragrance, mais tout ce qu'il sentait était le doux parfum des biscuits fourrés et de la cannelle. Il aurait pu la toucher à cet instant, s'il avait voulu. Il aurait pu faire glisser une boucle de ses cheveux entre ses doigts sans qu'elle le remarque. Il a forcé ses bras à rester le long de son corps pour résister à la pulsion, et a fermé les yeux. Elle était encore occupée à parler à Tobias mais cette fois, Oscar pouvait suivre la conversation mot pour mot. Il s'agissait d'un devoir que Julie devait écrire parce qu'elle avait parlé en classe.

– Je n'étais pas la seule, tu sais, disait-elle, indignée. Deux pains aux raisins et un biscuit fourré, s'il vous plaît, avait-elle demandé.

– Et pour moi, un croissant et un pain au chocolat, avait ajouté Tobias.

La boulangère a mis les viennoiseries dans un sac en papier et ils ont payé. Oscar a ouvert les yeux et attendu anxieux, que Julie se retourne. Les deux ont ouvert leur sac à dos, y ont jeté leur butin et les ont remis sur leur dos. Avec un signe de la main, ils se sont retournés, ont marché jusqu'à la sortie et sont passés devant Oscar sans même le remarquer. Quand la porte s'est ouverte, une bourrasque lui a glacé le cou.

Ding dong.

La porte a tinté et ils s'en sont allés. Il les a suivis du regard, consterné.

– Qu'est-ce que je te sers, mon garçon ? a demandé la dame, mais Oscar restait pétrifié, les bras tout raides le long de son corps. Pas un mot ne lui venait, sa bouche était sèche comme le désert.

– Heu, dit-il. Heu…

Il n'avait pas pensé à ça ; il ne voulait rien du tout à la boulangerie. Malgré les délicieux effluves qui le faisaient saliver, il n'avait pas d'argent sur lui. On ne lui donnait pas d'argent de poche et trouver un job dans ce trou était difficile. Soudain il s'est retourné, est sorti en trombe et s'est précipité vers l'obscurité protectrice de la ruelle où il est resté le dos collé au mur, le cœur serré.

Quel échec. Elle ne l'avait même pas vu dans la boutique. Pour qui se prenait-il ? Pauvre idiot. Il s'est tapé la tête contre le mur. Qu'est-ce qu'il espérait ? Qu'elle bavarderait avec lui ? Qu'ils deviendraient amis ? Comment s'était-il mis dans la tête qu'elle le regarderait un jour ? Il était un looser et ne la méritait pas. Pas comme il était maintenant. Elle méritait mieux. Il fallait qu'il travaille encore plus dur à l'école et s'assure qu'elle ne puisse plus l'ignorer. Peut-être devrait-il aller à la gym ? Mais comment pourrait-il s'offrir ça ?

Désespéré, il a commencé à déverrouiller son antivol.

– Salut, Oscar, quoi de neuf ?

Surpris, il a laissé tomber le cadenas. Les jambes en guimauve, il a cherché un appui contre le mur. Julie le regardait avec curiosité, assise sur son vélo, un pied par terre et l'autre sur la pédale.

– Tu te sens bien ? a-t-elle continué avec une note d'inquiétude dans la voix

– Oui, très bien, a-t-il grincé.

Ce n'était pas comme ça qu'il avait imaginé ses retrouvailles avec elle. Désorienté, il a ramassé son cadenas par terre et l'a accroché à son guidon. Elle s'est souvenue de mon nom, pensait-il. Finalement, elle m'a reconnu. Des lumières papillonnantes l'ont ébloui et il a dû cligner des yeux pour bien la regarder.

– Si t'es sûr… J'y vais alors, je suis déjà en retard, s'est excusée Julie.

Il a hoché la tête en guise de réponse, parce qu'il n'avait plus confiance en sa voix.

– Bon retour chez nous, au fait, lui a-t-elle lancé en s'éloignant à toute vitesse.

Du plus profond de lui, Oscar a senti monter une chaleur qui s'est répandue de son estomac à sa poitrine puis jusqu'à son visage. Ses joues étaient en feu.

– Julie, a-t-il murmuré.

Elle ne l'avait pas oublié. Bien sûr que non, pas Julie. Comment avait-il pu un instant douter d'elle ?

Julie

Avril 2005

J'étais tellement persuadée de contrôler ma vie ; je suivais rigoureusement mon « grand projet », sans rien laisser au hasard. Du moins c'est ce que je pensais. Maintenant, me voilà assise dans ces toilettes crasseuses, le pantalon sur les pieds et le cœur au bord des lèvres.

Il y a une heure, sur le chemin de la fac, j'ai acheté un test de grossesse pour me rassurer. Évidemment que je ne suis pas enceinte, me dis-je. Je n'ai pas de petit ami. Pff.

Les symptômes sont là, si on sait ce que l'on cherche. D'abord j'ai cru à une grippe intestinale quand j'ai continué à vomir plusieurs jours après la fête d'Éloïse. Puis, l'odeur de mon café quotidien m'a écœurée et il m'est venu à l'esprit que je n'avais pas eu mes règles depuis un bon moment déjà. Je ne tiens pourtant pas de calendrier.

Je n'ai malheureusement pas de récipient pour faire pipi dedans, alors j'essaie de viser le support du test, ce que je ne peux faire sans me mouiller les mains. Énervée, je glisse le bâtonnet trempé dans son étui, l'enveloppe dans une généreuse quantité de papier toilette, le fourre dans mon sac et me lave les mains.

La notice dit « attendez deux minutes ».

Après avoir mis une alarme sur mon téléphone, je me rends à mon prochain cours. Ces derniers temps, je passe rarement une journée à l'université parce que je suis accaparée par mon internat et ma thèse. Je me rends compte que c'est l'une des dernières fois que je rentre dans l'amphi. Ça devrait me rendre heureuse, mais pas dans ces circonstances. Je m'affale sur ma chaise et la minuterie se déclenche, mais je l'arrête sans regarder. Ce n'est pas le moment. Et si le test était positif ? Je décide d'attendre l'heure du déjeuner, mais elle passe aussi sans que j'ose vérifier.

Tout le reste de la journée, le petit paquet au fond de mon sac semble réclamer mon attention comme un enfant capricieux – jeu de mots voulu – mais je me refuse à céder. C'est seulement une fois à la maison, sans personne pour me déranger ni voir ma réaction, que je trouve enfin le courage de l'ouvrir. Je balance mes chaussures et marche pieds nus jusqu'au salon, où je m'assois à la table. On dirait que mon sac est plein de pierres. Je prends ce truc lourd sur mes genoux et en sors le test caché tout au fond. Lentement, je commence à déballer le paquet, chaque feuille de papier me rapproche de la

vérité, que je ne veux pas connaître.

Le truc en plastique est maintenant posé devant moi, à l'envers sur la table ; son secret est toujours bien gardé pour l'instant. Je me rends compte que je suis peut-être à un tournant de ma vie et en même temps je relativise tout de suite. Je suis douée pour ça : être rationnelle, me concentrer sur un plan, ne pas me laisser distraire et surtout ne pas me laisser envahir par des émotions incontrôlées. Peu importe la réponse, je trouverai bien une solution. N'est-ce pas ? Je le retourne, deux grosses bandes me donnent un grand sourire ; positif.

« Bon sang, Julie ! Tu croyais quoi ? » m'écrié-je. C'est dingue comme un simple morceau de plastique peut tout changer. Comme le même résultat peut rendre une femme folle de joie et en mener une autre au bord de la crise de panique. Je jette le test à la poubelle en jurant sur mon manque de précaution. Avec ma formation médicale, j'aurais dû m'en douter, combien de fois ai-je pris ma pilule trop tard ? Pas très souvent, mais c'est arrivé. Ce n'est que ma faute, quelle idiote.

J'en serais à combien ? Quand ai-je eu mes dernières règles ? J'ouvre le calendrier de mon ordinateur portable pour essayer d'en savoir plus. Je crois que c'était il y a au moins deux mois. Peut-être plus.

Les pensées défilent dans ma tête à toute vitesse. Ça ne peut pas être ce Dean ou Donny d'il y a quelques semaines, quand même ? Non. Non. Nous nous sommes protégés, la preuve était au pied du lit, dans cette chambre d'étudiant, je m'en souviens. Mais on ne sait jamais, une capote peut craquer. Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! S'il vous plaît, faites qu'il soit de Tom… mais si c'est le sien, alors j'ai sûrement déjà dépassé les douze semaines, qui sont la limite légale pour avorter en Belgique…

La panique que j'avais réussi à éviter tout à l'heure me prend maintenant à la gorge. Je n'aurai pas de bébé, hors de question. Pas maintenant. Et pas avec Tom. Les bébés sont mignons à regarder, mais c'est tout. Contrairement au bébé éléphant, les bébés humains ne sont pas capables de marcher une heure après leur naissance. Cela prend un an au minimum et beaucoup plus avant qu'un enfant puisse parler. Je fais un rapide calcul et j'arrive à six ans d'essuyages de bouche et d'assistance à la toilette avant que l'enfant n'aille à l'école et apprenne au moins à lire et écrire. Et même comme ça, il sera complètement dépendant de ses parents, de moi, jusqu'à ce qu'il soit en âge de faire sa vie tout seul. Je continue à calculer et j'en arrive déjà à l'étonnant minimum de dix-huit ans, à consacrer à un enfant, alors que j'ai peine commencé à vivre ma propre vie. Et tout ça, en supposant que je donne naissance à un enfant en bonne santé, mais avec la quantité d'alcool que j'ai ingurgité ces dernières semaines, les chances sont déjà

réduites.

Non.

Je sors de ma bouche la mèche de cheveux mouillés que je suis en train de mâchouiller sans y penser et secoue la tête, déterminée ; ça n'arrivera pas. De nombreuses femmes sont déjà passées par cette décision ; je vais interrompre ma grossesse. Ce n'est pas encore un bébé, juste une miette.

J'espère.

Les jambes tremblantes, je marche jusqu'à la cuisine et ouvre le frigo pour me servir un verre de vin. Ça m'aide à me détendre, d'habitude. C'est seulement en portant le verre à mes lèvres, que je me dis que ce n'est peut-être pas une bonne idée. Même si je me fais avorter, je suis toujours enceinte pour l'instant. Je vide le verre dans l'évier et ouvre tous les placards de la cuisine jusqu'à trouver un pot de beurre de cacahuète pas entamé. C'est sûrement un reste du temps où Tom venait dormir à la maison, parce que personnellement, je n'en achète jamais. Sans réfléchir, j'ouvre le bocal, prends une cuillère dans le tiroir et commence à manger machinalement, tout en regardant par la fenêtre.

Le crépuscule arrive et le ciel vire au rose au-dessus du pâturage des chevaux. Une voiture passe lentement et se gare un peu plus loin. Quelqu'un en sort, mais je ne vois pas qui. Un homme, à voir sa corpulence. L'inconnu ferme sa voiture et traverse la rue en direction de mon immeuble. Un moment, je me dis que c'est mon nouveau voisin du dessus, mais il s'arrête deux maisons plus bas, sort une clé de sa poche et pénètre dans la maison. Encore un nouveau résident. Pourrait-il être le gueulard ? Non, trop loin.

Je soupire. Le fond du pot de beurre de cacahuète est en vue et je comprends que je ne peux plus esquiver l'inévitable, alors je prends mon téléphone et appelle Tom. Nous ne nous sommes pas reparlé depuis le matin qui a suivi la fête d'Éloïse

– Salut.

Il a l'air de s'appliquer à ne pas paraître trop excité d'avoir de mes nouvelles, ce qui m'agace.

– Salut, réponds-je. Tu es chez toi ?

– Oui j'arrive juste, pourquoi ?

– Tu pourrais passer ?

– Chez toi ? Ouais… bien sûr. Tout va bien ?

– Je ne sais pas encore, mais je crois que oui. J'espère bien.

– Julie, qu'est-ce qui se passe ?

Il a l'air inquiet, mais je résiste à la tentation de lui en dire plus au téléphone.

– Viens juste, s'il te plaît. Je t'expliquerai, dis-je.

Et je raccroche.

Oscar

Nouvel An 1995

Un épais tapis de neige couvre les rues et les toits du village, qui contraste fortement avec le ciel noir. Aujourd'hui est le dernier jour de l'année, un jour qui symbolise les bonnes intentions, les projets, le regard vers l'avenir.

Pas pour Oscar.

Par la fenêtre de sa chambre, Nivens sur les genoux, il regarde tourbillonner les flocons. Il fait trop froid dans son abri, maintenant ; Grand-père avait installé le chauffage, mais il a été débranché. En bas, il entend sa mère fulminer et tempêter. Bruno et elle se disputent plus souvent, ces derniers jours.

L'idée était de passer une agréable soirée tous ensemble, mais malgré ses promesses, sa mère a commencé à boire tôt. Elle était déjà soûle à l'apéritif et Bruno l'a menacée de la quitter. Personne ne s'est préoccupé du poulet qui était dans le four pas même d'Oscar qui a filé en douce à l'étage.

Il passe ses doigts dans la fourrure de Nivens et décide de sortir, loin des cris. Dans le village, comme chaque année, il y a une fête foraine et c'est bientôt l'heure du feu d'artifice. En temps normal, il n'y serait jamais allé, mais les murs se referment sur lui et il a besoin d'air frais.

Après avoir mis Nivens dans sa cage, il jette une serviette par-dessus et se précipite au rez-de-chaussée. De toute façon, plus besoin d'être discret, maintenant. En bas, il attrape son manteau et son bonnet sur le portemanteau ; l'instant d'après il est dehors et exhale des petits nuages blancs.

Le chemin qui mène à la maison s'est transformé en un sournois tapis de neige. Impossible de passer à vélo, alors il commence à marcher vers le village. Il fait sombre, mais Oscar connaît la route comme sa poche et la lune lui éclaire le chemin. Il adore marcher dans le noir sur la neige qui craque, sans autre bruit que celui de ses pas. Il a toujours adoré la neige. Ces flocons blancs qui ont l'air si fragiles et ont pourtant tant de pouvoir. Ils peuvent clouer des avions au sol, fermer des écoles, mettre un pays entier à genoux. Il sourit et sort sa langue pour attraper un flocon. L'air pur emplit ses poumons et fait frissonner son corps. Ses orteils se mouillent de la neige qui s'infiltre par ses semelles trop fines, mais il s'en moque. C'est comme si l'atmosphère festive du village était contenue dans les molécules d'oxygène qu'il respire. Un sentiment d'anticipation joyeuse l'envahit.

La place du marché bourdonne des bavardages des villageois qui s'échauffent au stand de gin, mélangés à la musique de Noël qui hurle dans les enceintes. Un parfum de barbe à papa et de gaufres le fait saliver.

Oscar marche sur la place, la tête rentrée dans les épaules et se retrouve juste à côté du stand de pêche aux canards. De l'autre côté de la place, il entend des cris qui viennent des autos tamponneuses, à sa droite, des pères de famille font une partie amicale au stand de tir.

Bonnet bien enfoncé sur les oreilles, il tente de se rapprocher des autos tamponneuses, où Julie doit traîner. Il n'a pas parcouru la moitié du chemin, qu'une voix stridente crie :

— Hé ! Blanche Neige, fais gaffe ! On te voit pas marcher dans la neige ! suivi de rires sarcastiques.

Ses épaules se voûtent et il continue son chemin, mais les voilà qui lui bloquent le passage : Kevin, Arthur et Oliver, les gars du village. Ils sont en dernière année et le dépassent, bien qu'Oscar soit grand pour ses presque seize ans.

Kevin le bouscule.

– Où tu vas comme ça, Blanche Neige ? T'as pas peur de nous, quand même ? gronde-t-il.

Oscar vacille un peu sur ses jambes et fait un pas en arrière, le nez toujours baissé.

– Hé ! Je t'ai demandé quelque chose, dit Kevin. Ou alors, c'est vrai que les albinos sont sourds ?

Les deux autres ricanent bruyamment.

Kevin hurle dans l'oreille d'Oscar.

– Allô ? Tu m'entends ? ! Oscar fait la grimace ; son audition va très bien.

– Ou peut-être que t'es pas un vrai albinos ? lui crie Kevin au visage, tandis qu'il arrache le bonnet d'Oscar et le jette à terre.

Les deux autres se roulent par terre de rire.

– Si, si, tu l'es, rigole Arthur, blanc comme un fantôme !

– Laissez-le tranquille, crie une voix de loin.

Oscar continue à baisser les yeux obstinément. Ses cheveux blancs pendent devant son visage, la neige s'accroche à ses cils.

– Il ne vous a rien fait, alors laissez-le tranquille ! répète-t-elle en s'approchant.

Il voit d'abord ses pieds. Elle porte des bottes de neige, rouges. Comme deux balises de sauvetage, elles sont là, devant lui dans la neige.

– Reste en dehors de ça, Julie, grogne Kevin.

Oscar sent le gin dans son haleine. Mentalement, il essaie de repousser Julie, ce n'est pas une bonne idée qu'elle s'en mêle.

Elle met les mains sur ses hanches.

– Pourquoi tu le harcèles ? Va donc embêter quelqu'un d'autre Kevin, ou j'appelle Van Rooy !

Monsieur Van Rooy est le commissaire de police et un grand ami du père de Julie. Entre-temps, sa voix haut perchée a attiré l'attention d'un certain nombre de villageois et les trois ados commencent à sentir mal à l'aise.

– Pff, une saloperie blanche comme toi n'en vaut pas la peine, et il crache un jet blanc et visqueux sur le bonnet d'Oscar, toujours par terre. Allez, les mecs, on y va. Je paie ma tournée. D'un pas dégingandé, ils s'éloignent en direction du bar.

Julie porte un bonnet de père Noël et tient un demi-paquet de beignets entre ses mitaines rouges. Elle ressemble à une mère Noël miniature.

– Un beignet ? elle tend le paquet à Oscar.

Il la regarde et cherche la pitié qu'il attend dans ses yeux, mais ne trouve qu'un regard sincèrement interrogateur. Ses yeux clairs la fixent sans savoir quoi faire.

– Tu veux un beignet, Oscar ? demande encore Julie avec un peu plus d'impatience.

Elle lui tend le sachet et l'eau lui vient à la bouche. Il tend une main hésitante et la plonge dans le sac. Ses doigts reculent sous la chaleur, comme piqués par de petites aiguilles, mais il résiste à la brûlure, tire une boule grasse du paquet et la porte à sa bouche.

– Attention ! Chaud ! prévient Julie juste à temps.

Sa bouche est déjà ouverte et le beignet attend, mais au lieu de céder à l'empressement de le manger tout de suite, il souffle dessus. Un nuage de sucre glace atterrit sur les mitaines de Julie. Elle rit et souffle à son tour un nuage de sucre glace sur lui, dont une partie arrive sur son nez. Elle sort quelque chose de son manteau, fait semblant de lui essuyer le nez et lui fourre un mouchoir en coton blanc dans les mains.

– Tiens, prends ça.

Elle sourit. Oscar se raidit. La situation le déstabilise, il ne sait pas comment réagir, alors il ne fait rien. Les yeux toujours rivés au sol, il accepte le mouchoir, essuie son nez puis mord dans le beignet. C'est délicieux. Il savoure la douceur grasse et la montée de sucre l'étourdit. Chaque bouchée le réchauffe à l'intérieur et il en veut plus, mais au même moment, il se souvient qu'il est dehors sans un sou en poche et ne peut espérer de Julie qu'elle lui achète à manger. Il mange son dernier morceau super doucement. Lorsque Julie lui en offre un second, il refuse.

– Merci, je n'ai pas faim, ment-il d'une voix douce.

Un instant, il voit une grimace passer sur son visage, mais c'est sans doute son imagination, puisque quelques secondes plus tard, elle le

regarde en souriant.

– Tu viens aux autos tamponneuses ?

– Hum, je peux regarder ? répond-il hésitant.

En réalité, il n'en a pas envie. Il voudrait être seul avec Julie et non pas traîner avec le reste du groupe. Ils sont debout près des autos tamponneuses, ils les observent et il se sent mal à l'aise.

– Julie ! C'est notre tour ! Viens ! crie Tobias.

– J'arrive ! répond Julie. Viens, Oscar.

Elle se retourne et court vers le stand où les autres l'attendent. Lorsqu'elle regarde en arrière pour voir où est Oscar, il est déjà parti.

C'est très bien, ces quelques minutes valaient largement la peine de son expédition au village. Il sait exactement quand il est bienvenu et quand il est temps de partir. Le mouchoir de Julie toujours serré dans la main, il prend le chemin du retour. Bien que la température soit tombée quelques degrés en dessous de zéro et qu'il n'ait plus de bonnet, le froid ne le dérange pas. Marcher lui fait du bien et une demi-heure plus tard, un sourire béat aux lèvres, il s'engage sur le chemin qui mène à sa maison, tandis que les premiers feux d'artifice explosent et dessinent des mandalas colorés dans le ciel nocturne.

Julie

Avril 2005

Depuis le balcon, je vois Tom arriver en voiture et l'observe un moment. Il gare sa Golf devant l'immeuble et sort en pliant son long corps pour verrouiller la voiture. Je sais qu'il n'aime pas se garer ici depuis qu'un vandale l'a rayée, mais je n'ai pas de garage, juste un abri à vélos. Sous l'éclairage public, son visage est presque féminin, ses cheveux tombent sur son front jusque devant ses yeux, il y passe la main. Puis il me voit et me fait signe.

Un peu plus tard, nous voilà face à face. Il est le même qu'il y a quinze jours, pourtant tout a changé. Du moins pour moi. Je le regarde avec des yeux différents, comme si je le voyais pour la première fois. J'étudie son air interrogateur, ses yeux inquisiteurs. Il pose un baiser sur ma joue et sa barbe naissante fait courir un frisson dans tout mon corps.

– Entre et assieds-toi, dis-je. Qu'est-ce que tu bois ?

Il veut un Coca. J'en prends un aussi et m'assois près de lui sur le canapé, les jambes repliées sous moi. Je voudrais dire quelque chose pour briser la glace, mais je ne sais pas comment ni par quoi commencer, alors je tousse et bois ma canette sans le regarder. C'est tout moi : Julie la bavarde extravertie. La canette tremble dans mes mains.

– Tu vas bien, Julie ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu me fais peur. Ses yeux forcent les miens à le regarder. Tu es malade ? Tu es si pâle.

– Non, excuse-moi, tout va bien, vraiment. J'ai quelque chose à te dire et je ne sais pas trop comment.

Je ris, penaude, prends une grande respiration et détourne encore les yeux. Il faut que je le dise pour en finir, comme pour une épilation à la cire. Ça ne sert à rien de tergiverser.

Allez, j'y vais :

– Je suis enceinte.

Les mots sortent de ma bouche et je sors de mon corps. Du moins c'est ce qu'il me semble, pendant le silence qui s'abat. Les secondes s'écoulent. Pourquoi ne dit-il rien ? Il n'arrête pas de me regarder fixement, comme s'il attendait que j'en dise plus. Comme si j'étais oracle.

Puis il dit : « Ah ! » et puis plus rien.

Ma paupière commence à tressauter et mon estomac me titille. Il n'arrête pas de me regarder et j'ai l'impression d'être un magicien qui

doit sortir un nouveau tour encore plus fort que le précédent. Plus je regarde le visage déconcerté de Tom, plus je bouillonne. Je réprime l'envie de dire « Tadaaa ! », mais ça me demande tellement d'efforts que je perds la bataille. À ma grande honte, j'explose de rire.

– Oui, ah ! Tu peux le redire ! Ah ! je ris.

Tom me regarde la bouche ouverte. Je dois avoir l'air d'une parfaite idiote avec les larmes qui coulent sur mes joues écarlates pendant que je cherche ma respiration. J'essaie de ne pas le regarder, mais mes yeux sont encore et toujours attirés par lui, alors je continue à rire.

– Je vais te chercher un verre d'eau, dit-il en se levant.

Sur ce, il met fin à mon spectacle gênant. Je hoquette

– Pardon, quand je suis nerveuse, je rigole.

– Je sais, répond-il sèchement.

Il me tend le verre d'eau. Je bois jusqu'à ce que ma respiration se calme.

– Ça va ?

– Très bien.

– Bien. Alors. Enceinte.

L'air concentré, il commence à ranger les sous-verre sur ma table basse, en fait une pile bien nette.

Tu sais de combien ?

Je lui dis ce que je sais, c'est-à-dire peu : mes premiers soupçons, le test dans les toilettes de l'université, mes abus de boisson. Je me tais à propos de Dean, Dan ou Donny. Il se contente d'opiner en silence.

Je conclus mon histoire :

– Je pense que c'est mieux d'interrompre ma grossesse, j'appellerai le médecin demain matin.

J'ose à peine le regarder dans les yeux et je me choque moi-même. Je ne suis absolument pas comme ça. Je ne suis jamais si peu sûre de moi. C'est comme si nous avions soudain inversé les rôles.

Peut-être tire-t-il sa force de mon hésitation, parce que je ne l'ai jamais vu si sûr de lui quand il dit :

– Tu n'as pas besoin d'avorter, Julie. On peut y arriver ensemble. Toi et moi.

J'essaie de protester mais il me fait taire d'un signe de la main.

– Laisse-moi finir, dit-il fermement.

Il m'expose ensuite un scénario dans lequel je rends ma thèse comme prévu.

– Tu peux parfaitement obtenir ton diplôme avant d'accoucher, dit-il.

Si j'ai bien compté, je suis enceinte d'environ dix à douze semaines et le bébé n'arriverait pas avant octobre ou novembre, bien après l'obtention de mon diplôme, donc.

– Après la naissance du bébé, tu pourrais rester un an à la maison et

pendant ce temps je pourrais subvenir à nos besoins.

Il dit ça avec un tel enthousiasme, une telle conviction…

– Tu ne perdras qu'un an, Julie, après ça le bébé ira à la crèche et tu pourras commencer ta carrière. Je pourrai m'en occuper la plupart du temps, j'ai toutes les vacances scolaires, en plus. Qu'en penses-tu ?

Ce que j'en pense ? Je pense que je ne veux pas d'un Tom dans ma maison, encore moins d'un Tom et d'un bébé. Je veux commencer ma carrière, ma vie. *Ma* vie. Après toutes ces années de dur labeur et de sacrifices. Après toute cette tristesse. Voilà ce que j'en pense

– Mais Tom, nous sommes séparés !

J'en crie de frustration.

– Et alors ? On n'a qu'à se remettre ensemble, non ? De toute façon je te veux dans ma vie, Julie.

Sa confiance ne fait que se renforcer. J'aimerais avoir les mêmes sentiments pour lui que ceux qu'il a pour moi, ça rendrait tout plus simple.

– Euh, je ne suis pas sûre que ce soit si simple. Il faut bien se connaître, avant de savoir si on veut passer le reste de sa vie avec quelqu'un. Je ne voulais déjà pas vivre avec toi, encore moins faire un enfant !

– Tu as l'impression de ne pas me connaître, donc ?

Il continue, imperturbable, comme si je ne venais pas de le rejeter catégoriquement. Encore une fois.

– Si… Non… Enfin, pas vraiment.

Évidemment que je ne connais pas Tom. En plus il n'est pas l'homme que je rêvais d'épouser. Cet homme-là, je le connaitrais mieux que je ne me connais et je l'aurais reconnu immédiatement. Dans mes fantasmes, mon mari est dans le domaine médical, comme moi. Il est peut-être médecin ou chirurgien. Ensemble, nous serions un couple heureux avec une belle maison et une carrière florissante. Nous n'aurions des enfants que plus tard. Planifiés. Pas comme cette histoire de coup de cœur entre Tom et moi.

J'ai l'impression de perdre les pédales. Je suis tellement sortie de ma zone de confort que je ne reconnais pas le monde. Tom me déstabilise complètement. On ne peut pas connaître intimement quelqu'un en seulement quelques mois. Et même si c'était le cas, il est beaucoup trop tôt pour faire des enfants, non ?

– Alors, qu'est-ce que tu veux savoir de plus ? demande-t-il en ouvrant une seconde canette de Coca.

Ses yeux sourient et je sens un picotement à l'estomac. Sûrement les hormones de grossesse. Il est beau dans sa vieille veste en cuir et mes sentiments contradictoires me rendent folle, comme si ma tête et mon corps ne voulaient pas la même chose. Ma tête veut le mettre dehors et appeler un médecin demain matin. Mon corps veut que ma tête la

ferme et se lover près de lui, disparaître entre ses bras chaleureux. Je sais que je ne devrais pas faire ça, mais je joue tout de même le jeu des questions, même si c'est juste pour m'occuper l'esprit.

– Quel est ton plat préféré ?

– La pizza.

– Ton groupe préféré ?

– Pas un groupe. Jeff Buckley. Mais tu le savais déjà.

– Couleur préférée ?

– Bleu. Pose-moi une question sérieuse.

– Que font tes parents ? au moment où je demande, je me rends compte combien c'est honteux de ne pas savoir.

– Ils ont un magasin de meubles.

Je lève un sourcil, surprise. Je comprends pourquoi il n'est jamais entré dans l'affaire familiale.

– Parle-moi de ton frère et ta sœur.

– Ils sont tous deux bien plus âgés que moi. Je suis arrivé sur le tard.

– Tu as de bonnes relations, avec eux ? Il hausse les épaules.

– Ça va, mais on n'est pas très proches. Ils travaillent tous les deux dans l'affaire. Ça n'a gêné personne que je ne veuille pas. On m'a toujours laissé faire mon propre chemin, ce qui me va bien.

Je ne crois pas vraiment que ça lui convienne, mais je me prends doucement au jeu et veux en savoir plus sur lui, cet homme mystérieux dont je suis enceinte, ne serait-ce que pour un temps.

– Qu'est-ce qui t'effraie le plus ?

– Je ne supporte pas le sang.

– Vraiment ?

Malgré tout, je ne peux m'empêcher de rire. En tant que futur vétérinaire, j'ai vu pas mal de sang ces dernières années et ça ne me dérange pas.

– Vraiment.

– OK… Qu'est-ce que tu ferais si tu gagnais au loto ?

Il prend le temps d'y réfléchir un peu, pose sa canette sur la table, s'enfonce dans le canapé et appuie ses mains sur ses yeux. Son tee-shirt remonte légèrement et j'avale ma salive.

– J'achèterais un bus que j'aurais fait transformer en camping-car, ou je le ferais peut-être moi-même, avec un lit double à l'arrière et un grand espace de rangement pour un scooter et des vélos. Puis, je ferais le tour du monde pendant au moins un an. Si je rentrais, je continuerais à enseigner la musique, mais gratuitement. Peut-être que je créerais une école spéciale, où l'on pourrait enseigner aux enfants défavorisés.

– Et si tu avais un bébé ? Tu ne pourrais pas faire tout ça.

Il retire les mains de ses yeux.

– Et pourquoi pas ? Je t'ai dit que je mettrais un lit double à l'arrière

du camping-car, assez grand pour toi et un bébé.

Il sourit. La conversation part dans la mauvaise direction, je reprends donc le contrôle.

– Quelle est la pire chose que tu aies vécue ? je croise les jambes, fixe mon attention sur ses yeux et essaie d'avoir l'air le plus sérieux possible.

– La pire… répète-t-il, c'est facile, c'est la mort de mon grand-père.

– Oh !

– Oui, quand j'avais seize ans. D'ailleurs, cette veste était à lui.

Ses longs doigts caressent le cuir et son expression devient triste. Son grand-père devait être important pour lui. Peut-être parce que ses parents travaillaient beaucoup ? Avait-il été élevé par lui ? Il n'en dit pas plus. Pourquoi dois-je toujours résister à l'envie de le toucher ? Je ne suis plus censée être amoureuse de lui, non ?

– Ça a dû être difficile pour toi, dis-je.

Je sais malheureusement ce que l'on ressent quand on perd quelqu'un de si cher. Ça ne s'estompe jamais. Je ravale mon angoisse et cherche inconsciemment le pendentif autour de mon cou.

– Très difficile. Ça l'est toujours, d'ailleurs.

Il a l'air tellement triste. Je ne peux pas m'en empêcher ; je m'appuie contre lui et pose ma tête sur son épaule, il sent le gel douche et la verdure.

– Je t'ai rendu triste ?

Il sourit.

– Je ne joue pas, Julie. Je n'ai jamais joué. Je suis tel que tu me vois. Quand j'étais petit et que mes parents se disputaient, je n'arrivais pas à dormir. Pendant la nuit j'allais dans leur lit en pleurs, en les suppliant de ne pas divorcer, ce qu'ils n'avaient évidemment pas l'intention de faire, c'eût été mauvais pour les affaires.

Il tourne son visage vers moi et m'embrasse sur le front, ce qui fait frissonner tout mon corps.

Pourquoi ma tête se refuse-t-elle quand mon corps veut clairement le contraire ? Pourquoi ai-je si peur ? Sa proposition fait sens, je peux avoir un enfant, effectivement ; je ne suis plus une gamine de seize ans, mais une femme de presque vingt-quatre ans et il en a vingt-sept. Donc bien sûr que c'est possible. Est-ce une pensée naïve ?

Nous ne décidons rien pour ce soir et il ne reste pas pour la nuit. Je lui fais un signe de la main depuis mon balcon et l'observe, tandis qu'il fait le tour de sa voiture pour vérifier qu'il n'y a pas de nouvelles rayures. Comme s'il pouvait être aussi malchanceux. Je ne peux nier que la décision qui me paraissait si évidente un peu plus tôt me fait douter de nouveau.

Oscar

1996

Quand Oscar rentre à la maison ce soir-là, il sent tout de suite que quelque chose ne va pas. Pas de Jeff aux aboiements joyeux qui bondit pour l'accueillir, plus de Harley dans l'allée. Il ouvre la porte et accroche son manteau à la patère. Une odeur aigre l'accueille. D'un seul coup d'œil dans le salon il comprend. Il traîne les pieds dans les escaliers jusqu'à sa chambre et prend Nivens dans ses bras. Ensemble ils vont à la cabane de jardin, où il ouvre la porte de la cave et se cache dans le noir. Il fait un froid glacial.

S'il vous plaît, faites qu'il ne soit pas parti. Faites qu'il ne soit pas parti.

Il s'assoit sur le matelas et balance son corps d'avant en arrière. Si Bruno part, plus personne ne pourra empêcher sa mère de trop boire. On va encore l'éloigner. Le tribunal pour enfants l'avait prévenu que la prochaine fois, ce serait un placement permanent. Permanent ! Ça signifie qu'il ne verra peut-être plus Julie pendant des années, si jamais il la revoit. Maintenant que tout va pour le mieux. Elle lui fait signe tous les matins depuis son vélo et s'arrête de temps en temps pour bavarder, pendant que Tobias, renfrogné, attend. Il lui a parlé de Nivens et des livres qu'il lit. Il suspecte Tobias d'être jaloux et cela lui procure un sentiment indéfinissable. De la fierté, peut-être. Très différent de celui qui envahit son corps en ce moment. Une panique totale enfle dans son estomac et chasse l'air de ses poumons. Les larmes lui picotent les paupières.

Sale pouffiasse ! Il déteste sa mère, elle gâche tout autour de lui, tant qu'elle sera vivante il ne sera jamais heureux. Elle est un cancer. Mais que peut-il faire ? Il n'est qu'un garçon de seize ans. Un grand maladroit avec des cheveux trop longs qui pendouillent, qui est exceptionnel en mathématiques et a lu tous les classiques. Mais à quoi ça lui sert ? Il n'a pas d'argent et maintenant, plus d'espoir. Il n'a personne vers qui se tourner. Il n'a que Nivens.

***

Il cache les bouteilles de vin dans la cabane de jardin et s'éloigne le plus possible de sa mère. Ça ne l'arrête pas, elle se contente de monter dans sa voiture et sort racheter de l'alcool. Il espère qu'elle foncera dans un arbre lors d'une de ses virées shopping d'ivrogne. Il serait enfin libre.

Des choses commencent à disparaître dans la maison. Oscar suspecte

sa mère de vendre des trucs pour gratter de l'argent, alors il cache tous les objets de valeur dans sa cave glaciale. Toutefois, il oublie que son matériel de pêche est dans le garage et perd ainsi son principal moyen de trouver à se nourrir, les placards de cuisine restant vides.

Il passe des heures dans sa tanière, enveloppé dans des couvertures avec Nivens. Il va au lit sans manger. Le matin, il se traîne à l'école, son estomac gargouille si fort qu'il dérange le cours.

Pendant la récréation, il voit un garçon jeter un sandwich à moitié mangé. Il attend que la cloche sonne et que tout le monde soit rentré. Puis il essaie de retrouver le sac en papier de son long bras. Il parvient à le pincer entre deux doigts et l'extirpe de la poubelle.

– Que fais-tu là, jeune homme ?

Oscar sursaute et lâche son butin.

– Euh, je, euh, bégaie-t-il.

C'est un prof qu'il ne connaît pas, un nouveau qui enseigne dans les classes inférieures. L'homme le regarde d'un air inquisiteur, il détaille son visage maigre, ses yeux creusés, ses pantalons trop courts.

– Tu n'as rien à manger ?

Et voilà, encore ce regard de pitié.

– Si, si, monsieur, mais j'ai jeté ma fourchette sans faire exprès dans la poubelle, improvise-t-il.

– Ta fourchette, tu dis ?

– Oui monsieur. Mais je ne crois pas pouvoir l'atteindre. Je vais retourner en classe.

– Un instant. Comment t'appelles-tu, mon grand ?

– Oscar, monsieur.

– Oscar comment ?

– Oscar Plessers.

– Très bien, Oscar Plessers. Va te laver les mains et retourne en classe. Et reste en dehors des poubelles dorénavant, compris ?

Oscar opine et s'enfuit. Son estomac vide se contracte.

***

Ce soir-là, après l'école, il parcourt la maison sur la pointe des pieds. Comme d'habitude, sa mère cuve sur le canapé du salon. Son estomac grogne encore. Dans l'espoir qu'elle est allée à l'épicerie, aujourd'hui, il entre dans la cuisine et ouvre le garde-manger en silence ; à part un paquet de farine et des pâtes, il est vide. Il fourre un paquet de spaghettis sous son pull et se faufile hors de la cuisine pour aller chercher Nivens dans sa chambre. Oscar a posé sa cage devant la fenêtre de sa chambre, comme ça, l'animal peut regarder dehors quand il est absent.

– Salut, mon petit pote, dit-il affectueusement à la boule de poils blanche.

Le lapin trottine allègrement dans sa cage, maintenant que son maître est de retour. Oscar le soulève, le câline entre ses bras et sent le cœur de l'animal qui tape à une folle allure, comme une minuscule machine à coudre.

Dans la perspective de pouvoir bientôt manger un plat de pâtes chaudes, il redescend l'escalier. Trop tard, il sent le paquet glisser de sous son bras, il ne peut l'arrêter sans lâcher Nivens. Il tente de le rattraper avec le pied, mais le rate et doit regarder les pâtes dévaler l'escalier.

– Oscar ? Oscar !

Et voilà : elle est réveillée.

– Oscar ! C'est toi ? Ramène ton cul ici !

Il grince des dents et tient fermement Nivens tout en descendant l'escalier pour aller affronter sa mère. Elle ne ressemble à rien. Ses cheveux partent dans tous les sens et une odeur de sueur et d'alcool l'entoure comme un brouillard puant.

– Oublie pas qu'il faut poser les bouteilles vides au magasin, lui crache-t-elle à la figure.

Il voit ses mains trembler. Il marmonne :

– Je peux pas, j'ai des devoirs.

Son regard fixé sur une tache de la robe de chambre, juste au-dessus de la poche droite.

– J'peux pas, j'peux pas… Tu te prends pour qui ? Le roi ? Elle caquette en riant de sa propre blague puis s'arrête soudainement. EMPORTE-CETTE-POUBELLE. Tout de suite ! grince-t-elle en agitant la main devant le visage d'Oscar. Et achète-moi une bouteille de vodka avec la consigne.

– Non, Maman, je ne t'achèterai plus rien à boire, réplique Oscar en faisant un pas en arrière.

Mais elle est plus rapide que lui, peut-être parce qu'il est paralysé par la peur et la faim. Avant de comprendre ce qui arrive, elle lui a chipé Nivens des mains.

– Maman ! Non !

– Va et ne reviens pas sans ma vodka, compris ? fulmine-t-elle en serrant le lapin entre ses deux mains.

Les larmes coulent le long des joues d'Oscar tandis qu'il court vers l'entrée, met les bouteilles en verre dans la poubelle et se précipite sur son vélo jusqu'à l'épicerie du coin. Il n'a jamais pédalé aussi vite. La sueur dégouline le long de ses tempes, de son dos, ses cheveux collent à son crâne. À peine une demi-heure plus tard, il est de retour avec une bouteille de vodka bon marché dans un sac en papier. Sa mère est allongée sur le canapé comme si rien ne s'était passé.

– Où est Nivens ? s'exclame-t-il, les yeux écarquillés tandis qu'il passe la pièce en revue.

– Nivens ? C'est qui, Nivens ? murmure sa mère. Elle tend les mains pour prendre le sac.

– Nivens ! Mon lapin ! Qu'est-ce que tu lui as fait ?

Elle ne répond pas, ses mains tremblantes restent tendues vers lui. Perturbé, il lui tend le sac et elle dévisse immédiatement le bouchon de la bouteille.

– Il doit bien être quelque part par là, chais pas. Il peut pas être bien loin, et elle recale son corps maigre dans le canapé.

***

Des heures plus tard, Oscar pleure assis sur son lit. Il a cherché partout, mais le lapin reste introuvable. Alors qu'il fait de plus en plus froid dehors, il sent le vide grandir en lui

– Putain de lapin ! rugit-il tandis que des larmes de rage coulent sur ses joues. Stupide bestiole ! Traître !

Comment Nivens a-t-il pu lui faire ça ? Il est son seul ami. Il bondit de son lit et jette rageusement la cage de Nivens par terre. Il regrette son geste immédiatement. Nivens s'est-il échappé par la porte vitrée de la cuisine ? Ou bien sa mère l'a-t-elle mis dehors et laissé partir délibérément ?

Il est allongé sur son lit et fixe le plafond de ses yeux presque transparents. Avant Nivens, il n'avait personne à qui parler, comme maintenant, pourtant il se sent encore plus mal maintenant. Il était aussi seul qu'il l'est aujourd'hui, alors pourquoi se sent-il si différent ? Pourquoi a-t-il si mal à l'estomac ?

***

Cette nuit-là, mais aussi dans les jours qui ont suivi, quand les villageois le voyaient errer dans tous les coins à la recherche de Nivens, le vide continuait à grandir en lui. Il refusait d'aller à l'école et n'abandonnait pas ses recherches, bien qu'il gèle et qu'il sache qu'il ne reverrait plus son ami vivant.

Ce n'est que lorsque les services sociaux sont arrivés une semaine plus tard, qu'il a dû abandonner sa mission. Cette fois-ci, Oscar n'avait pas pu intercepter la lettre à temps et les deux travailleurs sociaux n'ont pas réussi à cacher leur dégoût. La maison n'avait jamais été pire. Oscar était plus maigre que jamais et sa mère bafouillait du charabia. Ce n'était plus qu'une question de jours pour que l'ordre arrive de le placer loin de cette maison, il le savait.

Après leur départ, il est monté dans sa chambre. La cage de Nivens était toujours par terre. En bas, il a entendu son ivrogne de mère trébucher, puis la porte d'entrée a claqué. Elle avait fait démarrer la voiture et était partie refaire son stock. Il s'est assis à son bureau et a observé par la fenêtre. Il attendait la colère qui le submergerait

bientôt, ou la tristesse qui le ferait plonger, mais rien n'est venu. La seule chose qu'Oscar ressentait était un vide infini.

Oscar

14 février 1996

De la fumée. Une fumée suffocante.

Elle emplit la pièce de vagues noires.

Elle est partout. Dans ses yeux, dans sa bouche.

Il tousse, ses yeux brûlent. Il voyait encore la porte de sa chambre il y a un instant, mais plus maintenant.

Il n'aurait pas dû retourner à l'étage ; le feu consume tout tellement vite. Trop vite.

Il cherche son chemin à tâtons.

Voilà.

Vite.

Au bas des escaliers, l'entrée sombre

La porte d'entrée attire son attention, s'il sort maintenant, il est sauvé.

Mais il ne peut résister au besoin de voir de ses propres yeux. Ses poumons brûlent, ses oreilles bourdonnent, ses yeux sont secs.

Chaud, il fait si chaud.

Il doit faire vite. Il ouvre la porte du salon.

Hurle.

Sa main !

Les flammes qui hurlent à travers la porte, le dépassent en rugissant.

Douleur !

Cette odeur. Il a la nausée. Il veut se pencher en avant mais ne peut rester là. Il doit partir. Ses jambes ne le portent plus mais il faut qu'il parte. Il le faut.

Un dernier regard vers elle, sur le canapé. Il ne voit rien, que des flammes et de la fumée noire. Elle doit être là. C'est certain. Il faut qu'il parte maintenant.

Il le faut.

Le plancher brûle, le plafond brûle, son pyjama brûle. Plus que quelques mètres, allez, Oscar, plus que quelques mètres.

Il se jette dehors sur l'herbe mouillée, son butin serré entre les mains. Il roule aussi vite qu'il peut.

Douleur.

Mal partout

Les sirènes.

Et puis plus rien.

Julie

Avril 2005

– C'est ta décision, mais moi je dis, fonce. Tu vas avoir un bébé super mignon et j'aurais une super excuse de plus pour aller faire du shopping.

Éloïse fait suivre ses mots d'un éclat de rire. C'est tellement typique d'elle, d'ignorer tous les obstacles et de continuer à voir le bon côté de tout.

J'ai pédalé direct chez elle, après ma visite chez le médecin, j'avais besoin d'en parler à quelqu'un. Le médecin m'a fait une prise de sang et je pourrai appeler demain matin pour les résultats, je saurai alors à quel stade en est ma grossesse. Et quelles sont mes options.

Ça me rend folle et mon cerveau joue au ping-pong. Un instant je fantasme sur Tom qui pousse un landau dans le parc et moi qui marche à côté avec un sourire épanoui. Juste après je rejette en bloc l'option « on garde le bébé » et je ne veux plus jamais le voir.

– Non, sérieusement, il faut y réfléchir bien sûr. Mais dis-moi honnêtement, tu ne crois pas que c'est une combine de l'univers pour que vous vous remettiez ensemble ?

– Oh ça suffit ! crié-je. C'est ça le but de ta vie ? Nous remettre ensemble ? Je suis sûre qu'il y a des missions plus nobles et plus réalistes que ça.

Nous sommes dans le salon d'Éloïse. Son appartement est l'endroit le plus cosy que je connaisse, plein de coussins et de bougies. Elle a grandi dans une famille de sept enfants et n'a jamais eu sa propre chambre. Ici, c'est son sanctuaire, son refuge. C'est ce pour quoi elle a travaillé si dur.

Je n'ai jamais eu à prendre un deuxième boulot de ma vie. Si jamais j'avais besoin d'argent, je demandais juste à mon père. Pour Éloïse, c'était très différent. Tous les week-ends, elle faisait du ménage, de la plonge ou du service quelque part.

Je me glisse dans la douceur rassurante de son canapé beige et pose mes jambes sur l'ottomane. Je suis épuisée. Le salon sent le thé à la menthe fraîche qu'elle vient de me faire. Il refroidit sur la table basse, près d'un bol de biscuits aux amandes.

– Admets au moins que tu es amoureuse de lui.

– Sûrement pas. Mais je veux bien admettre que j'ai plus de sentiments pour lui maintenant qu'il ne vit plus avec moi, qu'avant.

Parce que c'est vrai. Lorsque je voyais Tom tous les jours, il

m'énervait, mais maintenant je ressens parfois le même désir qu'au début de notre relation.

– Tu préférerais une relation de *célicouple* ?

Je soupire.

— Non, je préférerais ne pas avoir de relation.

Je soupire, mais j'ai l'impression de faire semblant et Éloïse me perce tout de suite à jour.

— Allons, Julie, tu as des sentiments pour lui. C'est très bien. Pourquoi tu réagis comme si c'était une faiblesse ?

— Parce que c'en est une. Je n'ai pas le temps pour une histoire d'amour.

— C'est ridicule et tu le sais. Dans quelques mois, tu obtiendras ton diplôme et tu seras enfin libérée de tes études chronophages. Tu as tout le temps.

Elle a raison. C'est dur de tromper Éloïse : elle me connaît mieux que quiconque. C'est plus qu'un simple manque de temps.

– D'accord. Ça va mal se finir de toute façon, admets-je.

– Continue.

– J'ai vraiment essayé. Et tu le sais. Je vois bien que c'est un mec génial et talentueux en plus. Avec un corps de rêve.

– Oui ?

Je soupire :

– Mais les bonnes choses ne durent qu'un temps.

Je ne sais comment lui expliquer que je déteste quand ça commence à aller trop bien entre nous et que je cherche la discorde chaque fois que ça arrive. Que Tom ne répond jamais à mes provocations et attend simplement en silence que je me calme. Que j'ai repoussé tous les gars avec qui j'ai commencé une relation au cours des dernières années.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Mais c'est vrai, non ? D'où crois-tu que vient l'expression ?

– Hum. Ce serait juste parce que tu ne veux pas que ça marche ? dit Éloïse en examinant soigneusement ses ongles, verts cette semaine.

– Pourquoi ne le voudrais-je pas ?

– Parce qu'alors tu t'attacherais trop à lui.

– D'accord, Mademoiselle la psychologue et quel serait le problème ?

– Que tu as peur de t'engager avec les gens à cause de la mort de ta mère. Si tu le laisses devenir plus proche, il pourrait te faire du mal et tu ne le veux pas. Tu ne veux pas être blessée, tu ne veux pas être abandonnée, alors tu essaies d'éviter ça en le repoussant toi-même.

J'encaisse. Pas parce que je n'y avais jamais pensé moi-même, mais lorsque la vérité sort de la bouche de quelqu'un d'autre, elle semble plus forte, comme un air qu'on entend d'abord dans sa tête et qui jaillit soudain des haut-parleurs sur la scène d'un festival.

Je n'ai pas fait de thérapie après la mort de maman. Papa et moi sommes restés concentrés pour garder le fil de notre vie après que la personne la plus importante nous a été arrachée. Notre brusque déménagement en ville m'a dévastée. Mon école, mes amis, mon village me manquaient, mais cela m'a aidée à oublier et à repartir. Comme mon père, je suis douée pour enfouir ce qui s'est passé le plus loin possible au fond de moi. Sous clé. Peu de gens savent ce qui est arrivé à ma mère et je n'en parle jamais. Je ne veux pas remuer le couteau dans la plaie. Pourtant je pense souvent à elle et je ne retire le collier qu'elle m'a offert pour mes dix ans que quand j'y suis obligée. C'est juste un pendentif en or avec un trèfle à quatre feuilles, un peu enfantin, mais ça m'est égal. C'est l'une des rares choses tangibles qui me reste d'elle. Perdue dans mes pensées, je tripote le bijou jusqu'à ce qu'Éloïse me ramène à la réalité.

– À quoi tu penses ?

Je réponds la gorge serrée :

– À ma mère.

Éloïse fait glisser mon thé à la menthe vers moi et boit une gorgée du sien. Nous ne nous connaissions pas encore lorsque ma mère est morte. Je ne parle jamais d'elle à Éloïse non plus. Elle sait seulement qu'elle a été renversée par une voiture quand j'étais adolescente et que je suis restée seule avec mon père depuis. Elle comprend instinctivement que je n'ai pas envie d'aborder le sujet, alors nous buvons notre thé en silence un moment.

– Tu as peut-être marqué un point, lui dis-je finalement. Tu as peut-être raison sur ma relation avec Tom. Je devrais lui laisser une chance. Mais ça ne veut pas dire non plus que je dois faire un enfant avec lui.

Éloïse soupire et pose la main sur mon genou.

– Tu sais, Julie, tu n'es pas obligée de décider quoi que ce soit aujourd'hui. Demain est un autre jour. Mais réfléchis bien à ce que tu veux faire pour le bébé. C'est plutôt définitif.

Je grommelle :

– Je ne peux pas le renvoyer d'où il vient, si c'est ce que tu veux dire.

Elle glousse, met un biscuit dans sa bouche et le mâche.

Je souris à ma propre remarque et vois qu'elle évite mon regard. Je sens le fou rire monter. Puis elle me regarde et nous explosons toutes les deux de rire, les miettes de biscuit volent de partout.

Un bon fou rire est tellement libérateur. Pendant quelques instants, tous mes soucis s'envolent. Plus de stress d'examen, plus de stress du bébé, plus de stress de Tom.

Puis mon téléphone sonne.

Je vois « appel masqué » sur l'écran et à chaque sonnerie, la

sonnette d’alarme retentit un peu plus fort dans ma tête.

Oscar

1997 Un an après l'incendie

Comme un chat errant, il a léché ses blessures. Cabossé et marqué à jamais mais toujours là. La mauvaise herbe ne meurt jamais.

Après l'incendie, tout avait mal tourné. Non, ce n'est pas vrai. Tout avait déjà mal tourné pendant l'incendie. Il n'aurait jamais dû remonter à l'étage.

Ses blessures étaient si graves qu'il a passé des mois à l'hôpital. Sa mère n'avait pas survécu. Il n'a pu aller à ses funérailles, toujours dans le coma à ce moment-là. Il n'y serait pas allé de toute façon. Son faire-part de décès était sur le meuble près de son lit, une infirmière l'avait posé là. Il n'avait pas osé le jeter tout de suite.

Personne ne lui rendait visite. Chaque fois que la porte s'ouvrait, il espérait voir Julie, mais elle n'est jamais venue. Il n'arrivait pas à se faire à cette idée. Le village entier n'était-il pas au courant ? Pourquoi ne venait-elle pas le voir ? La police était sa seule compagnie. Au début, juste après son réveil, ils étaient tous les jours à son chevet. Il a dû raconter encore et encore ce qui s'était passé. Qu'il avait été réveillé par un bruit de verre cassé. Que la fumée l'avait assailli dès qu'il avait ouvert sa porte. Qu'il était descendu au rez-de-chaussée et seulement alors, avait compris que la maison était en feu et que tout allait bientôt s'embraser. Que le salon était déjà cerné par les flammes et qu'il ne pouvait plus rien faire pour sa mère qui s'était endormie sur le canapé, probablement avec un cigare allumé entre les doigts. Qu'il avait failli ne pas pouvoir sortir de la maison en feu.

Ils y avaient cru. Qu'auraient-ils pu ne pas croire ? Sa mère était connue pour son addiction. Elle s'était probablement soûlée jusqu'au coma. Les services sociaux étaient venus juste avant et avaient enjoint le tribunal pour enfants de placer Oscar définitivement loin de chez lui.

L'affaire semblait être réglée, mais la police voulait toujours réentendre l'histoire. Les inspecteurs venaient toujours par deux, un homme et une femme. Il n'avait pas peur de l'homme, c'était un idiot de toute évidence. Mais la femme… il percevait dans ses yeux quelque chose qui l'intriguait. Jamais il n'y avait vu de pitié, bien qu'il eût l'air assez pitoyable avec ses membres bandés.

D'après les médecins, il avait eu beaucoup de chance ; lorsqu'il avait ouvert la porte, le feu avait jailli pour sortir en chassant l'air riche en oxygène. Dans l'embrasement, tout son côté gauche avait été

durement atteint. Non, il n'avait pas de chance. Son bras et sa jambe gauches resteraient mutilés toute sa vie, mais son visage était resté quasi intact, juste avec quelques brûlures superficielles.

Ça n'aurait pas dû se passer comme ça. Ça n'avait jamais été son intention. Mais il ne pouvait plus revenir en arrière, maintenant.

Les jours étaient longs et lumineux, si éclatants qu'il en avait mal aux yeux et à la peau, mais les nuits étaient encore plus longues et ses rêves, sombres et froids. Il pleurait de douleur et de frustration lorsque les innombrables bruits d'hôpital le gardaient éveillé. Il pleurait à chaque fois qu'il allait aux toilettes.

Les infirmières évitaient son regard et discutaient rarement avec le « tout blanc ». Ses cheveux brûlés repoussaient lentement, tout comme ses sourcils, mais ses yeux froids étaient toujours dépourvus de cils et sont restés vides longtemps, comme si quelqu'un avait oublié d'allumer la lumière. Oscar se ferma à tout le monde et se jeta dans ses études comme avant, parce que malgré le fait que Julie ne vienne pas, son plan pour l'impressionner plus tard avec un diplôme de médecin était plus présent que jamais.

Julie

Avril 2005

Treize semaines de grossesse

C'est trop tard.

Un jour on croit avoir le choix, le lendemain il se trouve que le choix s'est fait tout seul sans consultation préalable. Les cartes ont été distribuées et je me suis retrouvée avec la pioche.

Il se passe des choses bizarres dans ma tête en principe rationnelle. Par exemple, quand le docteur m'a annoncé que je venais de passer la date limite des douze semaines et ne pouvais plus légalement avorter, je me suis d'abord sentie soulagée parce que j'étais enfin sûre que Tom était le père. Oui, c'est ça : pas de panique, mais du soulagement. Ça m'a allégée d'un poids sur les épaules. Après ça, est venu un sentiment de résignation, comme un haussement d'épaules mental.

Où est passé mon esprit combatif ? Où est ma colère, le sentiment d'impuissance ?

Peut-être suis-je soulagée de ne plus avoir à prendre la décision, maintenant ? Ou bien me suis-je voilé la face pendant tout ce temps et je *veux* vraiment ce bébé ? Il s'avère qu'il y a différentes versions de Julie Meskens, pas seulement la Julie qui prend des décisions rationnelles et qui a une case pour chaque chose. Une autre Julie a pris ma place, une Julie avec des cases différentes. Quelqu'un qui veut être mère et qui peut sans problème, mettre sa vie sens dessus dessous.

Munie d'un rendez-vous dans mon agenda pour la première échographie du bébé, je pédale jusque chez moi en me demandant comment je vais annoncer la nouvelle à mon père. Si c'est aussi difficile pour moi, ça risque d'être un désastre pour lui. Je ravale le sentiment de culpabilité qui pointe et essaie de rester positive. Il va être grand-père. Peut-être est-ce tout ce dont il a besoin pour être heureux à nouveau ?

Je suis placée devant le fait accompli. Mon médecin m'a aussi donné une brochure sur l'adoption, que j'ai acceptée le cœur lourd. Est-ce une solution ?

Les pensées se chevauchent dans ma tête pendant que le soleil de printemps chauffe mon visage. J'adore faire du vélo au printemps, en temps normal, cela me donne un sentiment puissant de liberté, comme si je pouvais tout régler, mais cette fois je me sens tout sauf forte. J'ai besoin de réfléchir.

Oscar

1997

Lorsqu'il a été suffisamment rétabli, on l'a placé à nouveau, cette fois dans un centre pour enfants, car il n'y avait pas de famille d'accueil disponible. Il avait sa propre chambre et s'est adapté discrètement, au point qu'il s'était pour ainsi dire fondu dans les murs peints en blanc du foyer et que personne ne savait exactement quand il était là ou pas. Être invisible était l'un des talents d'Oscar.

Dès qu'il a repris le cours normal de ses études, il a commencé à planifier son « expédition ». Il fallait qu'il voie Julie et il n'y avait qu'un moyen pour cela : il devait prendre le bus jusqu'au village. C'est ce qu'il fait.

***

Ce jour-là, il laisse ses livres scolaires dans sa chambre. Son sac à dos ne contient que le strict nécessaire, de la nourriture et une lampe torche. Comme chaque jour, il est déposé à la porte de l'école avec les autres. Dès qu'ils sont entrés dans le vieux bâtiment, Oscar s'éclipse vers les toilettes et s'y cache. Il y reste jusqu'à ce qu'il entende la sonnerie, suivie par le bruit sourd des rangs d'adolescents qui courent vers leurs classes.

Il attend en se rongeant les ongles, que le silence se fasse. Dans les toilettes, toutes sortes d'obscénités sont écrites. Il essaie de ne pas les regarder. Ça sent l'eau de javel et le chou. Avec précaution, il sort de sa cachette. Personne en vue. Il écoute à la porte qui mène au corridor, mais aucun bruit non plus. D'un coup sec, il ouvre la porte et se précipite dans le couloir jusqu'à la sortie sans regarder en arrière. Il est convaincu que personne ne le verra et qu'il ne tombera pas sur un retardataire.

Il a de la chance. Jusqu'à ce qu'il ait dépassé le coin de la rue, il court aussi vite que sa mauvaise jambe le lui permet. Les mains sur les genoux, il cherche sa respiration. Maintenant, il ne doit pas attirer l'attention sur lui, il faut qu'il reste calme. Il sent déjà le parfum de sa liberté, ne serait-ce qu'un instant. À bout de souffle, il arrive à l'arrêt de bus et s'assoit sur le banc. Soulagé.

Il a réussi

Il attend le bus avec un grand sourire.

Le trajet jusqu'au village dure une demi-heure, temps qu'il utilise à fantasmer sur ses retrouvailles avec Julie. Il l'attendra au portail de

l'école et s'approchera nonchalamment. Cela fait plus d'un an qu'il ne l'a pas vue. Il l'imagine descendre les escaliers, son sac à dos jeté négligemment sur l'épaule, ses cheveux blonds attachés en queue-de-cheval haute. Elle doit avoir seize ans environ. Aura-t-elle beaucoup changé ? Le cœur d'Oscar bat la chamade et il avale sa salive, sa langue est comme du papier de verre. Il boit une gorgée de sa bouteille d'eau, essuie sa bouche avec le dos de sa main valide. Le reconnaîtra-t-elle ?

La plupart des filles ne le regardent pas. C'est l'inconvénient de son invisibilité. Il est devenu assez bon pour cacher son handicap. Seule la claudication ne partira jamais complètement, d'après le docteur. Ses articulations ont été trop gravement brûlées.

Il se passe la main dans les cheveux et regarde au-dehors, où le paysage change progressivement. De vastes prairies remplacent le béton gris. Ça devrait le calmer, mais plus il approche du village, plus ses doigts se crispent sur ses genoux. Chaque kilomètre parcouru par le bus le rapproche de son ancienne vie, cette vie qu'il détestait tant. Tout de même, il veut voir de ses propres yeux à quoi ressemble sa maison, maintenant. Ce qu'il en reste après l'incendie.

Il presse la sonnette juste à temps et le bus ralentit pour l'arrêt au centre du village. Il passe devant son ancienne école et devant le stade où Julie et ses amis avaient l'habitude de jouer au foot. On dirait que rien n'a changé.

Comme il n'est pas seul dans la rue, il garde la tête baissée. Sur le trottoir d'en face, une femme qu'il ne connaît pas pousse un landau, un homme tond la pelouse du stade avec un petit tracteur.

D'un pas ferme, il marche jusqu'à atteindre la voie rurale qui conduit à sa maison. La route a toujours été en mauvais état, mais les nids-de-poule semblent encore plus profonds. Les platanes de chaque côté de la route, font de leur mieux pour que l'endroit ait l'air moins miteux, mais en vain. Ses chaussures s'enfoncent profondément dans la boue avec des bruits de succion, elles protestent contre cette mauvaise idée. Il se rend compte qu'il aurait dû apporter des bottes en caoutchouc.

Enfin la maison se profile devant lui. Du moins ce qu'il en reste. À la place de la porte, un trou béant encadré de briques noircies, toutes les fenêtres ont disparu et le toit n'est plus constitué que de quelques poutres cassées qui pointent en tous sens comme des os brisés, avec des feuilles d'isolant jaunâtres au milieu. On dirait du pus.

Il avale sa salive.

C'est la maison que son grand-père a construite de ses propres mains. Juste à côté, se trouve l'épave calcinée de la voiture de sa mère. Des larmes lui piquent les yeux et son estomac fait des trucs bizarres, mais il se ressaisit. Ce qui est fait est fait, il n'y pourra rien

changer. Il marche avec précaution le long de la maison vers le jardin, à l'arrière. Le chemin qui mène au jardin est à nouveau en friche, puisque personne ne s'en est occupé depuis plus d'un an.

Depuis la mort de sa mère, la maison est à lui, mais il n'aura pas l'acte de propriété avant sa majorité. Il vient juste d'avoir dix-sept ans. Les ronces déchirent son pantalon, mais son regard reste concentré sur la cabane de jardin. Elle est exactement telle qu'il l'a vue la dernière fois, bien que la peinture verte soit déjà en train de s'écailler. Ça fait bizarre d'être ici.

Il expire profondément, pose son sac à dos et tente d'ouvrir la porte en bois. Rien. Il recule d'un pas et tente de nouveau, avec tout son corps cette fois, mais il n'obtient pour seul résultat que quelques craquements et un bras douloureux. Finalement, il essaie en courant. Avec son étrange claudication, il fait quelques grands pas et de toutes ses forces, jette le côté droit de son corps contre la porte.

Succès. Il est entré.

Il titube un instant, le temps que ses yeux s'habituent à l'obscurité. À l'intérieur de la construction en bois, il découvre une tondeuse à gazon, une pelle, tout un tas de râteaux de tailles différentes et beaucoup de déchets. Les caisses de bouteilles vides qu'il avait cachées sont toujours là. À ce souvenir, sa bouche se crispe en un sourire macabre. On dirait que personne n'est passé par ici depuis l'incendie.

Il s'avance de quelques pas et retire une toile d'araignée de son visage. Ça sent les feuilles en décomposition, ici. Sa main lui fait mal et il sent une crampe arriver, mais il veut être absolument sûr que l'abri est encore intact. Il s'accroupit contre le mur du fond de la cabane et braque sa lampe torche vers le sol. Il avait l'habitude de cacher l'entrée de son refuge en plaçant dessus un sac de terreau et de vieux pots de fleurs. Tout est toujours en place. De son bras valide, il traîne le sac et pousse un juron quand la terre noire se répand par une fissure. Un par un, il déplace les pots puis il braque sa lampe sur la partie de plancher dégagée. Agenouillé, il passe ses mains sur les planches jusqu'à trouver la cavité.

La voilà.

Il y accroche ses doigts et ouvre la trappe à son maximum. Le volet métallique est maintenant visible. Il tire sur la poignée et comme il s'y attendait, elle s'ouvre facilement. On ne peut verrouiller que de l'intérieur, se souvient-il.

En descendant les marches, il cherche l'interrupteur de la main, mais la pièce reste plongée dans le noir, il rallume donc sa lampe torche. On dirait que rien n'a changé. Il pousse un soupir de soulagement. Il n'avait même pas remarqué qu'il retenait sa respiration depuis tout ce temps.

Oscar se tient au centre de la cave et regarde autour de lui, satisfait ;

ça, c'est son vrai « chez-lui ». Puis il s'assoit sur son matelas et, à la lumière de sa torche, feuillette les livres qu'il avait laissés ici. Son vieux livre d'anatomie est toujours là, tout comme le devoir de sciences sur lequel il travaillait la semaine de l'incendie. Il s'étire sur le matelas et glisse son bras valide sous sa tête.

Il grandit tellement vite qu'il souffre constamment de douleurs aux articulations et aux endroits où sa peau est brûlée. Non seulement son corps grandit trop vite, mais sa tête également. Oscar n'est plus un enfant ni même un adolescent, s'il l'a jamais été. Lentement, la tension du voyage s'évacue de son corps et Oscar ressent alors une rare impression de calme. Jusqu'à maintenant, il n'avait pas prêté attention à son état de fatigue. Ses cils transparents s'abaissent et l'expression de son visage s'adoucit. Il a l'air presque normal, comme un garçon insouciant en pleine sieste d'après-midi.

Dans son rêve, il retourne au temps d'avant l'incendie, dans son ancienne chambre, avant la disparition de Nivens. Il prend le lapin soyeux dans ses bras et le berce comme un enfant.

– Je te protégerai, dit-il. Ne t'inquiète pas, tu es en sécurité avec moi.

Puis le décor change et il se retrouve en train de pêcher au bord d'un étang par une belle journée de printemps. Son bouchon coule, il a attrapé quelque chose. Il mouline vite sur sa canne, il a attrapé un gros poisson. Tout excité, il concentre son regard sur la surface de l'eau d'où va émerger sa prise.

Voilà ! Oui, c'est un gros.

Ravi, il tire sur la ligne et sort le poisson sur le côté. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il remarque que ce poisson n'a pas d'écailles, mais de la fourrure. Un pelage blanc. Oscar hurle.

– Nivens !

Il tente désespérément de décrocher le lapin de son hameçon. Il le dépose sur le sol moussu et cherche un battement de cœur ou tout autre signe de vie mais n'en trouve pas. En larmes, il soulève son ami et le tient tout contre lui, puis se laisse tomber contre un arbre.

– Pardon, Nivens, je suis tellement désolé, répète-t-il en boucle.

Tandis que le soleil se couche, il creuse une petite tombe. Délicatement, il y dépose l'animal. – Au revoir, mon ami, bon voyage.

Il se retourne pour jeter une poignée de terre noire sur la fourrure blanche, mais au lieu du lapin, il n'y a plus qu'un bout d'étoffe blanche dans la tombe. C'est le mouchoir de Julie, celui qu'elle lui a donné le soir du Nouvel An.

***

Oscar se réveille en sursaut et regarde autour de lui, confus. Comprendre où il est et pourquoi, lui prend quelques secondes. Merde,

c'est pas le moment de s'endormir. Il jette un œil à sa montre ; il est déjà midi. Il faut qu'il se dépêche sinon il va rater Julie.

En hâte, il remonte les escaliers de l'abri et ferme le volet. Il remet le sac de terreau déchiré et les pots de fleurs aussi vite que possible sur la trappe. En sortant, il attrape son sac à dos laissé près de la porte de la cabane de jardin. Il devrait être plus prudent. Tournant le dos à son ancienne maison, il retourne au village par le chemin boueux.

L'image de Nivens sur l'hameçon reste en lui. Comme celle du mouchoir de Julie, qui avait gardé son parfum si longtemps. Il n'aurait jamais dû le garder.

Julie

15 semaines de grossesse

Je passe devant une ravissante boutique de puériculture. La vitrine est peinte de nuages blancs et dedans, un ours en peluche avec un gros trèfle à quatre feuilles sur le ventre, qui me rappelle ma mère.

Sans réfléchir, j'attache mon vélo et entre dans le magasin. Par terre, la moquette est de couleur crème et mes chaussures s'y enfoncent un peu. Je me fais toute petite tout en regardant nerveusement autour de moi. La boutique a l'air vide et mes muscles se détendent. Je renifle un effluve un peu sucré, mâtiné de bois vert. Des meubles neufs. Je n'avais pas remarqué ce magasin avant ; je suppose qu'il a ouvert récemment.

Je passe ma main sur une gigoteuse en éponge jaune pâle, si douce que mes doigts ne semblent toucher que de l'air. Mon imagination s'enflamme. Je vois Tom à la fenêtre de mon salon avec notre bébé dans les bras. Le bébé tend sa main vers moi dans un joyeux gazouillis.

J'ai soudain un besoin irrépressible de rentrer chez moi et de débarrasser la seconde chambre de mon appartement. Je pourrais peindre les murs en jaune et la meubler de blanc.

Mes mains glissent vers mon ventre. Depuis que j'ai découvert ma grossesse, il a subitement commencé à pousser, comme s'il m'attendait. Comme s'il attendait ma permission.

Vais-je vraiment le faire ?

L'adoption me semble trop dure : porter un enfant neuf mois pour l'abandonner… À cette pensée, mes lèvres tremblent. Si j'accepte de continuer cette grossesse maintenant et on dirait bien que oui, je crois que je n'aurai pas d'autre choix que de me confronter à ma propre réalité : je suis enceinte et dans six mois je vais donner naissance à un petit bébé tout neuf. Je n'ai juste pas encore décidé si je serai capable de l'assumer seule, ou si j'ai envie d'avoir Tom auprès de moi. La conversation avec Éloïse me trotte dans la tête. Est-ce vraiment ma peur de perdre Tom qui me fait le repousser sans cesse ? Si c'est le cas, cela signifie que je tiens vraiment à lui, sinon je ne craindrais pas qu'il m'abandonne. Non ?

– Puis-je vous aider ?

Toute à ma rêverie, je n'ai pas entendu sortir une jeune femme de l'arrière-boutique. Elle me regarde avec gentillesse.

Je balbutie

– Non merci. Je jette juste un œil.

J'ai toujours le sac de couchage dans les mains et le remets vite en place.

– Pas de problème, ceux-là sont jolis, dit-elle aimablement. Si vous cherchez quelque chose en particulier, je suis là.

Elle se penche sur un carton de biberons pour le déballer. Je me sens mal à l'aise, alors je fais semblant de m'intéresser aux poussettes. Pourquoi suis-je si bizarre à ce sujet ? Si je m'apprête vraiment à avoir un enfant, je ferais mieux de commencer à agir en conséquence, non ? Planifier est un de mes points forts, pourquoi ne pas l'utiliser ? Je suis à l'initiative et cette femme qui ne me connaît pas veut m'aider.

Je me retourne de nouveau et demande :

– Selon vous, de quoi a-t-on absolument besoin pour s'occuper d'un nouveau-né ?

Surprise, elle lève la tête et ses yeux glissent vers mon ventre.

– C'est pour vous ?

Je hoche la tête et me sens étrangement fière.

– Félicitations ! Vous en êtes où ?

Rougissante, je réponds :

– Quinze semaines.

***

Une demi-heure plus tard, je regagne mon vélo avec une pile de brochures en papier glacé que je fourre dans une sacoche. Ce n'est peut-être qu'un tout petit pas, mais faire la liste du nécessaire me donne le sentiment d'avoir à nouveau la situation en main. Je me sens même joyeuse, ravie, plus aucun signe de peur ou de doute. J'ai survécu à la mort de ma mère, je survivrai à ça aussi.

J'enfourche mon vélo et vais pour partir, mais impossible. Comme si quelqu'un le retenait d'une main invisible. Surprise, je descends et je l'accote contre la façade de la maison voisine, pour l'inspecter.

Merde ! J'ai un pneu à plat. Non, au temps pour moi, j'ai *deux* pneus à plat. Comment est-ce possible ? Je regarde autour de moi pour voir s'il n'y a pas de verre cassé dans lequel j'aurais pu rouler, mais rien. C'est donc sûrement arrivé plus tôt, sur la route, sans que je m'en aperçoive. Ça se pourrait bien, avec ma tête en l'air.

Avec un grand soupir, j'entreprends de pousser mon vélo. Je ne peux pas le réparer ici et je ne veux pas le laisser non plus. Ça veut dire marcher. Je suis déçue, mais je ne vais pas me laisser gâcher ma bonne humeur. La nuit ne tombe pas encore et je n'habite qu'à quelques kilomètres. Si je continue à marcher, je serai à la maison dans une heure.

Oscar

1997

En face du lycée, se trouve un petit parc, où les jeunes traînent parfois pour fumer en cachette. Là, caché derrière un arbre, Oscar surveille l'entrée. Il a des papillons dans l'estomac, comme quand on sort d'un magasin sans payer. Il ne sait toujours pas quoi lui dire. Il veut surtout savoir pourquoi elle n'est pas venue le voir à l'hôpital.

Lorsque la sonnerie de l'école retentit, il observe les premiers élèves qui franchissent le portail. En ne la voyant pas, le doute envahit son esprit. Peut-être reste-t-elle déjeuner à l'école ? Il plisse les yeux pour être sûr de ne pas la manquer.

Un homme s'avance avec son chien et l'animal marche tout droit vers lui en reniflant, le nez au sol. L'homme s'arrête, le regarde étrangement et continue son chemin, avec le chien réticent qui le suit. Pendant tout ce temps, Oscar garde les yeux posés sur l'école mais au bout de quelques minutes, pratiquement plus personne ne sort. Cinq minutes après, il sait qu'il a attendu en vain. Il devra revenir à quatre heures et ça signifie qu'il sera en retard pour son propre car de ramassage.

Frustré, il met un coup de pied dans une branche, de sa jambe valide, avec pour conséquence, un déséquilibre qui le fait presque tomber. Merde ! Et maintenant ? Il pourrait retourner dans son abri. Il pourrait aussi aller à l'étang, ça lui permettrait peut-être de nettoyer la terre sur son pantalon ? Non, mauvaise idée. Ça va faire des taches vertes au lieu des marron. Il pourrait passer devant la maison de Julie. Et peut-être même l'attendre là-bas plutôt qu'à l'école.

Oui, c'est un bien meilleur plan. Chez elle c'est beaucoup plus tranquille et ils ne seront pas dérangés.

Ragaillardi, il commence à marcher. La maison de Julie n'est qu'à quelques rues de là, c'est une petite maison mitoyenne en briques rouges avec un toit pointu. Dans l'allée, se trouve un abri à vélo, où Julie garait le sien avec son panier en osier. Là tout de suite, il est évidemment à l'école.

En s'approchant de la maison, il remarque quelque chose de différent. Il n'arrive pas exactement à savoir quoi tout de suite, mais ses sourcils blancs se froncent machinalement. Il ne peut pas s'asseoir et attendre devant la maison, alors il passe d'abord devant pour la voir de plus près. Il y a un tricycle dans l'allée. C'est bizarre. Et l'un des vélos a un siège pour bébé. C'est encore plus bizarre. Peut-être que

Julie a un petit frère ou une petite sœur ? Il marche nonchalamment dans la rue et tourne à gauche pour pouvoir faire le tour du pâté de maisons et voir l'habitation une deuxième fois. Avec un mauvais pressentiment, il tourne au coin de la rue. Au loin, il voit la boîte aux lettres rouge devant la maison. A-t-elle toujours été rouge ? Il ne se souvient pas.

Soudain, quelque chose bouge dans la maison et Oscar s'immobilise. Il jette un coup d'œil rapide autour de lui, mais la route est déserte. Tout en faisant semblant de chercher quelque chose dans son sac, il traverse la rue et scrute la maison par-dessous ses cils. Quelqu'un sort. Non, *quelque chose* sort. Une poussette passe la porte en cahotant doucement, suivie par une jeune femme portant un bambin.

Ses cheveux noirs sont coupés court et elle est jeune. C'est sûr, ce n'est pas la mère de Julie. Tandis qu'elle se rapproche, il sort rapidement un mouchoir de son sac à dos et fait semblant de se moucher bruyamment. Dès qu'elle a disparu au coin de la rue, il s'avance vers la maison, vérifie par-dessus son épaule que personne ne peut le voir, puis s'arrête devant la boîte à lettres.

« Vandeloo-Teniers » indique la plaque. Pas « Meskens » comme il s'y attendait.

Des taches noires apparaissent devant son regard. Il cligne frénétiquement des yeux mais ça continue. Il faut qu'il s'assoie. Il se laisse tomber près de la boîte à lettres et essaie de réfléchir, mais son cerveau semble déconnecté. Rien ne vient.

Quelqu'un lui parle, mais il ne voit pas qui c'est, les taches noires obscurcissent sa vision.

– Tu as l'air un peu pâle. Tout va bien ?

C'est une voix de femme, elle est sortie de la maison voisine et à l'air inquiet.

– Attends un peu, reste tranquille, dit-elle en se dirigeant vers sa porte d'entrée, quand il ne répond pas.

Elle revient avec une canette de Coca glacé, qu'elle lui met entre les mains.

– Tiens, bois, ça te fera du bien.

Il obéit et porte la canette à sa bouche, laissant le sucre et la caféine faire leur office.

– Ça va mieux, hein ? dit la femme.

Il hoche la tête sans un mot. Il n'arrive toujours pas à penser, encore moins à parler.

– Tu viens juste de rater Katrine, je crois qu'elle est allée au supermarché avec les enfants.

Katrine ? De qui parle-t-elle ? Les taches noires s'effacent lentement et Oscar tente d'emboîter les pièces du puzzle. Il comprend que Julie n'habite plus ici.

– Non, répond-il d'une voix éraillée. En fait, je suis venu pour Julie, elle a déménagé ?

Il ne regarde toujours pas la femme.

– Julie ? Oh, la famille Meskens, tu veux dire ?

Oscar hoche la tête.

– Ils ont déménagé l'an dernier, quel drame. Cette pauvre femme. C'étaient des gens tellement gentils. Il était parfois assez bourru. Du moins c'est comme ça que je le voyais. Elle était si douce, bien qu'excentrique avec ses jupes longues. Gentille fille aussi, Julie. Un garçon manqué. Je crois qu'ils sont partis en ville, mais ils n'ont pas laissé d'adresse, donc je n'en suis pas sûre…

La femme continue à parler pendant qu'Oscar se lève et vide la canette. Il n'a entendu qu'une seule chose : Julie a déménagé. Loin de lui. Il froisse la canette dans sa bonne main et lui rend.

– Merci pour le Coca, murmure-t-il à voix basse, la tête tournée vers le trottoir.

– Je t'en prie, avec plaisir. Tu es sûr de ne pas vouloir entrer ? demande-t-elle, mais il s'en va déjà.

Il jette son sac à dos sur son épaule, puis serre les poings dans ses poches. Il doit quitter cet endroit le plus vite possible. Il n'a pas de raison de rester plus longtemps dans ce bled paumé. Aucune.

Julie est partie. Elle a déménagé sans même un mot d'adieu. Elle l'a abandonné.

Julie

17 semaines de grossesse

– Regarde, tu vois cette fente, ici ? Et là ? Ce n'est pas à cause du verre. Tes pneus ont été crevés.

– Crevés ? Tu veux dire avec un couteau ou un truc de ce genre ?

Tom repose le pneu de vélo et me regarde, sourcils froncés.

– Tu m'as dit que c'était arrivé où ?

– Devant le nouveau magasin de puériculture à Vaartstraat. Mon vélo était garé contre la façade et quand j'ai voulu partir, les pneus étaient à plat. Je ne suis pas restée plus d'une demi-heure.

– Et tu n'as vu personne ?

– Non, enfin, je ne faisais pas attention. J'étais à l'intérieur.

– Que faisais-tu là-bas, de toute façon ?

– Rien. C'était juste pour regarder. Et discuter.

– À propos de ?

– Est-ce que c'est important là, tout de suite ? Je veux dire, on ne devrait pas plutôt appeler la police ? C'est du vandalisme !

– Je crois que oui. Et je crois aussi que tu devrais leur parler de ces appels téléphoniques. Tu en as reçu d'autres ?

Je hausse les épaules.

– Quelques-uns. Tu crois qu'il y aurait un lien ?

– Je ne sais pas, mais je pense que tu devrais leur dire. Si tu veux on peut y aller ensemble, comme ça, tu n'auras pas à pédaler sur ce tas de ferraille.

Il fait référence au vélo de secours rouillé que j'utilise depuis l'incident.

– OK, dis-je en attrapant mon sac à main.

***

Une heure et demie plus tard, nous sommes de retour à la maison. La femme qui nous a parlé au commissariat était très sympathique, bien qu'elle nous ait dit tout de suite de ne pas attendre grand-chose. Les appels n'étant pas menaçants, la police ne peut pas y faire grand-chose. Ils vont nonobstant, enquêter à la fois sur mes pneus crevés et sur les rayures à la voiture de Tom.

– Bizarre que personne d'autre dans la rue n'ait porté plainte pour vandalisme, non ? remarque Tom.

Nous sommes de nouveau dans mon salon. Depuis que je lui ai dit vouloir garder le bébé, nous nous sommes parlé tous les jours au

téléphone. Nous n'avons pas encore décidé de l'organisation, mais savoir qu'il est là pour moi me suffit pour l'instant. Aussi effrayée que je sois de partager ma vie avec Tom, je suis encore plus effrayée d'élever le bébé toute seule… ce n'est de toute façon pas une option pour lui : il veut être père.

– Oui, c'est étrange, en effet, répliqué-je.

J'étends mes jambes et joue avec mon pendentif.

– Mais comme l'a dit le policier, il y a peu de chance pour que mon vélo et ta voiture aient été vandalisés par la même personne. On a joué de malchance, c'est tout.

Il approuve en grommelant, mais je ne pense pas qu'il soit totalement rassuré. Il suit ma main des yeux.

– Il a une signification spéciale, ton pendentif ?

Depuis que je suis enceinte, je vois le visage de ma mère de plus en plus souvent. Elle me manque tellement. Tous ces moments importants que j'ai traversés seule : mon premier baiser, mon premier petit ami, mon premier chagrin d'amour. Pas des trucs dont je pouvais parler avec mon père. Bien que je sache qu'il m'aime, il n'est pas très expansif.

Quand j'ai eu dix-huit ans, j'ai acheté cet appartement avec l'héritage de ma mère. Je me suis plongée dans mes études et j'ai suivi « Le Grand Plan » pas à pas. Depuis ma plus tendre enfance je veux devenir vétérinaire. Quand j'étais petite, je pouvais passer des heures pendant l'été, à sauver insectes et autres infortunées créatures qui se débattaient impuissants dans la piscine gonflable du jardin. À l'aide d'une branche ou d'une feuille, je ramenais les victimes sur la terre ferme et les surveillais jusqu'à ce que leurs ailes soient suffisamment sèches pour continuer leur route. Avec mon père, nous construisions des nichoirs que nous accrochions aux arbres. Au printemps, il me soulevait assez haut pour jeter un œil à travers le toit du nichoir et voir les oisillons.

Ma mère était ma plus grande fan.

– Elle était si fière de toi, sa fille intelligente, m'a dit mon père plus d'une fois.

Maintenant, je vais non seulement obtenir mon diplôme sans elle, mais aussi avoir mon premier enfant.

– C'était celui de ma mère, dis-je.

– Oh, désolé.

– Ça va.

– Ça ne doit pas être facile pour toi de vivre ça sans ta mère, dit-il.

Oh, adorable Tom… Je sens mes yeux s'humidifier et pose ma tête sur son épaule.

– Tom ?

– Oui ?

– Tu veux bien emménager avec moi ?

Oscar

1997

Oscar s'aperçoit un peu trop tard que Rutger l'attend dans les toilettes. Il pousse Oscar dans une cabine, ferme la porte et le maintient à terre, le visage écrasé contre le mur.

– Je sais que t'en as envie, le monstre. T'aimes, ça, hein ? Dis-le ! Dis-le ! souffle le garçon plus âgé et plus costaud en serrant le cou d'Oscar d'une main et baissant son pantalon de l'autre.

Oscar voudrait crier, mais il a l'impression que tout l'air a été expulsé de ses poumons ; il sent des larmes rouler sur ses joues.

– Dis-le ! grogne encore Rutger dans son oreille. Il pue les cheveux gras, la sueur et les dents pourries…

Réprimant sa douleur, Oscar répond :

– Oui Rutger, j'aime ça.

Que pourrait-il faire d'autre ?

Ça ne s'était pas limité à cette fois-ci. Dès l'instant où Oscar est arrivé à l'orphelinat, il a attiré l'attention de Rutger. Il avait beau essayer de ne pas se faire remarquer, il le trouvait toujours. La nuit, il avait peur de s'endormir et restait allongé l'oreille dressée, pour entendre si quelqu'un s'approchait de son lit. Il avait des cernes bleus sous les yeux et s'endormait de plus en plus souvent pendant les cours. Ses notes dégringolaient. Si l'un de ses professeurs lui avait alors demandé s'il allait bien, il en aurait parlé. Si quelqu'un, au foyer l'avait pris à part ou s'était demandé pourquoi il se lavait tout le temps les mains, il leur aurait dit. Mais personne ne lui a rien demandé. Oscar était seul au monde et son enfer n'est devenu un peu plus supportable que le jour où Rutger s'en est allé, à sa majorité.

Oscar cauchemardait souvent. Il rêvait de l'incendie, de sa mère, de Rutger. Parfois il rêvait de Julie. Il s'était résigné au fait de n'avoir jamais pu compter sur sa mère, elle avait d'ailleurs été châtiée. Il s'occuperait de Rutger aussi. Mais la trahison de Julie lui mettait les sangs en ébullition. D'abord elle lui avait fait croire qu'elle l'avait remarqué, qu'il représentait quelque chose pour elle et puis elle l'avait froidement abandonné, au moment où il se sentait le plus seul. Quel genre de personne était capable de ça ? De tous, elle était la dernière qu'il s'attendait à voir agir ainsi, c'est pourquoi elle était aussi celle qu'il haïssait le plus. Non seulement elle n'était pas venue le voir à l'hôpital, mais elle avait aussi déménagé. Disparue. Envolée. Sans un mot.

Même le jour, il pensait à elle. Sa haine grandissait quotidiennement, comme une tache d'encre sur un papier buvard. Il a commencé à se faire des films sur elle, dans lesquels c'était lui qui commandait. Il imaginait comment il se vengerait d'elle. Parfois il la menaçait avec un couteau, d'autres fois il la maintenait sous l'eau dans l'étang du village, ou encore ses mains se serraient autour de sa gorge. Dans tous les scénarios, il dominait la situation et l'apothéose arrivait au moment où il voyait son regard passer de l'incompréhension à l'identification puis à la peur.

***

Oscar n'a pas réussi pas à rattraper son retard à l'école. Ses professeurs le surprenaient toujours en train de dessiner, ou simplement de regarder par la fenêtre pendant les cours. Il passait ses récréations dans les toilettes, se lavait les mains constamment jusqu'à ce qu'elles soient rouges, rêches et que des crevasses apparaissent.

Il a dû redoubler son année et changer d'école, mais ses responsables ne savaient pas quoi faire de lui. Ils ont été soulagés lorsqu'il a émis la volonté d'étudier pour devenir aide-soignant. C'était ce qu'il avait trouvé le plus proche de son rêve de devenir médecin. Vivre avec Julie était maintenant le dernier de ses soucis.

Il avait un bien meilleur plan.

Julie

20 semaines de grossesse

– Non, Tom ! Non ! Lâche-moi !

Je lui hurle directement dans l'oreille. Nous ressemblons à un couple de comédie romantique.

– Hé ! Oh! Du calme, je ne suis pas sourd, dit-il d'une voix faussement calme, tandis qu'il me porte pour passer la porte de mon propre appartement. Je suis relativement musclée, avec un bon petit ventre maintenant, je suis donc beaucoup plus lourde que j'en ai l'air. Ce n'est pas un gros bras, alors il titube jusqu'au salon. Délicatement, il me pose sur le plancher aux reflets doré dans la lumière du soleil qui pénètre par les fenêtres coulissantes du balcon.

Nous avons passé toute la journée à faire des allers-retours de chez lui à chez moi. À partir de la semaine prochaine, son appartement sera loué – meublé – ainsi, nous n'avons eu qu'à déménager ses affaires personnelles : Des cartons de CD, de disques et de livres sur la musique. Ainsi qu'une petite valise de vêtements.

Son bien le plus précieux court comme une furie blanche d'un bout à l'autre de la pièce, follement excitée par sa nouvelle maison : Dolly, le super joli chat de Tom. La scène me pousse à la rêverie. J'imagine très bien notre enfant jouer et crapahuter ici.

Notre fille.

La semaine dernière, nous sommes allés pour la première fois ensemble chez le gynécologue, pour une échographie. C'est une fille. C'était indescriptible de la voir bouger dans mon ventre, cela rend tout tellement plus réel.

– Hé, la rêveuse, à quoi tu penses ? Je t'ai demandé si tu voulais sortir dîner pour fêter notre emménagement ensemble. Ou tu es peut-être trop fatiguée ?

Je sors en un instant de mes pensées, remarque que mon estomac grogne et me frotte le ventre.

– Hum, effectivement je suis fatiguée, on peut peut-être commander une pizza ?

– Allons-y pour la pizza, dit Tom en collant un baiser sur ma joue tandis qu'il ouvre la porte de la terrasse et tire son téléphone de sa poche.

L'air frais du soir se répand dans l'appartement. Je le regarde, comblée, pendant qu'il commande deux pizzas, une Margarita et une hawaïenne avec de grands gestes de la main et insiste deux fois pour

que le livreur appuie sur la sonnette du bas. Cher Tom. Cher Tom, calme, responsable, travailleur et follement talentueux. J'aurais pu tomber sur bien pire.

Après l'appel, il reste un moment sur le balcon pour garder un œil sur sa voiture. C'est quelque chose qu'il a du mal à lâcher.

***

Quand la sonnette retentit, Dolly est vautrée sur mes genoux. La pauvre bête est épuisée de sa journée mouvementée. Tout comme moi.

Tom se précipite au rez-de-chaussée et revient quelques minutes plus tard, avec deux boîtes de pizza fumantes et un sac brillant à rayures jaunes et blanches.

– Oh, c'est quoi ça ? dis-je, étonnée.

– Je ne sais pas, c'était posé devant la porte d'entrée.

– Il me semble que ce n'était pas là tout à l'heure. C'est pour qui ?

Il pose les pizzas à la cuisine et agite le sac devant moi, dessus est écrit « Julie ». Curieuse, je lui prends des mains et jette un œil à l'intérieur. Il contient un cadeau joliment emballé ; je reconnais le logo.

– Ça vient de ce nouveau magasin de puériculture ou j'avais l'intention de poser notre liste de naissance, dis-je heureusement surprise.

Le paquet est mou, son bruissement éveille l'intérêt de Dolly qui veut y mettre son nez.

– Sûrement pas, dit Tom en l'attrapant sur mes genoux.

J'ouvre le papier d'emballage et reste suffoquée en découvrant ce qu'il contient.

– Oh ! C'est cette gigoteuse que j'ai trouvée si jolie !

Je vois que Tom ne comprend rien et lui fais la version courte de ma visite au magasin de puériculture.

– Ça vient de qui ? Demande-t-il.

– Au hasard, je dirais Éloïse, dis-je.

Je renverse le sac ; une carte en tombe. Je la lis et ris :

– Tu es doué pour faire semblant, toi aussi ! Comment tu savais pour cette gigoteuse ?

– De quoi tu parles ?

– OK, tu peux me le dire, maintenant. Viens là, lui intimé-je tendrement.

C'est tellement mignon de sa part, cette surprise.

Tom me prend la carte des mains et lit à voix haute : *Pour notre bébé.* Il fronce les sourcils et me regarde bizarrement.

– Julie, ce n'est pas de moi.

– Comment ça, pas de toi ? Il a l'air sincère. Non, je ne sais rien de tout ça. Désolé.

C’est maintenant à mon tour de froncer les sourcils.
– Mais… alors… de qui ça vient ?

Oscar

1998

Enfin Oscar a eu dix-huit ans, ce qui signifiait qu'il pouvait vivre seul. Il avait reçu une petite dotation qui lui a paru généreuse, car il n'avait jamais eu d'argent de toute sa vie. La première chose qu'il a faite a été de changer de nom, pas seulement parce que ça faisait partie de son plan, mais aussi symboliquement, pour lui-même. L'Oscar d'avant l'incendie n'existait plus. Il allait se réinventer et tel le Phénix, renaître de ses cendres. Sa vie était devant lui, pas derrière. Derrière ne restait que douleur et tristesse, des sentiments qu'il ne voulait plus jamais ressentir. Les autres avaient décidé de son destin trop longtemps et cette époque était aujourd'hui révolue. Il prenait les rênes de sa vie en main.

***

Le formulaire devant lui, il est assis au bureau de la chambre qu'il loue. C'est en plein centre-ville, proche de la maison de retraite où il pourra continuer à travailler comme aide-soignant après sa formation.

Le travail est simple. Il lave les personnes âgées, leur sert à manger et change les draps. Ses collègues se sont vite rendu compte qu'Oscar n'était pas un bavard, mais qu'il était dur à la tâche. De plus ici, personne ne remarque qu'il se lave si souvent les mains, tout le monde le fait. Oscar préfère s'occuper des vieillards séniles qui ne peuvent plus parler, ainsi, il n'est rien obligé de dire. Avec les autres, il fait juste semblant de répondre, la plupart sont tellement sourds qu'ils ne comprennent rien et se contentent de hocher la tête.

Son cœur bat la chamade lorsque le stylo se déplace sur le papier et qu'il écrit son nouveau nom : Floris De Wachter. Encore six mois, et Oscar Plessers ne sera plus qu'un fantôme du passé. Il n'a besoin que de patience. Il glisse le formulaire rempli dans une enveloppe et la met dans son sac de sport.

Comme tous les matins, Oscar va à la gym. Il avait déjà commencé au foyer, afin de renforcer son corps. Pour son travail, il est important qu'il développe suffisamment de force dans les bras pour pouvoir soulever les personnes âgées.

Après sa douche, il s'habille et se tient devant son miroir en pied. Lentement, son physique commence à changer, il se voit devenir plus musclé et plus fort de jour en jour. Il fait rouler ses biceps et regarde avec satisfaction, le bord de sa manche de tee-shirt qui se resserre

autour de son bras. Le fin tissu dessine ses *pecs*, son jean lui tombe bas sur les hanches. Lorsqu'il remonte un peu son tee-shirt, il révèle ses abdos. Une ligne de poils blancs se dessine de son nombril au pubis. Puis il approche son visage du miroir et examine ses cils, ses sourcils, sa peau blanche. Il est trop reconnaissable, il a besoin de plus qu'un nouveau nom pour se réinventer.

Il jette son sac sur l'épaule et sort dans le matin frais ; son service ne commence qu'en fin d'après-midi. Plus de temps qu'il n'en faut pour faire des recherches à la bibliothèque voisine, où il a accès à internet.

Une fois à l'intérieur, il pose son sac de gym par terre près de lui et démarre l'ordinateur. C'est encore calme dans la grande salle. Personne ne s'intéresse à lui ni à ce qu'il fait. Deux minutes plus tard, il a déjà trouvé ce qu'il cherchait.

Maintenant, il ne lui reste plus qu'à acheter le nécessaire à la pharmacie et la phase numéro un de son plan sera pratiquement terminée.

Julie

26 semaines et deux jours de grossesse

Dolly se tortille entre mes jambes pendant que j'admire la petite chambre que j'utilisais avant comme débarras. Ce sont les vacances d'été et Tom est occupé à peindre. La chambre est devenue jaune pâle et sur le mur où sera le berceau, il a peint une grenouille souriante avec un tournesol à la main. Parce que oui : il sait aussi dessiner.

Plus je le connais, plus je suis convaincue d'avoir pris la bonne décision, même si parfois la peur de l'avenir me serre la gorge. Je deviens alors ronchon, sarcastique et j'essaie de faire admettre à Tom que tout ça n'est qu'une énorme erreur, qu'il ne m'aime pas et ne veut pas de bébé, surtout pas avec moi. Il ne rentre pas dans mon jeu et reste auprès de moi comme un âne entêté. Plus j'essaie de le repousser, plus il s'accroche fermement. D'autres fois, je lui crache à la figure qu'il ne pourra jamais subvenir à nos besoins avec son salaire de prof, même si je sais pertinemment qu'il le peut. Puis je lui crie qu'il n'est avec moi que pour combler le vide qu'il ressent, pour enfin faire partie d'une famille. Quelque chose qu'il n'a jamais connu. Pas une fois il ne s'est autorisé à vaciller, jamais il ne crie en retour. Il attend patiemment que l'orage passe, puis il me prend dans ses bras, pendant que mes larmes me lavent de mes frustrations. Dès que j'ai repris mon souffle, je lui demande pardon pour mes mots qui ont dépassé ma pensée. Je ne suis pas obligée de lui dire ça, je le vois dans ses yeux, mais je le fais quand même.

Mis à part mes peurs, il reste encore tellement d'incertitudes. Les parents de Tom ont réagi de façon assez neutre à la nouvelle de ma grossesse et ont demandé si nous avions besoin de quelque chose pour décorer la chambre d'enfant. De leur magasin de meubles, bien sûr. Selon Tom, c'est leur façon de nous féliciter. Son frère et sa sœur aînés n'ont pas d'enfant. Leur réaction est un peu plus chaleureuse que celle de leurs parents. Ça n'a pas l'air de les déranger qu'il s'arroge le mérite du premier petit-enfant. Les proches de Tom ont tous l'air d'être des gros bosseurs. Des gens peu bavards, mais bien intentionnés. Aucun ne désapprouve la grossesse, mais aucun ne saute de joie non plus. Tom s'en accommode, donc moi aussi.

La réaction de mon père, par contre… Il ne pouvait pas croire que j'aie pu laisser ça arriver. Que je n'aie pas pensé à d'autres solutions, comme aller me faire avorter aux Pays-Bas. Que je mette mon avenir en danger pour un homme que je connais à peine. J'avais espéré qu'il

change d'avis après avoir rencontré Tom, mais c'est le contraire qui s'est produit.

J'avais proposé un dîner chez Cléo, un restaurant où nous avions l'habitude d'aller avec mon père, dans les rares occasions ou nous nous voyions. Une catastrophe ; j'avais beau essayer d'entretenir la conversation, mon père restait de marbre. Pour lui, Tom était l'ennemi, rien ni personne ne pourrait le faire changer d'avis. Même leur amour commun pour la musique folk ne l'a pas radouci. Je n'ai pas voulu lui faire une scène au restaurant, bien qu'il l'ait mérité. J'aime mon père, mais ce soir-là, une partie de moi l'a détesté. Je comprends bien sûr d'où vient sa colère. Il est furieux contre lui-même, il pense avoir déçu ma mère parce que ma vie ne suit pas le plan prévu. Son plan, qui était encore le mien il y a quelques mois.

Après une demi-heure de silence glacial, Tom et moi avons quitté le restaurant et je n'ai pas eu de nouvelles de papa depuis.

Ça ne me laisse pas indifférente, papa est ma seule famille. Ses parents ne sont plus de ce monde et la famille de ma mère vit en Grèce depuis des années. Je me sens déchirée, comme si je devais choisir entre mon propre père et le père de mon enfant. Ce n'est pas un choix équitable.

Tom me rassure :

– Attends que le bébé soit né. Il changera d'avis, alors. Tu verras.

J'espère juste qu'il ne se trompe pas. Si ma mère était toujours là, elle lui ferait entendre raison. Je ravale la tristesse qui monte et range la grenouillère achetée avec Éloïse, dans le premier tiroir de la commode en bois ; un cadeau du magasin de meubles Van de Velde, bien sûr.

Le mystère du paquet anonyme reste entier. Après que Tom m'a convaincue que ce n'était vraiment pas lui qui m'avait offert ça, nous avons tout de suite pensé à Éloïse, mais elle n'était au courant de rien non plus. De plus la carte disait *pour notre bébé*, ce qui ajoutait encore au mystère. J'avais appelé la boutique et demandé s'ils pouvaient me dire qui avait acheté la gigoteuse, mais la femme se souvenait juste qu'un homme avait téléphoné. Elle était occupée avec un client quand j'ai appelé, je n'ai pas voulu la déranger plus longtemps.

– Tu crois que ça pourrait être une tentative de mon père pour se faire pardonner ? avais-je suggéré à Tom.

– Mais la carte ?

– C'est peut-être une erreur du magasin ? Puisque la commande a été faite par téléphone.

Nous en sommes restés là.

***

Je suis allongée sur mon lit pour me reposer. C'est vendredi après-midi et Tom est en ville pour une exposition. Ce soir, il joue au Billy's

et si je veux l'accompagner il faut vraiment que je fasse une sieste. Détendue, je m'étire sur les draps frais. Mon ventre est énorme. J'entre dans le troisième trimestre et je ne peux pas imaginer qu'il va encore grossir. Un oreiller entre les jambes, je me tourne sur le côté dans l'espoir de trouver une position confortable. J'enfouis mes peurs et mes doutes sous les draps et me laisse doucement bercer par le doux ronronnement du ventilateur.

Soudain, ça recommence. Depuis la dernière fois, il y a quelques mois, après la fête d'Éloïse, je n'avais plus rien entendu. Jusqu'à aujourd'hui, en cet après-midi torride, où les mots pleins de rage s'engouffrent à nouveau dans ma conscience.

– Sale pute ! Je te déteste !

Mon cœur cogne dans ma poitrine.

Ça semble venir de tout près et de quelqu'un qui pense chaque syllabe, profondément.

Oscar

1999

La métamorphose d'Oscar était complète. Tout le monde le connaissait maintenant sous le nom de Floris De Wachter, le grand homme taiseux à la peau pâle. Il s'était rasé le crâne et avait teint ses cils et sourcils. Il n'avait pas d'amis, mais n'en avait pas besoin non plus. Il avait obtenu son diplôme d'aide-soignant et partageait ses journées entre son travail et le sport, en attendant d'être prêt pour sa prochaine étape.

***

Il trouve un coin dans la bibliothèque où personne ne verra son écran et se connecte. Son cœur bat à tout rompre. Et s'il ne la retrouvait pas ? Si elle avait déménagé à l'étranger ? Il se rend compte que ce n'est pas à cause de son besoin de perfection qu'il a évité ce moment jusque-là, mais par peur. Ses doigts tremblent et laissent des traces humides sur le clavier. Il commence à taper. La vue de son nom en lettres noires sur le fond blanc de son écran fait monter son excitation : Julie Meskens.

Le curseur clignote en attendant. Il respire profondément et appuie sur *enter*. Plusieurs résultats apparaissent immédiatement, il parcourt l'écran des yeux à la vitesse de la lumière et atterrit sur un lien qui mène au site web de la faculté locale de Médecine Vétérinaire. Il sourit. Évidemment.

Il ne peut pas le croire. Elle est tout près. Si près. À seulement cinq kilomètres de la chaise sur laquelle il est assis maintenant. Finalement, après toutes ces années de préparation, il passe à la phase deux. Il la reverra.

Il a posé une semaine de congé à la maison de retraite où il travaille et va tous les jours à l'université. Ce ne sera qu'une question de temps avant de la croiser.

Pendant les heures qu'il passe là-bas, il est ballotté entre passé et présent. Il se revoit encore et encore, ce jour glacé de février où tout espoir perdu, il s'est effondré à genoux devant l'ancienne maison de Julie avec une canette de Coca pour tout remontant. Ce temps-là est révolu. Plus personne ne le blessera comme ça ; ni sa mère, ni Rutger et certainement pas Julie.

Au bout de deux jours, sa patience est récompensée et il la voit sortir du bâtiment pour se diriger vers l'abri à vélos. Il en oublie de

respirer un instant. La journée est chaude, elle porte une courte robe en jean et des baskets. Elle glisse son sac dans le panier du porte-bagage et se baisse pour détacher son antivol. Il est si près d'elle que son corps entier frissonne de la tension accumulée. Ses sentiments vont et viennent de nouveau comme un pendule, le désir est si fort qu'il est sur le point d'aller vers elle pour la saluer. Puis soudain l'envie de la faire tomber de son vélo prend le dessus, tellement forte qu'il a du mal à se contenir. Le fait qu'elle soit si belle et insouciante lui donne envie de la frapper, de lui crier à la figure tout le mal qu'elle lui a fait. Elle l'a lâché. Elle l'a abandonné à l'hôpital. Il veut qu'elle sache quelle salope elle est et qu'il va faire de sa vie un enfer sur terre.

Tout comme sa propre vie l'a été… Et l'est toujours.

Comment peut-elle être là, à tripoter son vélo comme si de rien n'était ? Comment a-t-elle pu le laisser seul quand il a tout perdu ?

Son plan est sur le point de s'effondrer, sa haine grandissante prend presque le dessus sur sa lucidité. Heureusement, elle s'en va avant qu'il n'ait le temps de faire une bêtise. Il s'oblige à se calmer et fait démarrer sa voiture. Ça ne sert à rien de tout gâcher en agissant impulsivement, il est allé trop loin pour ça. Alors il la suit.

***

Il la suit partout, aussi souvent que ses horaires de travail le lui permettent. Il connaît bientôt tous ses amis, parmi lesquels Éloïse revient régulièrement. Il la suit aussi au Billy's mais n'entre jamais dans le bar. Il est crucial qu'elle ne le voie pas, même si elle ne le reconnaîtrait jamais.

Lentement, la phase trois de son plan commence à prendre forme et il comprend mieux maintenant ce dont il a besoin pour que ça fonctionne. Il décide que travailler dans une maison de retraite ne lui donne pas assez d'occasions ; il faut qu'il travaille dans un hôpital. Alors il s'inscrit dans une formation d'infirmier, à temps partiel. Cela lui laisse moins de temps libre temporairement néanmoins, Oscar sait qu'il ne doit pas penser à court terme, mais sur une plus longue échéance.

Il a du temps. Et de la patience.

L'été, il la voit assise sur son balcon, ses pieds nus sur la table et un verre de vin près d'elle. L'hiver, il la voit glisser sur son vélo en rentrant chez elle et l'entend jurer quand elle tombe.

Il ne va pas se presser, son corps ne réagit plus lorsqu'il la voit. Elle est devenue un simple projet, une proie. Comme le renard qui attend patiemment devant le terrier du lapin, Oscar attend le bon moment. Il sait qu'un jour, sa patience sera récompensée.

Julie

26 semaines et 2 jours de grossesse

Qu'est-ce que j'aime regarder Tom jouer du piano ! Quand il joue, on dirait qu'il diffuse une lumière qui vient du fond de son âme.

Le Billy's est bondé ce soir et je suis fière comme un paon avec mon gros ventre. J'ai hâte de tenir ma fille dans mes bras. Sera-

t-elle aussi bonne musicienne que son père ? Aussi sensible ? Ou sera-t-elle plutôt une rationnelle dans l'action, comme moi ?

Éloïse est dehors en train de fumer et je suis seule à une table. Après son set, Tom vient me rejoindre avec deux verres de Coca qui tintent de glaçons.

– Salut beauté, dit-il en m'embrassant à pleine bouche.

Je me sens encore plus fière. Quand il est rentré de l'expo, tout à l'heure, je n'ai pas voulu lui parler tout de suite des insultes. Je me suis dit que ça pouvait le rendre nerveux juste avant de jouer. Mais je m'aperçois que je n'arrive plus à garder ça pour moi et lui raconte ce que j'ai entendu cet après-midi.

– Et tu n'as aucune idée de qui ça peut venir ? me demande-t-il préoccupé.

– Non, ça devait venir de chez un voisin, parce qu'il n'y avait personne dans la rue.

– Tu penses que ça vient du nouveau voisin du dessus ?

– Je ne sais pas. La première fois que j'ai entendu ça, c'était il y a déjà un moment, avant que tu viennes vivre avec moi. Je crois que l'appartement du dessus était encore vide à l'époque.

– Tu les as déjà vus ces gens, au moins ?

– Les voisins du dessus ? Une fois peut-être, dans le hall d'entrée, je crois. Et toi ?

– J'ai vu un homme sortir, mais personne d'autre, dit Tom en fronçant les sourcils.

– Hum, il n'y a qu'un seul nom sur l'interphone, je crois que c'est un type qui vit seul. Donc il ne criait pas sur sa femme. Peut-être qu'il était au téléphone ?

– Oui, c'est possible. Sympa le mec. Ce n'est tout de même pas sur toi qu'il criait ? Je trouve bizarre que ça n'arrive jamais quand je suis à la maison.

Bien sûr que j'y ai pensé aussi. Aussi étrange que ça puisse paraître, on aurait vraiment dit que ça m'était adressé, mais l'idée qu'un parfait étranger m'insulte moi, une femme enceinte, depuis un autre

appartement est absurde, non ? Quoique notre voisin peut tout aussi bien être un fou qui crie sur des chimères. Tout est possible.

– Peut-être devrions-nous inviter ce type, suggéré-je. Entre le bébé et ton emménagement, nous n'avons pas été très sociables dernièrement.

– Bonne idée. Et on invitera aussi Éloïse. Qui sait ? C'est peut-être un séduisant célibataire, s'esclaffe-t-il.

– Hein ? Comment ? J'ai entendu mon nom. De quoi parlez-vous ? nous interpelle Éloïse depuis la terrasse, verre de vin dans une main et cigarette Cartier dans l'autre.

– Rien, dis-je. On dit juste que tu es superbe ce soir.

Tom et moi nous regardons avec des airs conspirateurs et elle lève les yeux au ciel.

– Pff, les couples.

Oscar

2005

Quatre mois avant le Jour J

Oscar a obtenu son diplôme d'infirmier et a trouvé un travail à l'hôpital près de l'université. Il a occupé son temps libre à rechercher différents anesthésiques faciles à obtenir et a fantasmé sur son futur moment de gloire.

Depuis qu'il a vu Julie sortir plusieurs fois en titubant du Billy's, chaque fois avec un type différent, elle le dégoûte encore plus. Il s'est tellement trompé sur elle. Incroyable ! L'attente est devenue chaque jour plus difficile, mais le bon moment ne s'est pas encore présenté. Il a déjà pris assez de risques en la suivant. Ce n'est pas toujours passé inaperçu et elle a toujours été suffisamment intelligente pour rentrer chez elle en taxi quand elle avait bu un verre de trop.

Lorsqu'il a découvert qu'elle avait un petit ami, ça l'a rendu fou. Ce n'était pas la première fois qu'il la voyait avec un homme, mais ces types disparaissaient en général aussi vite qu'ils étaient apparus. Celui-là pourtant n'arrêtait pas de se pointer chez elle avec sa Golf moche. Elle traversait la vie comme si elle n'avait rien à craindre. Ça le rendait furieux. La salope.

***

Cet après-midi-là, après tout ce temps, sa chance a enfin tourné. Il passait au pas devant son appartement, quand il a vu un panneau qui disait À LOUER, accroché à la fenêtre de l'appartement au-dessus du sien. Son corps s'est mis à rougeoyer de la tête aux pieds. Le temps était venu. C'était l'occasion qu'il cherchait.

Toutes ces années, il n'avait jamais dépensé un sou de trop pour avoir de l'argent d'avance quand ce serait nécessaire. Sa carte de membre à la gym et sa voiture étaient les seuls luxes qu'il s'était accordés. Maintenant le moment était venu d'utiliser ses économies pour payer la caution de l'appartement.

L'agent immobilier était ravi de son nouveau locataire : un jeune homme réservé qui travaillait dans un hôpital et avait immédiatement payé la caution ainsi que le premier mois de loyer. Il n'avait même pas dit quoi que ce soit sur l'état pitoyable dans lequel l'ancien locataire avait laissé l'appartement.

– Donc, signez juste ici, s'il vous plaît. Il a glissé le bail sous le nez

d'Oscar.

Oscar a signé élégamment sur la ligne en pointillé d'un « Floris De Wachter ».

– Bienvenue, Monsieur De Wachter et bonne chance dans votre nouvelle maison.

L'homme lui a souri, main tendue. Et ce fut tout.

Oscar s'assurait que Julie n'était jamais chez elle lorsqu'il faisait des travaux dans l'appartement. Il ne voulait pas laisser passer sa chance. À peine quelques jours après son emménagement, il l'a rencontrée dans le hall alors qu'il sortait.

***

Elle est si près qu'il peut la sentir, une douce odeur de vêtements fraîchement lavés avec une touche de déodorant. Elle fait un signe de la tête l'air absent et lui dit bonjour.

Il répond un truc incompréhensible, tout en gardant le regard baissé et son grand corps collé contre le mur.

Elle se retourne, rejette ses cheveux lisses sur son épaule et porte ses courses à l'étage.

Il ne veut pas, mais il regarde quand même. Ses jambes, ses chevilles, ses petits pieds aux orteils vernis dans des sandales dorées. Elle porte une robe noire. Il a envie d'attraper sa cheville, de la traîner jusqu'en bas et de lui jeter au visage ce qu'elle ne peut pas voir : lui, Oscar.

Mais pas encore. Non. Pas encore. Il n'est pas encore prêt.

Il fait volte-face et sort. Il va falloir qu'il se prépare. Il a encore tellement de travail.

Julie

29 semaines et 2 jours de grossesse

2 jours avant le Jour J

Quelque chose ne va pas. Je le remarque à la minute où il entre. Je lui demande :

– Salut, comment ça s'est passé ?

Il avait un cours de piano chez un étudiant. Il hausse les épaules et jette ses chaussures à coups de pied. Ses yeux bruns me disent qu'il est blessé. J'essaie encore :

– Tu es sûr que tout va bien ?

– Je ne sais pas. Tu devrais me laisser un peu seul, je vais prendre une douche, dit-il.

Je le regarde, perplexe. J'étais en train de couper des tomates pour la salade et faute d'autre plan, je continue. Ma joie de passer une soirée agréable avec Tom est un peu retombée. Il part si souvent donner des cours de piano, que je suis seule bien plus souvent que je ne pensais. Ce n'est pas que ça me dérange d'avoir mon appartement tout à moi, mais je n'ai pas grand-chose à faire depuis que j'ai eu mon diplôme et je refuse les invitations d'Éloïse à sortir. Trop fatiguée.

J'ai fini la préparation du dîner et je vais tirer la table sur la terrasse lorsqu'il revient, fraîchement douché et un peu plus jovial.

– Je vais le faire, tu ne peux pas porter de lourdes charges, dit-il en installant la table et les chaises sur le balcon.

Je l'embrasse sur la joue et jette un œil au four, dans lequel rôtissent des pommes de terre au romarin. Puis j'attache mes cheveux en queue-de-cheval avec un élastique que j'avais autour du poignet. C'est encore une douce soirée d'été et il fait une chaleur étouffante dans le duplex, alors nous aimons manger dehors pour apprécier la vue magnifique. Je mélange un peu plus de vinaigrette à la salade et pose le saladier en bois sur la table dressée.

– Le dîner est servi !

Jouer à la dînette est mon nouveau jeu préféré.

– Laissez-moi vous servir, mademoiselle, dit Tom qui entre dans le jeu.

Je souris pendant qu'il remplit mon assiette, mais il ne peut pas me tromper avec son attitude décontractée. Tom est un livre ouvert. Il s'est clairement passé quelque chose, mais il a décidé de ne pas m'en parler. Je ne veux pas le forcer.

– As-tu vu Dolly ? demande-t-il d'un ton léger.

Cette bestiole intelligente a découvert qu'elle pouvait sauter de la fenêtre de la salle de bains sur le toit juste derrière et depuis, elle traîne dehors tous les jours. Elle rentre habituellement le soir venu, mais elle n'est pas encore là.

– Elle sera bientôt de retour, la faim fonctionne comme un aimant sur elle, dis-je.

Il acquiesce, mais ses pensées sont de toute évidence ailleurs. Qu'est-ce qui le tracasse ? Je décide de le distraire et change de sujet.

– Tu sais, on devrait commencer à parler de prénoms pour le bébé, ça se rapproche, maintenant.

Le visage de Tom s'illumine instantanément.

– Oui, j'étais justement en train d'y penser. L'élève que j'ai eue cet après-midi s'appelle Thirza. Je trouve que c'est un joli prénom.

Je ne sais pas quoi répondre. Thirza ? C'est quoi ce prénom ? Je balbutie :

– Oh. Euh. C'est spécial, Thirza…

– Tu n'aimes pas, dit-il un peu déçu.

– Je ne trouve pas ça laid non plus, admets-je. Mais je pensais plutôt à quelque chose du genre Emma ou Mila ou autre… continué-je avec hésitation.

Lorsque je prononce les prénoms à voix haute, je me rends compte qu'ils ne sont pas très originaux, mais ils ne sont pas obligés de l'être, non ? J'aime les prénoms simples.

– Euh dit Tom.

Je tente :

– Zoé ?

– Eh bien…

– Éline ? Émilie ? Tess ?

Il sourit et lève les mains en l'air.

– OK, OK, je crois que nous avons une petite différence d'opinions. Ce n'est pas que ces prénoms soient moches, mais tu préfères clairement les prénoms modernes et pas moi. Pour moi, un prénom doit signifier quelque chose, ou exprimer un certain pouvoir.

– Comme Tom ? dis-je en le taquinant.

– Non, c'est peut-être pour ça.

Je hoche la tête. Une autre de nos nombreuses différences, sûrement pas la dernière. Je suis du matin, Tom est un oiseau de nuit. Je bois du café, lui du thé. J'aime le sucré, lui, le salé. J'aime bien boire un verre de temps en temps, il évite tout alcool. Alors que je laisse échapper tout ce qui me passe par la tête, il n'ouvre la bouche que quand il pense que ce qu'il a à dire en vaut la peine. Ce qui arrive rarement. Je débats fort, lui en silence. Et je pourrais continuer un moment comme ça. D'un autre côté, nos caractères se complètent bien mutuellement.

Sa douce personnalité adoucit mes angles aigus quand c'est nécessaire et ça me va. Nous avons les mêmes convictions végétariennes et les mêmes préférences politiques, heureusement. Et nous fréquentons le même pub, bien sûr.

Soudain, un prénom me vient à l'esprit. Un prénom fort, puissant. Classique mais moderne tout de même. Plein de sens, en tout cas pour moi. Je bois une gorgée d'eau, range proprement mes couverts sur mon assiette et essuie ma bouche avec une serviette. J'hésite un instant c'est un moment assez excitant. Je vais m'exposer un peu. Je laisse échapper une petite toux.

– Tom, qu'est-ce que tu penses de Hannah ?

Il me regarde, l'air interrogateur.

– Hannah… répète-t-il en laissant rouler le prénom dans sa bouche comme pour le goûter. Je vois sur son visage qu'il est agréablement surpris et je sens les muscles de mon cou se détendre.

– Comment ça t'est venu ? J'aime bien, dit-il.

– C'était le prénom de ma mère, réponds-je en déglutissant avec peine.

De l'autre côté de la table, il prend mes mains dans les siennes.

– Tu parles si peu d'elle. Comment était-elle ? Est-ce que tu lui ressembles ? me demande-t-il chaleureusement.

– Non, je suis le portrait craché de mon père. Mais je crois que j'ai hérité presque tout mon caractère d'elle.

Ma mère était une belle femme, grande et athlétique, avec des cheveux bruns et bouclés et des yeux de la couleur du chocolat noir. Quand l'accident est arrivé, elle avait une petite quarantaine, beaucoup trop jeune. Elle n'avait pas un seul cheveu blanc. Comme moi, ma mère aimait la nature et marchait partout pieds nus. Elle était l'antithèse de mon père, mais c'était peut-être précisément ce qui les a attirés l'un vers l'autre. Alors que ma mère pédalait dans la vie insouciante et en chantant, mon père avait constamment peur de l'avenir.

– Tu vis ici et maintenant, Jean-Pierre, disait ma mère. Pas dans le passé, ni dans le futur. Essaie de profiter.

Elle ne le disait jamais comme un jugement, plutôt comme un conseil affectueux. Elle était mon exemple, ma table d'harmonie, mon tout.

– Elle te manque, dit Tom en remarquant que je suis devenue silencieuse, ce qui n'est pas mon comportement habituel.

– Oui, de plus en plus. Elle me manque maintenant et elle me manquera encore plus quand le bébé arrivera.

Il serre ma main.

– Je sais que je ne suis pas un grand bavard et que tu trouves ça dur, parfois, mais sache que je serai là pour toi quoi qu'il arrive. Pour toi et

pour le bébé. Je trouve que Hannah est un prénom parfait.

Je cligne des yeux pour les empêcher de s'embuer et souris.

– Alors on a un prénom ?

– On a un prénom, rit-il.

Il se penche au-dessus de la table et m'embrasse. Le soir tombe et les moustiques ont trouvé le chemin de nos corps chauds, alors nous allumons une bougie à la citronnelle pour profiter de l'extérieur le plus longtemps possible.

Un peu plus tard, j'appelle en secouant une boîte de croquettes :

– Dolly ! Dolly ! Viens !

– Elle va rentrer, laisse juste la fenêtre de la salle de bains entrebâillée, dit Tom. C'est un chat, ils retombent en principe sur leurs pattes.

– Tout comme nous, dis-je.

– Tout comme nous, acquiesce-t-il, mais je peux voir dans ses yeux qu'il n'est pas tout à fait là. Pourquoi ne me fait-il pas confiance ?

Oscar

2005

9 semaines avant le Jour J

Quand Oscar a reçu les titres de propriété de la maison après son dix-huitième anniversaire. Il avait de grands projets, mais ses études et son travail lui prenaient tout son temps. À sa grande frustration, il a dû sans cesse reporter les travaux de réfection ; jusqu'à ce qu'il puisse enfin commencer il y a un an.

Tout d'abord, il a protégé la maison contre le vent. Il a barricadé la porte et les fenêtres puis réparé le toit. C'était le travail le plus ardu. Ensuite, il s'est attaqué à l'abri antiaérien. Son excitation grandissait au fur et à mesure que la pièce prenait forme. Il trimait dès qu'il avait un moment de libre. Comme il faisait tout lui-même, le travail avançait lentement mais il s'en moquait. Il a ajusté la serrure de la trappe métallique, retiré le verrou intérieur et l'a replacé grâce à un solide boulon, à l'extérieur.

Plus que quelques semaines. Julie n'avait toujours aucune idée de qui était son voisin du dessus. Elle ne soupçonnait rien. Il ne ressentait plus le besoin de la suivre, maintenant qu'il vivait juste au-dessus d'elle. Au contraire : il s'efforçait de l'éviter le plus possible. À son grand soulagement, elle n'était pas encore montée lui souhaiter la bienvenue… ce qui prouvait une fois de plus combien elle était égocentrique.

***

Ce matin, pour la première fois depuis longtemps, il ressent le besoin de la voir. Il se lève tôt et se glisse hors de l'immeuble, jusque dans sa voiture en stationnement. Là, il attend qu'elle sorte. La fraîcheur nocturne a refroidi l'intérieur de la voiture. L'herbe de la prairie luit de rosée scintillante, mais le soleil aussi est levé, et il sent sa chaleur rayonner sur sa peau par la vitre du véhicule.

Puis la porte d'entrée s'ouvre et la voilà. Elle porte l'une de ses nombreuses robes flottantes, une veste en jean sur les épaules. Il l'observe décrocher son vélo et fronce les sourcils.

Qu'est-ce que… ?

Incrédule, il la regarde, tandis qu'elle enfourche son vélo et s'éloigne.

Ça ne peut pas être vrai.

Une protubérance est clairement visible sous sa robe. Julie est enceinte. Enceinte !

Dès qu'elle atteint le bout de la rue, Oscar jaillit de sa voiture et remonte en courant. Les mains sur son crâne rasé, il fait les cent pas dans son appartement. Il est fou de rage ; son projet ne peut pas évoluer comme ça. Il ne pourrait jamais faire de mal à un bébé.

Frustré, il commence à se récurer les mains. Encore et encore, jusqu'à ce qu'elles commencent à saigner. Il se sent si impuissant qu'il veut crier.

« PUTE ! » crie-t-il. « SALOPE ! » Les larmes lui montent aux yeux.

Et maintenant ? Désemparé, il redescend en courant. Il fait démarrer sa voiture et roule jusqu'à son ancienne maison. Là, il se met à démolir la cuisine carbonisée à la masse. Dans son esprit, il visualise la masse qui frappe la tête de Tom et voit le sang gicler partout.

– Sale bâtard ! Julie est à moi, rien qu'à moi ! De plus en plus fort, il fait éclater le bois jusqu'à n'en plus pouvoir.

Épuisé et en nage, il abaisse le marteau. Il aura ce type. Il sourit au souvenir de la tête de Tom, la fois où il était sorti sans se douter de rien et avait traversé tranquillement la rue, jusqu'au moment où il avait vu à quoi ressemblait sa voiture : toute rayée.

Que fera Oscar de Julie, maintenant qu'elle est enceinte, il ne le sait pas encore, mais il est persuadé qu'il échafaudera un nouveau plan s'il est patient et cela le calme.

Julie

29 semaines et trois jours de grossesses

1 jour avant le Jour J

– Pute ? dis-je surprise. Sur ta voiture ?

Tom acquiesce

– Sur mon pare-brise, écrit au marqueur. C'est parti facilement. Hier, je n'avais pas envie d'en parler tout de suite et puis nous avons passé une tellement bonne soirée quand on a parlé des prénoms du bébé.

C'est donc pour ça qu'il avait l'air si préoccupé, hier soir. Lorsqu'il est parti pour son cours de piano, il a trouvé sa voiture vandalisée encore une fois, pas des rayures, cette fois, mais le mot « pute » écrit dessus. Ça me fait flipper.

Il vient juste de rentrer d'une énième leçon particulière et j'ai passé mon après-midi à appeler des crèches. Même s'il faudra plus d'un an avant que Hannah n'aille à la crèche, je dois l'inscrire sur liste d'attente dès aujourd'hui.

– J'aurais préféré que tu m'en parles tout de suite, dis-je inquiète. Surtout après les cris que j'ai entendus. Tu as pris une photo pour la police, au moins ?

– Oui, mais tu as entendu ce qu'ils ont dit à propos des rayures et de tes pneus crevés, je ne vois donc pas l'intérêt de déclarer ça en plus, maintenant. C'était de l'encre effaçable. Vraiment, Julie, ne t'inquiète pas. Les pneus de ton vélo ont été crevés en plein centre-ville et le reste est arrivé ici, les événements ne sont sûrement pas liés, tu ne penses pas ?

Je ne sais pas quoi penser. Nous montons à l'étage.

Je fronce le nez en entrant dans la chambre.

– Bon Dieu, cette puanteur n'est toujours pas partie ? C'est de pire en pire.

— Quelle puanteur ? Je ne sens rien du tout, réplique Tom surpris.

— Allez, je sais que les femmes enceintes ont un odorat plus développé, mais tu ne vas pas me dire que tu ne sens rien. Ça a commencé hier.

Je renifle l'air et tente de suivre la trace des effluves.

— Je crois que ça vient de la salle de bains, continué-je. Oui, ça vient de là, sans aucun doute. D'un air dédaigneux, je pointe en direction de l'odeur. Tom suit docilement mon doigt et enquête.

– C'est peut-être l'évacuation qui est bouchée, dit-il un peu plus tard. Je la déboucherai et on va fermer la porte pour l'instant, ça empêchera l'odeur de se diffuser, d'accord ?

– Et je suis supposée me doucher comment, maintenant ? Je transpire comme un bœuf !

– Avec du gel douche super parfumé, comme d'habitude.

Tom rigole et me claque le derrière. Je lève les yeux au ciel et retire ma maxi robe, mon vêtement de grossesse préféré. Le tissu colle à ma peau, j'aspire à une douche rafraîchissante et des vêtements propres. Je me retrouve en slip et soutien-gorge au milieu de la chambre. Je soupire de soulagement en retirant ce dernier également.

– Oh bon sang, je me sens tellement collante. Et cette poitrine n'est vraiment pas un cadeau avec ces températures, dis-je en regardant mes seins méconnaissables. À moitié dépitée, je soupire – Adieu mes petits seins fiers. Bonjour les mamelles blanches.

Tom sourit et marche vers moi.

– Viens, viens, pis blancs, un peu de respect pour eux, hein ? dit-il en posant tendrement sa main sur mes doux seins veinés. Une merveille de la nature, voilà ce que c'est, me murmure-t-il à l'oreille en m'embrassant dans le cou.

— Pas question ! Tu as promis de cuisiner ce soir et moi, je me repose et je profite.

— Mmm, je veux que tu en profites, ronronne-t-il. Sa prise se resserre tandis qu'il caresse la rondeur de mon gros ventre.

– Tom Van de Velde !

Je crie en réprimant mon rire.

– Présent ! répond-il en souriant.

– Éloïse sera là dans une heure. Laisse-moi passer. Je vais prendre une douche.

– À votre service, général !

Il se déplace sur le côté après une petite courbette. Un sourire jusqu'aux oreilles, je rentre dans la salle de bains, aspirant à la fraîcheur de la douche. Oui, nous nous en sortons bien ; physiquement nous nous trouvons toujours. Tellement que je me demande si les oreilles de notre nouveau voisin n'ont pas déjà rougi.

Oscar

2005

5 semaines avant le Jour

Le nouveau plan d'Oscar est d'une touchante simplicité. Il aura ce qu'il a mérité et Julie, ce qu'elle mérite. Si Julie ne l'avait pas abandonné, il aurait un diplôme, serait médecin et elle pourrait maintenant être enceinte de lui.

Avec un grand sourire, il se rend dans un supermarché où il n'est jamais allé, dans un village où il n'est jamais allé, loin de son appartement. Il erre dans les allées qui semblent impitoyablement froides dans la lumière blanche des fluos. Sa jambe gauche est toujours un peu plus lente que l'autre, mais la plupart des gens ne le remarquent même pas, tant la différence est ténue grâce à la souffrance qu'il a endurée à la gym pendant toutes ces années.

Il pousse le caddie métallique devant des rangées de trucs dont il n'a pas besoin, dont personne n'a besoin.

Concentre-toi, Oscar, concentre-toi.

Le regard fixé sur le bout de papier qu'il tient à la main, il se dirige résolument vers le bon rayon. Dans le caddie, il balance des paquets de couches colorés, plusieurs tailles de biberons, des tétines, des paquets de lingettes et le reste de ce qu'il y a sur sa liste. Au rayon de la nourriture pour bébé, il perd presque son sang-froid. Il y a tellement de choix. De quel type de lait a-t-il besoin ? Il sent un filet de sueur couler le long de son dos et repose son buste sur le chariot. Il faut qu'il maîtrise ses nerfs et se force à lire les étiquettes sur les boîtes : sans lactose, sans gluten, sans soja… Une crise de panique s'annonce ; une seconde goutte de sueur trace son chemin de son cou à sa ceinture. Sans regarder, il jette quelques boîtes de lait en poudre au hasard dans le caddie et le pousse en direction de la sortie.

– Ah, un jeune père ? demande la femme souriante derrière la caisse. Elle porte une blouse jaune et ses lèvres sont roses et charnues. Ses ongles sont peints en rouge. L'association lui pique les yeux.

Il force sa bouche à sourire. Ça lui a pris des années, mais maintenant, il sait comment se comporter en public. Ce n'est pas si dur, il faut juste connaître les règles.

– Pas encore dit-il. Sa voix est agréablement douce.

– Ah, vous attendez un heureux événement, c'est ça ? Et déjà si bien préparé !

Il hoche la tête tout en rangeant ses achats dans son chariot.

– J'aime bien que tout soit prêt à l'avance, dit-il, les yeux cachés derrière ses lunettes à monture épaisse. Sa vision est parfaite, mais comme ça, il espère être moins facilement reconnaissable.

– Je vois ce que vous voulez dire, je suis comme vous, approuve-t-elle. Votre femme a de la chance de vous avoir.

Par chance, elle ne l'ouvre plus après cette remarque, mais lorsqu'il la paie en liquide, il sent son regard brûlant sur ses cicatrices.

– Ça va aller, avec tout ça ? Dois-je demander à quelqu'un de vous aider à porter ? Nous livrons aussi à domicile.

Merde. Il secoue la tête, exaspéré et lui arrache le ticket de caisse des mains. Il pousse ensuite prestement son caddie en direction du parking.

Femme nauséabonde. Fouineuse.

Pourquoi tout le monde le traite-t-il comme un rebut de la société ? Comme s'ils étaient tellement meilleurs que lui ? Il fait basculer le contenu de son chariot dans le coffre et conduit son chargement jusqu'à la maison, à 50 kilomètres de là.

Il ne sait pas quand naîtra son enfant, mais une chose est sûre, quand le moment sera venu, Oscar sera prêt.

Julie

29 semaines et 3 jours de grossesse

1 jour avant le Jour J

Les odeurs les plus délicieuses remontent par l'escalier et me forcent à descendre vers la source de tout ce bonheur. Je me suis changée pour un pantalon en lin et un haut turquoise dont Tom dit qu'il reflète la couleur de mes yeux. Mes cheveux sont encore mouillés, je les ai juste peignés sans prendre la peine d'utiliser le séchoir. Dans un parfum de noix de coco et d'Acqua di Gio, je m'avance vers Tom, qui met la dernière touche à un gros saladier de guacamole et de tomates coupées en dés.

– Je peux t'aider ?

– Non. Il sourit. Tout est sous contrôle.

Je vois qu'il a déjà dressé la table sur la terrasse. Trop mignon, avec des serviettes et même une bougie. Comme si on allait faire un dîner romantique avec Éloïse.

– Asseyez-vous. Désirez-vous quelque chose à boire, Madame ? demande Tom, avec un torchon plié, posé sur le bras gauche. Il s'incline légèrement. J'éclate de rire.

– Tu comptes être aussi prévenant toute la soirée ? Éloïse ne va pas en croire ses yeux !

Il glousse. Il apprécie autant Éloïse que moi.

– Puis-je vous offrir notre apéritif maison ?

– Oui, vous pouvez, surprenez-moi !

– À votre service, m'dame.

Quelques instants plus tard, il revient avec deux virgin mojitos. Satisfaite, je renifle le parfum de menthe et de citron vert et nous faisons tinter nos verres glacés. J'ai des papillons dans l'estomac. Ce n'est pas le bébé, elle reste tranquille. Depuis quelques semaines maintenant, je la sens bouger, ce qui est très particulier. Au début, on aurait dit des petites bulles d'air qui éclataient dans mon ventre, mais très vite, ça s'est transformé en véritables coups de pied.

– Salut, les tourtereaux ! Vous avez de la place, pour une étrangère esseulée, à cette table ?De l'autre côté de la rue, adossée à la clôture en bois du pâturage des chevaux, se tient Éloïse en grande tenue. Elle porte très belle une robe verte avec de grosses fleurs colorées, ses cheveux noirs, comme une sculpture, sont fixés à l'arrière de sa tête dans un arrangement savant et elle croule presque sous les nombreux

sacs et paquets qu'elle a dû apporter dans sa Mini Cooper.

– Attends ! Je viens t'aider ! crie Tom.

Je rigole et me love de nouveau sur ma chaise, en sirotant mon mojito. Après quelques maladresses dans les escaliers, ils déboulent tous les deux. J'ai du mal à me lever pour serrer Éloïse dans mes bras.

– Tu es au bord de l'explosion, dit-elle en me repoussant sur ma chaise. J'arrive avec des cadeaux !

– Oui, j'avais remarqué, dit Tom, les sacs à la main. Je peux les poser ici, afin de pouvoir te préparer un mojito ? Virgin, ou normal ?

Éloïse le regarde, un sourcil levé.

– Pas de virgin, donc, conclut Tom. Et un mojito normal, un !

Il dépose les sacs près de la chaise d'Éloïse et trace son chemin jusqu'à la cuisine.

Éloïse me regarde avec approbation et dit :

– Tu as l'air heureuse, ma belle.

Je confirme

– En effet.

C'est la vérité. En cet instant, je suis véritablement heureuse, en compagnie de mes deux personnes préférées, avec de la bonne nourriture et une boisson fraîche. Depuis la mort de ma mère, je sais que le bonheur ne se trouve que dans les moments comme celui-là, que ce n'est pas quelque chose que l'on sent tout le temps, mais plutôt quelque chose qui flotte, comme une bulle de savon avec de belles couleurs, qui peut éclater n'importe quand.

– Je suis si heureuse que tu lui aies laissé sa chance. Vous allez vraiment bien ensemble.

Je souris.

– Comment va Daniel ?

Éloïse grimace.

– Bien.

Sa confiance en elle est aussi faible que sa bouche est grande. Malgré toutes ses démonstrations, elle est très peu sûre d'elle à l'intérieur et cela se manifeste dans ses choix d'hommes. Mais ce n'est pas le moment d'attirer son attention là-dessus.

– Il m'emmène à Londres en octobre.

– Waouh ! Londres !

– Oui, c'est chouette, hein ? Il a une conférence le samedi, mais nous avons tout le reste du temps à passer ensemble. Je vais enfin pouvoir le garder dans mon lit !

J'ai un rictus involontaire, incapable de m'imaginer partager un homme avec qui que ce soit d'autre. Heureusement, à cet instant précis, Tom lui présente un mojito glacé et sert le guacamole frais avec les nachos qui vont avec.

– À votre service, mesdames. Servez-vous.

Il ne faut pas nous le dire deux fois.

Je soupire.

– Tom, c'est vraiment très bon.

J'ai l'impression d'être à Mexico, surtout avec ces températures. C'est le début du mois d'août et les vagues de chaleur se succèdent.

Éloïse pose son verre contre son front en sueur pour toute réponse.

– Où est donc votre chat si mignon ? Elle n'a pas trop chaud, elle aussi ?

Je regarde Tom, il hausse les épaules.

– Je n'en ai aucune idée. Elle n'est pas rentrée à la maison depuis plusieurs jours, maintenant et je commence à m'inquiéter. J'ai sonné à toutes les portes de la rue ce matin, pour voir si quelqu'un ne l'avait pas vue, mais en vain. J'espère juste qu'elle n'est pas enfermée quelque part dans un abri de jardin. Avec cette chaleur, ce serait horrible.

Il a l'air un peu triste. Dolly a deux ans à peine et c'est une vraie peluche, il y est très attaché. Moi aussi j'ai craqué pour le petit félin.

– Elle va revenir, chéri, neuf vies, tu sais, dis-je bien que je ne sois pas tout à fait aussi sûre que j'en ai l'air. Si la bestiole est enfermée quelque part, ses chances sont nulles. As-tu sonné aussi chez le voisin du dessus ?

– Bien sûr, mais personne n'a répondu, réplique Tom. Notre projet pour l'inviter n'a toujours pas abouti.

– C'est l'heure des cadeaux ! s'exclame Éloïse, qui tire un sachet en papier rose de la pile de sacs. Elle prend son rôle de future marraine très au sérieux.

Deux heures et plusieurs montagnes de papier d'emballage plus tard, Tom et moi possédons une garde-robe de bébé complète.

– Je crois que je n'aurai plus jamais besoin d'acheter de vêtements pour cette enfant, dis-je en riant.

– Oh, méfie-toi, un bébé ça grandit et tous les vêtements sont vite trop petits. Les enfants de ma sœur ne portaient certaines choses qu'une seule fois et puis ça n'allait plus. Et je suis responsable de l'image de ma filleule. Ma réputation est en jeu, alors laissez-moi le rayon vêtements.

Je me lève pour la serrer dans mes bras.

– Tu es la meilleure amie de tous les temps, merci ! et j'ajoute l'air conspirateur : au fait on a choisi un prénom.

– Non ! Dis-moi !

– Motus et bouche cousue. Tu vas devoir patienter encore deux mois.

– Oh allez ! Juste la première lettre, alors ? hasarde Éloïse.

– Non.

– La deuxième ?

J'éclate de rire.

– Pas moyen, tout vient à point à qui sait attendre. Après papa, tu seras la première à savoir, c'est promis. Peu importe, qu'il soit ronchon, il reste mon père.

***

– C'était sympa, les copains, dit Éloïse un peu plus tard, en attrapant son sac tout en chaussant ses talons aiguilles ; elle les avait retirés avec un profond soupir après qu'on lui a montré la chambre du bébé.

– Votre enfant a beaucoup de chance, vous lui avez fait un joli petit nid.

– À part la puanteur, fais-je remarquer.

Tom lève les yeux au ciel.

– Oui, oui, je vais m'y mettre tout de suite. Veux-tu que je t'accompagne à ta voiture, Éloïse ?

– Pas besoin, elle est juste devant. Salut !

Et la voilà partie.

– Je vais réessayer d'attirer Dolly, dis-je après avoir fait un signe d'au revoir à Éloïse depuis le balcon. Je monte à l'étage, une boîte de nourriture pour chat à la main. La fenêtre de la salle de bains est restée ouverte depuis la disparition de Dolly et je ne comprends pas pourquoi l'évacuation pue toujours malgré l'aération. En secouant la tête, j'entre dans la salle de bains et referme immédiatement la porte derrière moi. L'odeur commence à se diffuser dans le couloir et je veux absolument éviter que ma chambre pue aussi. Je crie :

– Dolly ! en tapant sur la boîte devant la fenêtre ouverte. Dolly ! Viens !

J'arrête de taper un instant et tends l'oreille, mais à part un criquet solitaire, il n'y a rien à entendre, alors j'essaie de nouveau. Dolly ! Où est ce chat ? Je continue comme ça quelques minutes : taper, appeler, taper écouter. Mais en vain. Je ne peux pas crier trop fort, il est déjà relativement tard. C'est aussi frustrant de ne rien voir, la fenêtre est juste au-dessus du niveau de mes yeux, avec un petit placard en dessous, que Dolly utilise comme marchepied. Je regarde autour de moi, à la recherche d'un moyen pour grimper plus haut. Si je me hisse à mi-hauteur de la cuvette des toilettes et me retiens au placard. J'arriverai peut-être en passant la tête, à jeter un œil par la fenêtre, ou au moins à passer la boîte de croquettes pour chat de l'autre côté, je pense. En grognant, je pose une jambe sur la cuvette des toilettes. Je m'apprête à poser la deuxième et ainsi, sur une jambe comme les flamants roses, je suis à mi-chemin lorsque Tom entre dans la salle de bains.

– Qu'est-ce que tu fous ?

– Je voulais m'approcher de la fenêtre, peut-être qu'elle ne retrouve

pas son chemin, mais nous entendra si on l'appelle de là.

– Descends, tu es enceinte !

Je proteste :

– Je suis enceinte, pas malade !

Mais je descends tout de même.

– Laisse-moi essayer, dit Tom en posant sa jambe sur la cuvette.

Il est assez grand pour passer le haut de son corps par la fenêtre.

– Tu vois quelque chose ?

– Non, il fait trop sombre, mais ça pue bien plus là dehors que dedans. Je ne crois pas que ce soit notre évacuation.

Un sentiment d'angoisse monte en moi.

– Donne-moi ton téléphone, demande-t-il la main tendue.

J'attrape le téléphone posé sur le lavabo et le lui tends. D'une main, il maintient son équilibre de ses longs doigts et de l'autre, il allume la lampe torche du téléphone. Soudain, quelque chose le fait sursauter et il lâche presque le téléphone.

– Tu vois quelque chose ?

– Non, c'était un autre chat effrayé par la lumière, je crois. Pas Dolly.

Il éclaire de nouveau les toits avec son faisceau lumineux et s'arrête brusquement. Je le regarde pleine d'espoir, mais il se contente de fixer la nuit sombre. Je lui demande doucement :

– Tu as vu quelque chose ?

– Non, il fait trop sombre. Je regarderai mieux demain à la lumière du jour, répond-il. Il descend de la cuvette des toilettes et ferme la fenêtre. Allons au lit.

Le Jour J

9 h 00

Fasciné, Oscar observe le verre. Une guêpe jette son petit corps contre la paroi transparente. Sans défense, l'insecte rebondit de droite à gauche, de haut en bas, encore et encore. Le plaisir du fond de Coca qui l'a attirée dans cette situation, est oublié depuis longtemps. Elle veut être libre et s'envoler tout là-haut dans le ciel bleu, où elle sera séduite par la prochaine délicieuse odeur. Mais pas si cela dépend d'Oscar. Il a fermé le haut du verre hermétiquement avec une soucoupe et se sent étrangement calme.

C'est lui qui contrôle, maintenant.

Pas eux

Non, non.

Il glisse le verre jusqu'au centre de la table et se prépare un sandwich. Calmement, il applique une couche de beurre sur le pain brun, suivie d'une tranche de fromage sur l'une et de jambon fumé sur l'autre. Tout est prêt et maintenant, il n'a plus qu'à attendre le bon moment pour agir. Il a hâte de voir la tête qu'elle fera.

Comment réagira-t-elle ? Il n'arrive pas à penser à autre chose, ces jours-ci. Dans son fantasme, il voit d'abord ses yeux s'agrandir de surprise, seulement pour être saisis ensuite d'une pure terreur primitive. La peur que l'on ressent quand on sait que quelque chose de terrible va arriver. La peur qu'Oscar a lui-même ressentie plusieurs fois quand Rutger l'attendait dans les toilettes du foyer. Elle n'aurait pas dû l'abandonner.

Il met le dernier morceau de pain dans sa bouche et le mange en silence, tout en observant le verre. La guêpe a pratiquement abandonné sa lutte mais se débat encore faiblement. Il attend que les vaguelettes du liquide s'apaisent et vide le verre dans l'évier. Puis d'un seul mouvement puissant, il fait atterrir le verre sur le corps épuisé de la guêpe.

Par la fenêtre, il voit Julie rentrer du marché. Il est temps d'agir.

10 h 00

Tom attend que Julie parte au marché pour grimper sur le toit. Elle est peut-être une vétérinaire fraîchement diplômée, mais elle est aussi enceinte, irritable et parfois à fleur de peau. La chaleur n'aide pas, bien sûr. Hier soir, dans l'obscurité, il n'était pas tout à fait sûr, mais maintenant il n'y a plus de doute. Dolly est morte et son cadavre est sur le toit.

Ce n'est que le matin, mais sur le toit noir il fait déjà une chaleur torride. Les yeux embués, il enveloppe le petit chat dans sa couverture préférée. Son corps est gonflé et sent mauvais ; il doit faire un effort pour chasser les mouches, mais à part ça, elle n'a pas l'air blessée. Elle doit être ici depuis un bon moment. Pas de sang. Pas de blessure visible. Il ne comprend pas. Dolly était en parfaite santé. Que lui est-il arrivé ? Comment a-t-elle fini morte sur le toit ?

Il secoue la tête tout en mettant son triste paquet dans un grand cabas et marche jusqu'à sa voiture. Il veut emmener Dolly chez le vétérinaire avant le retour de Julie. Il veut l'épargner encore un peu. La chaleur emmagasinée dans le trottoir monte le long de ses jambes. La sueur coule déjà dans son dos. Heureusement, la voiture a l'air conditionné. Il tend le bras en direction de la voiture, clé en main et s'arrête brusquement.

– Non ! crie-t-il sans pouvoir réprimer son incrédulité. Pas encore !

Désespéré, il pose le sac qui contient Dolly près de la voiture, sur l'asphalte chaud, porte les mains à sa tête et passe les doigts dans ses cheveux.

– Mais qu'est-ce qui se passe ici, bordel ? !

Il fait le tour du véhicule, l'inspecte de tous les côtés. Puis il regarde autour de lui, mais la rue est déserte. Dans la prairie, les chevaux se tiennent à l'ombre d'un chêne et le regardent d'un air alangui. Il est seul. Tandis qu'il retourne du côté du chauffeur, il se frotte les yeux. Il ose à peine regarder, mais il a très bien vu la première fois.

Sur le côté de sa voiture, sa voiture rutilante fraîchement lavée, six lettres lui hurlent : « SALOPE ». Pleines de haine, elles se rient de lui, le raillent, crient leur vulgarité sans pitié. Cette fois-ci, le vandale s'est surpassé et les mots sont gravés de façon indélébile dans la peinture bleue de sa Golf.

En dépit de la chaleur, Tom est gelé. Ce n'est plus une coïncidence. Quelqu'un lui en veut, mais qui ? Et pourquoi ? Pourquoi les mots « Pute » et « Salope » ? Ça n'a aucun sens.

Il dépose Dolly sur le sol devant le siège du passager et démarre,

sourcils froncés. Ça a sûrement quelque chose à voir avec Julie. Mais pourquoi ? Julie n'a pas eu une vie amoureuse particulièrement agitée avant de le rencontrer. Du moins pas qu'il sache. Ses relations précédentes étaient sans conséquences. Il sait qu'elle ramenait parfois quelqu'un chez elle et vice-versa, souvent un collègue étudiant. A-t-elle marché sur les plates-bandes de quelqu'un ? L'un de ces types veut-il plus d'elle qu'elle ne veut de lui ? Ne lui cacherait-elle pas quelque chose ? Y aurait-il un rapport avec ces coups de fil anonymes qu'elle a reçu ? Ou encore avec ses pneus de vélo crevés ? Ses sourcils se froncent encore plus pendant qu'il prend les virages plus vite qu'il ne devrait.

Il décide de l'appeler depuis la voiture, elle doit savoir ce qui s'est passé. Tandis qu'il attend qu'elle réponde, une passante le regarde étrangement et il lui faut quelques secondes pour comprendre que ce n'est pas lui qu'elle regarde mais le message sur sa voiture. Il sent ses joues virer au rouge vif.

Julie ne répond pas, il réessaiera après avoir vu le véto.

Dix minutes plus tard, il se gare dans l'allée. La vétérinaire est très compréhensive quand elle lui prend Dolly des bras.

– Je vais l'examiner le plus tôt possible, dit-elle avec douceur. Avec cette chaleur, ce n'est pas rare de voir mourir des animaux, ne vous culpabilisez pas. Voulez-vous lui faire vos adieux ?

Tom se tient devant elle, les épaules tombantes, des larmes lui montent aux yeux. Il ravale ses larmes et jette un dernier regard à Dolly. La femme retire le collier vert du cou duveteux et lui tend.

– Désolée pour votre deuil. Je vous appellerai dès que j'en saurai plus.

Les mains vides et le cœur lourd, Tom retourne à sa voiture, sa voiture qui jure.

– Quelle journée de merde, se dit-il tout haut en entrant les coordonnées du commissariat dans son GPS.

11 h 00

Le commissariat est un gros bâtiment blanc. Le parking, où seuls quelques arbres donnent de l'ombre, est bondé et Tom doit faire plusieurs tours pour trouver une place. Le soleil est brûlant, son tee-shirt colle à son corps et son courage fuit par les pores de sa peau quand il entre dans les bureaux : une salle d'attente pleine à craquer sans climatisation. Parfait. Derrière un plexiglas, est assis un policier moustachu à l'air fatigué et au front perlé de sueur.

– Oui ? demande l'homme d'un ton las.

– Je viens signaler un acte de vandalisme, répond Tom, pour la deuxième fois en trois mois. Le commissariat est beaucoup plus bondé que la dernière fois.

Le fonctionnaire fait glisser un formulaire A4 sous le plexiglas.

– Remplissez-le et rendez-le-moi, s'il vous plaît.

Aucune des chaises en plastique n'est libre, alors il s'appuie contre le mur, près d'un panneau d'affichage qui met en garde contre les voleurs et les pickpockets. Ça sent la sueur et le polyester dans la pièce. Il est sur le point d'écrire son nom sur le document, lorsque son téléphone bipe, un message de Julie. Enfin.

Coucou, pardon, je n'ai pas entendu mon portable. Rentrée maintenant. Tout va bien ?

Je n'en ai plus pour longtemps. Je t'appelle plus tard, répond-il, soulagé qu'elle soit à la maison. Il est un peu inquiet, mais il ne veut pas lui parler de Dolly et des rayures avec tous ces gens autour de lui. Ça devra attendre.

OK apparaît sur son écran.

Il remplit le formulaire du mieux qu'il peut, ce qui n'est pas chose aisée quand on est debout contre un mur. Son stylo le lâche plusieurs fois. Il est prêt à jeter l'éponge, quand une chaise se libère. Lorsque le document est complètement rempli, il le rend au fonctionnaire, qui le jette sur une pile, sans un mot.

La plupart des gens dans la salle d'attente, pianotent machinalement sur leur téléphone tout comme lui, d'autres lisent des magazines. Un homme semble s'être endormi. De temps en temps, un agent entre pour venir chercher la personne suivante, mais il y a encore au moins dix personnes devant lui.

Tom ferme les yeux et laisse affluer ses pensées. Qu'est-ce qui peut pousser quelqu'un à écrire des insultes sur la voiture d'un parfait étranger ? Plus il y pense, plus il est convaincu que c'est une attaque personnelle. Mais ces mots : *salope* et *pute* ? En supposant qu'ils lui

soient adressés, qui pourrait lui en vouloir à ce point ? Une ex-petite amie ? Il repasse la liste dans sa tête, mais il n'est en mauvais termes avec aucune. Il n'a jamais largué personne, aucune de ses ex ne peut donc le blâmer. Peut-être est-ce l'une de ses élèves ? Chaque année il a des filles qui gloussent dans sa classe, parfois l'une d'elles tombe amoureuse du jeune prof de musique. Peut-être a-t-il affaire au ressentiment d'une ado dont l'amour n'est pas partagé.

Un frisson lui parcourt le dos. Une élève lui a montré plus que de l'intérêt, l'année dernière : Isabelle. Elle avait de longs cheveux bruns, presque noir corbeau qui pendaient invariablement comme un rideau devant ses yeux. Il sentait son regard brûlant sur lui à chaque cours. Un jour, il a trouvé une lettre d'amour anonyme sur son pare-brise. Il était sûr qu'elle venait d'elle, bien qu'elle ne lui en ait jamais parlé. Il avait décidé de ne rien faire, il ne voulait pas lui attirer d'ennuis. Pourtant, il avait gardé la lettre. Peut-être devrait-il la remettre à la police, après tout. En y réfléchissant, ne devrait-il pas attendre d'avoir plus d'informations avant de porter plainte ? Les vibrations de son téléphone interrompent le fil de ses pensées.

– Tom, c'est le cabinet vétérinaire du Docteur Ramaekers. J'espère que je ne vous dérange pas ?

C'est l'assistante, pas la véto elle-même.

– Non, allez-y.

– Je viens juste d'examiner rapidement Dolly et il ne semble pas qu'elle soit morte de chaleur.

– Oh ? Elle était malade ?

– Je suis désolée de vous le dire, mais elle a été étranglée.

– Étranglée ?

Les mots rebondissent dans la tête de Tom. Dolly a été étranglée. Sa voiture a été rayée. Les pneus crevés de Julie. Qu'est-ce qui se passe, bordel ?

– Tom ?

– Oui, oui, pardon. Je suis, hum. Étranglée, vous dites ? Ses oreilles sifflent. Étranglée. Salope. Pute. Il sent ses genoux faiblir.

– Oui, vous allez devoir le signaler à la police.

– Tom ?

– Oui je suis toujours là. Vous m'avez un peu pris au dépourvu. Je, euh, merci.

Il faut qu'il voie Julie. Tout de suite. Il faut qu'il lui parle. Ce ne sont plus des coïncidences.

– Je vous en prie. Bonne chance.

Tom raccroche et appelle immédiatement Julie, mais elle ne répond pas. Merde. Il regarde encore une fois la salle d'attente et s'en va. La police peut attendre. Il faut d'abord qu'il voie Julie. Ils reviendront et rempliront un dossier de plainte ensemble, parce que là, c'est trop

pour qu’il gère seul.

12 h 00

Malgré la climatisation qui lui irrite les yeux d'un souffle d'air froid, le creux de ses genoux colle au capiton du siège et il sent son tee-shirt se mouiller de sueur. Ses mains s'agrippent nerveusement au volant, tandis qu'il dirige la voiture dans les rues, en pilote automatique. Pendant ce temps, il tente de clarifier ses pensées. Quelqu'un a étranglé Dolly et écrit un message haineux sur sa voiture. Deux fois de suite. C'est vraisemblablement la même personne qui le vise lui ou Julie, ou les deux. Il se mord les lèvres. Sa voiture, son chat, les pneus du vélo de Julie. Ont-ils fâché quelqu'un ?

Malgré lui, il espère que tout ceci ne sera qu'un gros malentendu, même si ça ne ramène pas Dolly. Il cligne des yeux pour effacer l'image du chat étranglé et essaie de visualiser Julie, comme elle était ce matin : vêtue d'une longue robe vert gazon et coiffée d'un chapeau de paille.

Julie n'est pas une beauté classique – sa bouche est trop large et sa mâchoire trop carrée – mais son profil a quelque chose de noble et elle irradie une fraîcheur que Tom boit des yeux tous les jours. Peu importe le bruit qu'elle peut faire avec ses bavardages perpétuels, elle lui donne de l'énergie en étant qui elle est. Pure, honnête et presque toujours pieds nus. Avec le plus beau sourire qui soit. Il ne peut imaginer que qui que ce soit veuille lui faire du mal. Il sait bien sûr qu'elle a aussi ses mauvais côtés, il n'est pas idiot, mais…

La place de parking devant chez eux est toujours inoccupée. Il se dit que le voisinage est tellement calme pendant les vacances, qu'il n'est pas compliqué de rayer une voiture en passant inaperçu. L'un des chevaux hennit. S'ils pouvaient parler, il en saurait sûrement plus maintenant. Il grimpe les marches deux par deux jusqu'au premier et ouvre la porte du duplex.

– Je suis rentré !

Pas de réponse.

– Julie ?

Pas de réponse. Il met les mains en cornet autour de sa bouche et crie :

– Tu es à l'étage ?

Mais le silence persiste. Il y a un saladier en verre sur le comptoir de la cuisine, avec des fruits coupés dedans et un film plastique par-dessus. Les fenêtres coulissantes qui donnent sur la terrasse sont fermées, mais ce n'est pas très étonnant. Ils les ferment pendant la journée, pour laisser la chaleur à l'extérieur. Ce n'est qu'à la tombée

de la nuit, quand la température descend, qu'ils les rouvrent.

Intrigué, il se demande où elle a pu aller. *Peut-être était-elle fatiguée d'attendre ? Ou elle est retournée au marché parce qu'elle avait oublié quelque chose ?*

La sueur dégouline dans son dos et il décide de prendre une douche. Elle sera sûrement bientôt de retour. À l'étage, il retire son short et son tee-shirt mouillés. En voyant la fenêtre de la salle de bains, il lutte pour ravaler des larmes brûlantes. Il va falloir qu'il dise à Julie, pour Dolly. Il tourne le robinet de la douche et apprécie l'eau fraîche sur sa peau. Les yeux fermés, il laisse son visage sous le jet et laisse les chaudes larmes salées se mêler à l'eau fraîche. « Vas-y » semble l'encourager l'eau. « Laisse couler ta tristesse, personne ne peut te voir. » Et c'est ce qu'il fait. Il pleure pour son petit chat qui ne faisait de mal à personne et qui avait confiance en lui. Il aurait dû la protéger, il aurait dû être plus vigilant. Dans sa tête, il voit une grosse main se resserrer autour du cou de Dolly et comme elle se bat pour rester en vie.

« Ne vous culpabilisez pas », avait dit la vétérinaire. Mais il s'en veut. Dolly a vécu une mort horrible et il ne pourra plus jamais entrer dans la salle de bains sans y penser.

Il ferme le robinet et s'essuie sommairement. Qu'est-ce qui peut pousser quelqu'un à faire du mal, à tuer un animal innocent ? Un frisson descend le long de sa colonne vertébrale, dans cette salle de bains étouffante. Quel genre de haine peut ravager quelqu'un au point de faire une telle chose ? Et comment le cadavre de Dolly s'est-il retrouvé sur le toit ?

Dans la chambre, il ouvre la penderie à la recherche d'un tee-shirt propre. Tout en s'habillant, il appelle Julie encore une fois, dans l'espoir qu'elle soit rentrée pendant qu'il était sous la douche, mais tout reste silencieux en bas. Il vérifie l'écran de son téléphone, aucun message d'elle. Ce n'est pas bon signe. Ce n'est pas son genre de ne pas laisser de message.

Les cheveux encore ruisselants, il redescend. Tout est resté en place. Sur le plan de travail, il voit les achats de Julie : un chou laitue, des tomates cœur-de-bœuf au parfum d'été, un bol de fraises et la moitié d'une pastèque. Il range le tout au frigo, ouvre la fenêtre du balcon et s'assoit à la table avec son portable.

Hé ! Je suis rentré depuis un moment. Où es-tu ? pianote-t-il. Il garde les yeux fixés sur l'écran pour voir si elle répond, mais celui-ci reste désespérément vide. Son estomac se noue et il décide de toujours se confier à elle dorénavant.

Soudain, il aperçoit, l'endroit où se trouvait le siège auto du bébé ce matin, un cadeau d'Éloïse. Il a déjà rangé la plupart des choses dans la chambre du bébé, mais il avait laissé là le siège auto. Du moins c'est

ce qu'il croyait, car il a disparu. Julie l'aurait-elle monté elle-même ? Il l'avait exhortée à ne pas le faire. Il n'y avait aucune raison, ça ne gênait personne ici.

Un étrange picotement rampe de son cou à sa colonne vertébrale, il décide d'aller jeter un œil dans la chambre du bébé. Il se rend compte que c'est de la parano, mais au vu de la matinée qu'il vient de passer, il préfère se fier à son instinct. Il remonte à l'étage et ouvre la porte. Sa main est encore sur la poignée de porte, tandis que son cerveau essaie de comprendre ce que lui montre sa rétine, l'adrénaline s'engouffre dans ses veines.

– Bon sang, dit-il doucement puis plus fort : Bon sang ! Bon sang !

Une heure plus tôt

L'heure est venue. C'est le moment qu'Oscar attendait depuis toutes ces années. Il a vu Tom quand il a failli faire une syncope en trouvant son message sur sa voiture. Quand il est parti avec son chat mort. Le garçon a mis beaucoup plus de temps pour le trouver que ce qu'avait prévu Oscar.

Il n'avait sincèrement pas l'intention de le tuer. Mais l'animal avait été assez bête pour se glisser dans la cuisine d'Oscar par les balcons alentour. Au départ, il voulait juste faire sortir le chat mais au contact de son pelage, une fureur soudaine l'a pris, qui lui a fait complètement perdre la tête. Il n'a pensé qu'à Nivens et à l'injustice de tout ça. Quand il a repris ses esprits, l'animal gisait sans vie sur ses genoux et il se sentait aussi euphorique que maintenant.

Tout est prêt, il n'a besoin que d'un quart d'heure, vingt minutes. Il n'est pas nerveux, mais a plutôt l'impression d'anticiper ce qui va se passer, comme à la veille de Noël. Il prend quelques respirations profondes. À chaque respiration, il se remplit un peu plus de son alter ego Floris et laisse Oscar disparaître en arrière-plan.

Un panier garni à la main, il frappe à la porte de l'appartement de Julie.

– Bonjour, je suis F-Floris, le voisin du dessus. Je passais juste pour dire bonjour, balbutie-t-il lorsque la porte s'ouvre. Il reste hésitant sur le pas de la porte, le visage à moitié caché derrière le panier.

Elle l'accueille avec un grand sourire.

– Floris ! Quelle surprise, entrez ! Elle tient la porte ouverte, son gros ventre pointe avec défi. J'allais justement faire du café. Vous en voulez un ?

– Oui, merci, c'est très gentil.

Il pénètre dans l'appartement en traînant des pieds et traverse le hall d'entrée jusqu'à la cuisine.

– Votre mari n'est pas là ? demande-t-il, bien qu'il connaisse la réponse à cette question.

– Tom ? Non, il a dû sortir. Mais il sera bientôt de retour. Vous n'auriez pas dû.

Elle pointe le panier à son bras. Sous la cellophane, se trouve un assortiment de fruits et de biscuits.

– Ce n'est pas grand-chose, marmonne-t-il en posant son chargement sur la table.

Pour l'infirmier qu'est Oscar, ça n'a pas été un problème de se procurer des narcotiques comme la kétamine et le midazolam. Il a le

matériel, bien rangé dans sa poche de veste. Nonchalamment, il prend un paquet de biscuits dans le panier, pendant que Julie, pieds nus, s'occupe du café. Le fait qu'elle ne le reconnaisse pas le rend à la fois furieux et fier de sa métamorphose.

Il contrôle parfaitement son corps. Sa respiration ne s'emballe pas une seule seconde, maintenant qu'il est si près de sa proie et ses paumes sont sèches en dépit de la chaleur.

– Asseyez-vous, asseyez-vous, dit Julie en posant deux tasses de café sur la table. Lait ou sucre ?

– Les deux, s'il vous plaît.

Au moment où elle se retourne de nouveau, il laisse tomber dans sa tasse quelques gouttes de kétamine, une drogue à effet rapide, mais de courte durée.

– Apparemment, vous avez le palais aussi sucré que moi, rit Julie tout en posant du lait et du sucre sur la table un peu plus tard.

Oscar n'aime pas du tout les sucreries, mais il veut s'assurer que l'anesthésiant a eu le temps de se dissoudre. Avec un soupir, Julie s'assoit à la table.

– Je suis si contente que vous ayez pris l'initiative de venir. Nous avions projeté de vous inviter, vous savez, dit-elle avec un sourire d'excuse.

– Pas de souci. Avec un bébé en route, vous avez forcément beaucoup de choses en tête.

– C'est vrai, mais ce n'est pas une excuse. Je me suis rendu compte il y a seulement quelques semaines, que vous aviez emménagé. Je crois que je vous ai vu dans les escaliers, une fois.

– Oui, c'était moi, dit Oscar.

Il s'efforce de ne pas fixer son visage avec fascination, ces yeux bleu vert qu'il connaît si bien, les taches de rousseur autour de son nez, les fossettes de ses joues, sa grande bouche. Il se demande combien de temps va prendre la drogue pour faire effet, mais pour cela, il faut d'abord qu'elle boive.

– Ça fait longtemps que vous habitez ici ? demande-t-il.

Julie pose un doigt sur sa bouche tout en réfléchissant.

– Hum, voyons voir. J'habite ici depuis presque six ans. C'est mon appartement. Tom a emménagé à peu près au même moment que vous.

Il fait semblant de s'intéresser. Ça aussi, il le sait. Il met du lait et du sucre dans sa tasse puis la porte à ses lèvres.

– Santé !

– Santé ! dit Julie. Elle l'imite et boit son café. Ça ne fait pas longtemps que nous vivons ensemble. Seulement depuis qu'on a appris qu'on attendait un bébé.

– Ah bon, dit Oscar.

Il espère que la kétamine va faire effet rapidement, le bavardage n'est pas son truc.

– Ce n'était pas vraiment prévu, c'est pour ça. Mais maintenant, nous sommes très heureux qu'elle arrive.

Donc c'est une fille, dommage, il aurait préféré un garçon.

Soudain, Julie se met à somnoler.

– Oh là là, c'est bizarre, je crois que je suis un peu fatiguée. La chaleur… marmonne-t-elle le front plissé. Je crois que je devrais aller m'allonger un moment. Excusez-moi Floris, nous allons devoir remettre ça à…

Elle agrippe la table à deux mains et le regarde, les yeux écarquillés un instant avant que sa tête ne tombe vers l'avant avec un bruit sourd.

Showtime.

Rapidement, il saisit une aiguille et des flacons vides dans sa poche. Il l'attrape sous les bras et la descend de sa chaise pour l'allonger avec précaution sur le sol. Après lui avoir posé le garrot habituel, il remplit les tubes de son sang. Puis, il prend l'ampoule de midazolam, un médicament à action prolongée et le regard détourné, il remonte un peu sa robe afin d'introduire l'aiguille dans sa fesse. La vue de sa cuisse bronzée le déstabilise momentanément, mais il se reprend très vite.

Prêt.

Elle va maintenant rester inconsciente plusieurs heures. Il exécute le reste de son plan à toute vitesse et court jusqu'à la chambre du bébé pour prendre quelques affaires. Pas trop, juste assez pour éveiller les soupçons. Puis il prend le pouls de Julie : il est régulier, parfait.

Il lave les tasses, les range à leur place et essuie toutes les surfaces qu'il a touchées avec un chiffon. Une fois toutes les affaires du bébé placées dans un siège auto qui traînait, il l'accroche à son bras valide ; de l'autre main, il porte le panier garni pour le descendre. Après avoir vérifié qu'il n'y a personne dans la rue, il range tout dans sa voiture qui l'attend devant l'immeuble.

Vite, il remonte à l'étage. Le plus dur est à venir : il doit descendre Julie d'un étage. Une chaise roulante l'attend dans le hall d'entrée, mais il faut d'abord qu'il y arrive. Maintenant, il va voir si toutes ces heures à la gym ont payé.

Il prend une grande respiration et attrape de nouveau Julie sous les bras, en s'appuyant sur ses jambes pour la hisser à la verticale. Avec son ventre, il ne peut pas la transporter simplement sur son épaule, il doit donc la prendre dans ses bras comme un bébé. La douleur de ses articulations est terrible, comme lorsqu'il est sorti d'anesthésie après l'incendie. La respiration haletante, il met un pied devant l'autre, juste par la force de sa volonté, sort de l'appartement avec son chargement et la traîne en bas des escaliers directement jusqu'à la chaise roulante.

En sueur, il y dépose Julie. Il réprime le besoin urgent de se reposer un moment, trop risqué. Il pose une perruque grise sur la tête de Julie et jette une couverture à carreaux sur elle. Ça donne l'impression d'une vieille dame dans le fauteuil roulant. Il y a peu de chance que quelqu'un le voie, mais on ne sait jamais.

Une dernière fois, il remonte en courant pour prendre ses sandales et son sac à main. Ses yeux s'arrêtent sur une petite valise dans le hall de l'appartement et sur sa lancée, il la cale sous son bras. De retour en bas, il pose la valise et le sac à main sur les genoux de Julie puis ouvre la porte de l'immeuble et pousse la chaise avec Julie dedans.

Il accompagne souvent des patients pour des rendez-vous hors de l'hôpital, ce n'est donc pas insolite qu'il ait une chaise roulante dans sa voiture. Son *Peugeot Partner* est équipé pour ça. Il fait rouler le fauteuil sur la rampe jusqu'à l'intérieur de la voiture et ferme la portière.

Voilà, c'est fait. Il est temps d'emmener Julie dans sa nouvelle maison.

12 h 30

On dirait que la grenouille sur le mur se moque de Tom quand il parcourt la chambre du regard. Soit Julie a décidé sur un coup de tête de rapporter un tas d'affaires de bébé au magasin, soit il y a un gros problème. Le matelas à langer jaune qui se trouvait sur la commode n'est plus là. Le mobile au-dessus du berceau a disparu. Il fait quelques pas dans la pièce et sent ses genoux se dérober. Un sentiment d'incrédulité totale l'envahit. Il jette un œil dans le berceau et ne voit que le matelas ; la gigoteuse jaune qui était dedans, le mystérieux cadeau, n'y est plus. Les mains tremblantes, il se retourne vers la commode et ouvre les tiroirs. Ses doutes sont immédiatement confirmés : il ne reste que du vide là où il y avait la layette.

Ce n'est pas possible. Dans quelle farce absurde s'est-il fourré ? Ont-ils été victimes d'un vol ? Un vol d'affaires de bébé ? Il reste planté dans la chambre, les mains sur la tête, sans savoir quoi faire. Puis il a une intuition. Il va jusqu'à leur chambre et ouvre la partie de l'armoire réservée à Julie. Au premier coup d'œil, il semble que rien ne manque, mais sait-il seulement ce qui est au sale et ne l'est pas en ce moment ? En supposant que Julie soit partie pour une raison quelconque, qu'aurait-elle emporté ?

Mais bien sûr !

Il se tape le front. Sa valise. Elle l'a faite la semaine précédente pour être prête si le bébé arrivait plus tôt que prévu et elle contient tout ce dont elle a besoin pour l'hôpital. Il se précipite en bas et parcourt fébrilement le couloir du regard, mais il a beau chercher, il ne trouve pas de valise. Totalement abasourdi, il s'effondre par terre, contre le mur.

Elle est partie. Julie est partie. Elle a pris sa valise et les affaires du bébé et il ne sait pas pourquoi.

Une fois de plus, il prend son téléphone et appelle son numéro.

– Bonjour !

Son cœur bondit au son de sa voix.

– Je ne suis pas disponible pour l'instant, mais n'hésitez pas à laisser un message après le bip !

Découragé, il raccroche encore une fois. La seule personne qui pourrait peut-être savoir où et pourquoi elle est partie, est Éloïse. Il cherche son numéro dans ses contacts. Le téléphone tremble dans sa main ; il transpire déjà en abondance.

– Oui ? répond Éloïse après quelques secondes.

– Éloïse, je, euh, je…

– Tom ? Tout va bien ?

Les larmes lui montent aux yeux, une boule de la taille d'une balle de tennis obstrue sa gorge et bloque les mots qu'il voudrait dire. Éloïse semble surprise de son appel et ça ne peut signifier qu'une seule chose : Julie n'est pas avec elle. Un gros sanglot sort de sa gorge malgré lui.

– Tom ! Que se passe-t-il ? Il y a un problème ? C'est Julie ? Le bébé ? Parle-moi ! crie Éloïse paniquée au téléphone, mais il ne parvient pas à dire quoi que ce soit.

– Prends une grande respiration et calme-toi, dit Éloïse pour tenter de l'apaiser.

Il fait ce qu'elle lui dit et laisse l'oxygène affluer dans ses poumons. Respire. Respire. Surtout continue à respirer.

– Julie est partie, dit-il en tentant d'essuyer son visage baigné de larmes avec son tee-shirt. Sa bouche est pâteuse, il a terriblement soif mais il n'arrive pas bouger et reste assis sur le sol du couloir, comme paralysé.

– Comment ça, partie ? Elle est allée où ? demande Éloïse, inquiète. Tout va bien pour le bébé ? demande-t-elle encore.

– Je ne sais pas, répond Tom, la voix éraillée. Je suis rentré il y a une heure et elle n'était plus là. Elle a pris des vêtements et sa valise et des trucs pour le bébé. Je ne comprends pas.

Éloïse prend quelques instants pour répondre.

– Il doit y avoir une explication. Vous vous êtes disputés, ou quoi ?

Elle essaie de le rassurer, mais Tom entend le désespoir dans sa voix. Elle sait que Julie l'aurait appelée si c'était le cas.

– Non, pas du tout. Ce matin tout allait bien. Elle est partie au marché, j'avais des, euh… des courses à faire de mon côté et quand je suis rentré elle avait disparu. Avec tout le reste.

– As-tu essayé de l'appeler ?

– Évidemment, mais je n'arrive pas à la joindre. Son téléphone renvoie directement à sa messagerie. Soit elle est dans un endroit sans réseau, soit son téléphone est éteint.

***

À l'autre bout de la ligne, Éloïse regarde, indécise, ses ongles d'orteils sur lesquels la styliste d'ongles a dessiné des fleurs rose vif. Elle venait juste de s'habiller et prévoyait d'aller « déjeuner » avec Daniel, ce qui signifiait commander un room service au Hilton. Après quelques secondes, elle se décide.

– Reste où tu es, j'arrive. Donne-moi une demi-heure.

***

Rassuré, Tom raccroche. À deux ils seront plus efficaces. Contre

toute attente, il rappelle le numéro de Julie, en vain. Ses mains tremblent encore et l'adrénaline continue à affluer dans ses veines, comme si son corps savait qu'il devait rester en état d'alerte. Mais que peut-il faire à part attendre ? Attendre un signe de Julie, attendre Éloïse. Il sait qu'il doit appeler le père de Julie, même si c'est le dernier endroit où elle aurait pu aller. Mais il préférerait le faire en compagnie d'Éloïse et d'ailleurs, il ne croit pas vraiment qu'elle soit allée là-bas sans le lui dire.

Serait-elle vraiment partie de son propre chef ? Cela semble si peu probable. À moins qu'elle n'ait vu quelque chose de si effrayant qu'elle ait eu envie de partir immédiatement. Mais quoi ? Qu'a-t-il fait ? Il a beau essayer de se souvenir, il est persuadé qu'il n'a rien fait de mal. Sauf si elle a découvert qu'il lui avait menti pour Dolly. Mais il n'a pas menti, il lui a juste caché qu'il l'avait retrouvée. De plus, s'il avait fait quelque chose de mal, elle l'aurait chassé de son appartement, non ? C'est son appartement, bon sang !

Non, c'est mauvais signe.

Il se relève du sol frais et s'assoit à la table, la sonnerie de son téléphone réglée au maximum, tandis qu'il parcourt les photos qu'il a prises de Julie. Il y en a moins que ce qu'il pensait. La plupart des photos sont toujours prises par elle, son téléphone est plein de clichés rigolos d'eux ensemble. La dernière photo que Tom a prise d'elle, c'était au bord de la mer, il y a environ deux semaines. Elle était debout, les pieds dans l'eau, le bas de sa robe blanche trempé et collé à ses jambes. Ses cheveux étaient décolorés par le soleil et elle avait essayé de les relever, mais le vent libérait sans arrêt des petites mèches de l'élastique, ce qui lui donnait un air si sauvage qu'elle l'avait fait fondre d'amour. Il se sent de nouveau faible en la voyant et secoue la tête, incrédule.

– Julie, pour l'amour du ciel, où es-tu ?

13 h 00

29 semaines et 4 jours de grossesse

Je rêve encore de la plage. Cette fois, Maman porte un bandana rose dans ses boucles noires. Papa n'est pas là, sa chaise longue est vide, à part un journal. Avec Maman, je construis un château de sable et je suis occupée à remplir mon seau Hello Kitty. La fosse que je creuse est de plus en plus profonde. Le soleil brûle, la sueur coule sur mes jolies joues de bébé, le sable m'irrite les genoux, mais je n'abandonne pas. Je remplis le seau et le vide en un gros tas, encore et encore. Je creuse et je construis et creuse et construis. Le tas devient de plus en plus haut et la fosse de plus en plus profonde.

Un nuage noir se glisse devant le soleil, mais je ne le remarque pas. Un vent frais se lève au-dessus de l'océan, pourtant je continue à travailler. D'autres nuages se regroupent et grondent au loin. Je lève la tête vers ma mère, mais elle n'est plus là. Le bandana rose est emporté au loin par le vent, comme un oiseau gracieux vers l'océan. Ça s'assombrit encore et, paniquée, je regarde autour de moi à la recherche de ma mère. Je l'appelle. Je me retourne, mets ma main en visière sur mes yeux.

– Maman ? Mamounette !

Le grondement lointain devient plus fort et se mêle au son des vagues qui s'écrasent sur la plage. L'eau se rapproche de mon tas de sable et je recule, surprise. Je perds tous mes repères, tandis que les nuages et la mer s'éloignent de moi encore et encore. Je n'arrive plus à distinguer le haut du bas. Je tombe encore plus profond, dans le plus noir du noir, jusqu'à disparaître dans le néant sans fond, d'où aucune lumière n'a jamais brillé ni aucune ombre n'a jamais surgi.

***

Je me réveille en gémissant. Mes membres sont lourds et ça tambourine sous mes paupières. Avec précaution, je tente de les ouvrir, mais la lumière est trop forte pour ne pas loucher. Je pose mon bras sur mes yeux et tente de prendre une grande respiration, mais j'ai l'impression d'avoir un sac de ciment posé sur la poitrine.

Que s'est-il passé ? Où suis-je ? Ça sent bizarre, ici.

J'essaie de me souvenir où j'étais avant de m'endormir, mais je n'arrive pas à dépasser l'image d'une salade de fruits d'été. C'est vrai, je l'avais faite pour Tom et moi.

Tom ! Je voudrais prononcer son nom, mais rien d'autre qu'un

raclement rauque ne sort de ma gorge. Je déglutis et essaie encore.

– Tom ? murmuré-je, mon bras toujours en visière sur mes yeux.

J'attends un signe de vie avec anxiété, mais je n'entends rien. Excepté le bourdonnement du sang dans mes oreilles et un léger ronronnement que je n'arrive pas vraiment à localiser, un silence total et absolu m'entoure. Je me frotte les yeux des deux mains et tente de les ouvrir à nouveau. Cette fois, je tourne légèrement la tête sur le côté pour ne pas regarder la lumière directement. Ma vision est toujours brouillée, mais je peux voir une chaise en bois près du lit sur lequel je suis allongée.

La confusion augmente dans ma tête et je frotte encore mes yeux frénétiquement dans l'espoir de dissiper la brume. C'est quoi cet endroit ? Lentement, je discerne les contours d'une pièce : des murs gris et un plafond bas avec un néon qui clignote doucement et produit le ronronnement que j'entends. J'essaie de m'asseoir, mais une vague de nausée monte et je me rallonge immédiatement.

Je ne sais pas où je suis, ni pourquoi. Ma mémoire me fait défaut et une peur soudaine surgit dans mon corps. L'adrénaline me picote les doigts et aiguise ma vision. D'instinct, je pose mes mains sur mon ventre où quelques gentils coups de pied qui me font presque pleurer de soulagement, les accueillent. Avec une énergie nouvelle, je m'assois toute droite, pieds nus sur la descente de lit.

Où est mon sac ? Il faut que je trouve mon téléphone. J'examine attentivement la pièce et trouve mes sandales, de l'autre côté, sous un escalier. Je remonte les marches du regard, elles semblent finir dans le plafond. Sous les escaliers, je reconnais une kitchenette que j'ai vue récemment chez Ikea, le modèle le plus simple, avec des placards blancs, une plaque de cuisson électrique et un évier. Juste à côté se trouve un frigo. Sur le tapis vert, une table modeste et quatre chaises autour.

Pas de sac à main en vue.

Un modeste canapé divise la petite pièce en deux. Juste en face du lit sur lequel je suis assise, se trouvent deux portes, à la gauche desquelles, une télévision est posée sur un meuble bas. Il déborde de DVD.

Je regarde autour de moi avec étonnement. Contre le mur, à droite du lit, je découvre une commode avec un matelas à langer jaune dessus. Quelque chose me picote la nuque. Ça ne va pas. Ma bouche est sèche, ma langue colle à mon palais et mes yeux s'écarquillent, à la recherche d'une réponse.

Pourquoi suis-je ici ? Où suis-je ? Où est passé mon putain de téléphone ? Et pourquoi n'y a-t-il pas de fenêtre, ici ?

Tremblante, j'essaie de me lever. Au pied de ma couche, se trouve un lit d'enfant à barreaux, un modèle ancien. Je fais quelques pas en

direction du berceau, puis dans un gémissement, je m'effondre à genoux. Un mobile avec des poussins jaunes est suspendu au-dessus. Sur le matelas, il y a une jolie gigoteuse à rayures blanches et jaunes. Ce sont mes propres affaires. Elles étaient dans la chambre du bébé il y a encore quelques heures.

Je me mets à quatre pattes et sens une remontée de bile, mais elle ne dépasse pas ma bouche. Mon visage se crispe sous le goût ignoble et je sens des larmes couler sur mes joues, mais je me reprends immédiatement. Il y a clairement quelque chose qui cloche, mais pleurer et se plaindre ne résoudra rien.

Je porte la main à mon cou par habitude, j'ai toujours mon collier. Reconnaissante, je le serre dans mon poing. Quoi qu'il en soit, je m'en sortirai. Il faut juste que j'utilise mon cerveau et que je ne panique pas.

Je me redresse et m'avance vers la kitchenette. Je laisse l'eau du robinet couler sur mes mains. J'en asperge mon visage et rince ma bouche. Quelque chose me démange au creux du bras et, en fronçant les sourcils, j'arrache un petit pansement rond de ma peau.

– Qu'est-ce que… je pousse un juron.

Quelqu'un m'a injecté quelque chose ou pris du sang. La colère monte en moi. Je me dirige vers les escaliers et monte les marches en béton avec détermination. Cela a assez duré, maintenant. J'ai besoin de savoir ce qui se passe.

L'escalier se termine par un volet métallique. Je m'arc-boute et pousse, mais rien ne bouge. Dos au mur et les genoux flageolants, j'essaie de pousser à deux mains.

De frustration, je crie : « Allez ! Ouvre-toi ! » Mais en vain. Finalement, je courbe le dos et pousse la trappe dans une ultime tentative pour l'ouvrir, mais c'est sans espoir. Je n'ai aucune prise et mes jambes sont trop faibles pour ça.

Découragée, je redescends.

Réfléchis, Julie, réfléchis !

Comment me suis-je retrouvée là ? Que font les affaires du bébé ici ? Où est mon sac ? Et pourquoi ai-je l'impression d'être passée sous un train ? Je remarque également le siège auto qui était dans mon salon. Dans quoi me suis-je fourrée ?

Réfléchis !

Je me souviens d'être allée au marché. Il faisait chaud, comme depuis des semaines. Je portais ma robe verte. Je baisse les yeux un instant et vois que je porte toujours la même robe. On serait encore « aujourd'hui », alors ? Sans téléphone, je suis perdue. Je n'ai aucune idée de l'heure. Je regarde autour de moi et découvre une horloge murale au-dessus de la télé. Une heure. De l'après-midi ? Du matin ? Combien de temps ai-je dormi ? Et pourquoi ? Peut-être ai-je eu un

malaise au marché ?

Dans ma tête, je refais le chemin que j'ai pris. Si je me repasse toute la matinée chronologiquement, je me rappellerai sûrement ce qu'il s'est passé.

Je me souviens avoir garé mon vélo et m'être arrêtée en premier au stand de pain. Là, j'ai acheté une miche de pain et un croissant, que j'ai mangé sur place. Je suis passée devant le stand de fleurs et l'idée m'a effleurée d'acheter des tournesols pour mettre dans un grand vase au salon, mais il faisait si chaud que j'ai changé d'avis. Ils n'auraient même pas survécu le temps du retour à la maison. Ma dernière étape a été le stand des fruits et légumes, puis j'ai pédalé jusque chez moi. Oui, je suis rentrée à vélo. Sans aucun doute.

J'appuie mon dos contre le comptoir et observe la pièce. Qu'ai-je fait, une fois à la maison ? Ma tête résonne encore, ma gorge est sèche.

J'ai coupé des fruits et les ai mis dans un saladier.

Tom était-il là aussi ? Je ne m'en souviens pas. Je dois m'asseoir et prends donc place sur l'une des chaises autour de la table. Mes mains tremblent, mes lèvres sont desséchées. Il y a une carafe d'eau et un verre sur la table, mais je n'ose pas boire.

Je secoue la tête. Non, Tom n'était pas là.

Ma respiration faiblit. Je me souviens de quelque chose. De quelqu'un.

Bon sang, Julie ! Qui ? Réfléchis !

Les larmes me montent aux yeux. Je ne me suis jamais sentie aussi désemparée depuis le jour où ma mère est morte. Il faut que je me souvienne. Il le faut. Je parcours la liste : qui pouvait être chez moi ?

Éloïse ?

Non, c'était un homme. Je ferme les yeux et essaie de le visualiser devant moi. Était-ce mon père ?

Non, certainement pas. Quelqu'un de l'université, alors ?

Je serre les dents de frustration. L'image ne se précise pas. Était-ce quelqu'un que je connais ?

Soudain, ma tête se redresse. Une image passe, comme une diapositive. Il faut juste que je la mette au clair. Cela me coûte tellement d'énergie. Pourquoi suis-je si malade ?

Et puis, tout d'un coup, je la vois : c'est une main. Une main mutilée.

13 h 15

– Quand l'as-tu vue pour la dernière fois ? Éloïse a fait irruption dans l'appartement, suivie par un nuage de parfum presque visible et a allumé la machine à café sans demander. Et où sont tes tasses ? elle continue sur sa lancée, en levant ses sourcils élégamment épilés.

Tom lui passe les rênes, avec gratitude. Tandis qu'elle ouvre le placard de la cuisine, il répond :

– Ce matin, vers dix heures, quand elle est partie à vélo pour le marché.

— Et tout allait bien à ce moment-là ?

– Il me semble, dit-il, mais un léger tremblement est perceptible dans sa voix.

– Pas de dispute ?

– Pas de dispute.

– Un désaccord, peut-être ? À propos du bébé ?

– Non, vraiment. Il ne s'est rien passé du tout.

Éloïse fronce les sourcils.

– Ça fait maintenant plusieurs fois que j'appelle Julie. Quelque chose ne va pas. Elle ne disparaîtrait pas comme ça, pas sans me le dire.

Elle regarde Tom en plissant des yeux et il se sent mal à l'aise sous son regard.

– Tu crois qu'elle est allée où ? demande-t-il tandis qu'il verse du café dans sa tasse et se prépare du thé.

Éloïse hausse les épaules.

– Le seul endroit qui me semble possible serait la maison de son père. Il va falloir qu'on appelle Monsieur Meskens. Je ne comprends pas que tu ne l'aies pas encore prévenu, Tom.

Ils emportent leur tasse sur le balcon. Tom s'assoit à la table avec un soupir ; par chance, un petit vent s'est levé pour rafraîchir son front brûlant.

– J'ai bien peur qu'il ne m'aime pas.

– Qui ? Monsieur Meskens ? Oui et ? On parle de sa fille, là, non ? dit Éloïse, étonnée, en s'asseyant. C'est vrai qu'il est dur, mais en ce qui concerne Julie, c'est un cœur d'artichaut.

– Oui, je sais, mais nous… disons qu'il n'est pas super content de son gendre et je préférerais ne pas l'appeler si ce n'est pas nécessaire.

– Et tu n'as pas estimé que c'était nécessaire ? s'exclame-t-elle.

– Si, bien sûr ! Je voulais juste attendre que tu arrives. Je ne sais plus quoi faire, répond-il, les mains agrippées dans ses cheveux en

signe de frustration. Les larmes lui montent aux yeux à nouveau.

Elle le regarde d'un air interrogateur.

Tom, tu es sûr qu'il n'y a rien d'autre ? demande-t-elle, plus gentiment cette fois. Si tu veux que je t'aide, il faut que tu me dises tout.

Il boit une gorgée de son thé.

– Je ne sais pas, Éloïse. Oui, il est arrivé quelque chose, mais je ne sais pas si ça a un rapport.

– Quoi donc ? demande-t-elle encore, suspicieuse.

Il soupire. Un gros nœud dans la gorge, il lui raconte qu'il a trouvé Dolly sur le toit et qu'il l'a emmenée chez le vétérinaire sans rien dire à Julie.

– Alors c'était ça, la puanteur ? Pourquoi tu ne lui as rien dit ? Elle est véto aussi, non ?

– Je voulais le faire, bien sûr, mais pas tout de suite. Je voulais la protéger, je crois.

– Elle peut encaisser, répond Éloïse froissée. C'est Julie, tu sais, pas une frêle nymphe des bois.

– Heu, oui, je sais. Je pensais bien faire. Mais en tout cas, quand j'étais au commissariat…

– Waouh ! Attends ! Rembobine, mon gars. Donc tu es allé au commissariat ?

Il lève les yeux, surpris.

– Oui, je… enfin c'est une autre histoire, balbutie-t-il confus.

– Dis-moi, l'exhorte-t-elle sans le lâcher des yeux.

Tom pose les coudes sur la table et tient sa tête entre ses mains. Éloïse le rend nerveux, elle le fait se sentir coupable.

– J'allais porter plainte pour un acte de vandalisme.

– Continue…

– Il y a quelques mois, avant que j'emménage ici, ma voiture a été rayée alors qu'elle était garée devant l'immeuble. J'ai fait réparer les dégâts, mais…

Il hésite un moment, assez pour qu'Éloïse comprenne que ça ne s'est pas arrêté là. Ses yeux sombres plongent dans les siens.

– Tom, allez, dis-moi ! Qu'est-ce qui se passe ?

Il rougit et sent ses joues s'illuminer.

– Quelques semaines plus tard, quelqu'un a écrit *Pute* sur mon pare-brise et ce matin, il s'est encore passé quelque chose, dit-il, résigné.

– Quoi donc ? Que s'est-il passé ? D'impatience, elle pianote avec ses longs ongles sur la table.

– Cette fois, la voiture avait un *Salope* gravé dessus, je suis surpris que tu ne l'aies pas vu, d'ailleurs.

Sa bouche rouge reste béante.

– Salope et Pute ?

Il opine lentement.

– Salope et pute. La première fois c'était *pute* et ce matin, c'était *salope*.

– C'est vraiment trop bizarre. Tu penses que quelqu'un te vise ? Ou ta voiture ? Ou Julie ? — Je ne sais pas. Je ne suis pas sûr que ça m'ait visé personnellement.

C'est maintenant au tour d'Éloïse de rester silencieuse. Elle boit son café avec précaution, le regard perdu vers les prés au loin.

– Ça n'a pas de sens, marmonne-t-elle plus pour elle-même que pour Tom. Il voit à son visage, qu'elle se démène comme lui pour trouver une explication.

– À quoi tu penses ? Demande-t-il.

– Je me demande si tu crois que quelqu'un vise Julie avec ces insultes.

Il hausse les épaules.

– Je ne sais pas quoi penser. Mais j'admets que ce sont des insultes bizarres pour un homme et Julie a… Enfin, avant qu'on soit ensemble, elle était…

Éloïse tape sur la table si fort, que les tasses bougent.

– D'accord ! Donc tu crois vraiment que quelqu'un traite Julie de salope et de pute en le gravant sur ta voiture ? Ses yeux lancent des éclairs et Tom se crispe. Si tu crois ça, alors tu ne connais pas Julie Meskens, Tom. C'est impossible ! On va arrêter ces absurdités tout de suite et appeler son père. Donne-moi ton téléphone.

Il sort son téléphone de sa poche, le déverrouille et le pose dans sa main tendue. Elle fait défiler rapidement la liste des contacts, sélectionne « Père de Julie » et lui remet son téléphone dans la main.

– Appelle-le.

Ses mains se remettent à trembler. Il tient le téléphone près de son oreille et déglutit bruyamment.

– Oui ? répond chaleureusement la voix profonde de Jean-Pierre Meskens dans son oreille.

– Heu, Monsieur Meskens, bonjour. C'est Tom.

– Tom ? Oui ? La chaleur disparaît pour faire place à un ton plus froid.

– Je… euh…

Éloïse agite ses mains avec impatience, faisant tinter ses bracelets. « Allez ! » dit-elle silencieusement.

– Je me demandais si vous aviez des nouvelles de Julie, dit-il.

Silence à l'autre bout de la ligne.

– Allô, monsieur ? demande Tom inquiet.

– Je ne suis pas sûr de comprendre votre question, répond Jean-Pierre Meskens. Pourquoi me demandez-vous si j'ai des nouvelles de ma fille, puisqu'elle vit avec vous ?

Tom avale sa salive et explique la situation ; que Julie est allée au marché et est rentrée à la maison, mais que depuis, elle a disparu ainsi que les affaires du bébé et sa valise.

Monsieur Meskens ne cache pas son dédain pour Tom.

– Donc vous vous êtes disputés et ma fille a fait ses valises. Eh bien mon garçon, je ne sais pas pourquoi vous m'appelez. Je suis la dernière personne auprès de qui elle voudrait admettre qu'elle a fait une erreur. Et si je peux vous donner un bon conseil : laissez Julie tranquille. Si elle est partie, je suis sûr qu'elle avait une bonne raison. Appelez son amie Éloïse, Julie y sera certainement. Oh et si vous arrivez à la joindre, dites-lui que ma porte est ouverte.

– Éloïse ? Non, Julie n'y est pas. Éloïse est avec moi en ce moment. Nous sommes très inquiets, monsieur, réplique Tom, déconcerté, mais il parle dans le vide.

— Il a raccroché ? demande Éloïse avec de grands yeux.

Tom acquiesce et repose le téléphone sur la table, vaincu. Il savait que Julie n'avait pas une très bonne relation avec son père ces derniers temps, mais qu'il réagisse ainsi…

– Elle n'est pas chez lui non plus. Et maintenant ?

Éloïse se mord les lèvres.

– Je crois qu'on ferait mieux d'appeler la police.

13 h 30

29 semaines et 4 jours de grossesse

Je me souviens maintenant, la dernière personne que j'ai vue était notre voisin. Il s'était présenté sous le nom de Floris et semblait ne pas pouvoir faire de mal à une mouche.

Que m'a-t-il fait ? Et pourquoi ? Est-il un genre de psychopathe et j'aurais eu la malchance d'habiter dans le même immeuble que lui ? Je ne crois pas le connaître. Je me creuse la tête pour trouver un point de repère, mais je n'arrive pas à resituer l'homme pâle au crâne rasé et aux lunettes épaisses. Pourtant… Son attitude me donne une étrange impression de « déjà-vu », dans sa façon d'essayer de passer inaperçu malgré sa grande et large stature.

Ce pervers m'a kidnappée ! Mais où m'a-t-il amenée ? Mes yeux refont le tour de la pièce, à la recherche d'un indice ou d'une sortie. Que prévoit-il de faire de moi ? Suis-je dans l'une de ces caves dont on parle dans les journaux ?

Mes mains tremblent sans arrêt. Je fais de mon mieux pour rester calme, mais c'est sacrément difficile. En même temps, je ressens de la colère. Comment quelqu'un peut-il se mettre en tête d'enlever une parfaite inconnue de son propre appartement ? Comment a-t-il fait ? Il a dû me droguer, mais avec quoi ? Quel genre de poison m'a-t-il donné ? Je suis enceinte, bon sang ! Est-ce pour cela que je me sens si malade ? S'il m'a donné du Rohypnol ou quelque chose de similaire, ça pourrait me prendre plusieurs heures pour récupérer. Je fais de mon mieux pour tirer de mon cerveau mes connaissances sur la sédation. Je ne peux qu'espérer qu'il m'ait donné quelque chose d'inoffensif pour le bébé.

Soudain, je me rends compte qu'il sait que je suis enceinte. Il n'a pas pu ne pas le remarquer. Et toutes les affaires du bébé qui sont là… Il ne peut tout de même pas en avoir après le bébé ? Mes mains se posent sur mon ventre, la panique envahit mon corps de nouveau. Où est-il ? Qu'attend-il ? L'ignorance prend le pas sur la peur.

Je crie :

– Hé ! Où suis-je ? Laissez-moi sortir d'ici, bordel !

Silence.

Je deviens folle. Je me mets à rugir de toutes mes forces, ma voix est méconnaissable, de toute la rage qu'elle contient.

– Floris ! C'est quoi ce bordel ? Laissez-moi sortir d'ici, je suis enceinte, putain !

Silence, encore.

Je vois à nouveau cette main mutilée devant moi. Elle était pleine de cicatrices partout, des brûlures, je crois. Il boitait aussi un peu, j'ai même eu un brin pitié pour lui quand il est venu chez moi. Il avait l'air tellement vulnérable en dépit de sa grande

taille.

Le silence pèse sur ma poitrine et m'empêche de respirer. Je sais qu'il faut que je me calme et je laisse donc mon esprit dériver vers Tom. S'il est 14 heures 30 maintenant, il doit être inquiet, en train de me chercher. Il se demande sûrement où je suis et pourquoi j'ai emporté toutes ces affaires.

Désespérée, je donne un coup de pied dans la table et m'allonge à nouveau sur le lit. Je ne peux rien faire, à part attendre l'arrivée de Floris pour qu'il me dise ce qu'il en est. Ou bien jusqu'à ce qu'il vienne me torturer et me tuer, bien sûr. Je me mets à mâchouiller mes cheveux.

***

Peut-être que je me suis rendormie – le sédatif me rend faible et distord mes perceptions – mais un peu plus tard, j'entends un bruit qui vient des escaliers. Je me lève d'un bond et m'entoure de mes bras, une façon bizarre de me protéger.

Le volet s'ouvre, je sens l'air chaud pénétrer au fond de la pièce quand un grand pied descend les marches. Son pied gauche suit quelques instants plus tard. Il descend lentement, avec précaution. Je sursaute en voyant qu'il a un Taser à la main.

– Ne vous approchez pas de moi ! Ne vous approchez

pas !

Je crie de panique, mais il continue imperturbable, à descendre jusqu'en bas où il s'arrête. Raide de peur, je rampe le long du mur, prise au piège comme un rat.

– Salopard ! Éloignez-vous de moi ! Laissez-moi tranquille ! Je sanglote et sens les larmes couler le long de mes joues.

Mon bébé, ma fille, que va-t-il me faire ? Que va-t-il lui faire ?

Mais il ne fait rien et continue à m'observer, comme si j'étais un singe dans un zoo. Je l'observe à mon tour et pendant plusieurs minutes, rien ne se passe.

Puis il dit :

– Bois, Julie, cette eau n'est pas empoisonnée.

Je secoue la tête.

Il marche jusqu'à la table, le Taser toujours en main et sert un verre d'eau. Puis il ouvre le frigo.

– Il y a des fruits et des yaourts, si tu as faim. Je t'apporterai un

repas chaud tous les jours et il y a du pain avec des trucs à tartiner. Si tu as besoin de quelque chose de plus, tu peux le noter ici.

Il me montre un carnet et un crayon qu'il pose sur la table. Je ne comprends pas.

– Pourquoi suis-je ici ? Quel est votre plan ? demandé-je, bien que ce soit presque inintelligible.

Il ne répond pas et ouvre l'une des portes, la plus proche de la cuisine.

– Ici, il y a une salle de bains, tu peux te doucher et te changer. J'ai apporté quelques-unes de tes affaires, comme tu l'as vu.

Il fait un signe de tête en direction du mur. Je reconnais la petite valise prête à être emportée à l'hôpital.

D'accord, donc il n'a pas juste pris des affaires pour le bébé, mais aussi pour moi. Pourquoi ?

– Je ne comprends pas, vous avez l'intention de me garder ici comme animal de compagnie, ou quoi ?

De nouveau, il reste silencieux, comme s'il ne m'avait pas entendue. Ses yeux sont toujours cachés derrière ses épaisses lunettes. Il ouvre une autre porte.

– Et là, les toilettes.

J'essaie encore :

– Floris, dites quelque chose ! C'est quoi votre projet ? Vous n'allez pas vous en tirer comme ça ! Tom aura déjà appelé la police, à l'heure qu'il est. Vous pouvez me laisser partir maintenant, il ne s'est encore rien passé.

– La télé n'est pas connectée au câble, mais je t'ai acheté des DVD. Je peux aussi te fournir des livres. Tu n'as qu'à écrire ce que tu veux lire, continue-t-il imperturbable, comme un directeur de camping qui me présenterait les équipements à ma disposition pendant mes vacances.

Derrière ses lunettes, il a le regard perçant, voire provocateur. L'impuissance me submerge, je ne peux l'arrêter et me mets à rugir comme une démente, tout en frappant le matelas de mes mains. Je hurle :

– Salopard ! Laissez-moi sortir ! Vous êtes un malade ! Je veux me jeter sur lui, mais mon instinct m'en empêche.

Il attend patiemment que j'aie fini.

– Tu peux appeler autant que tu veux, tu es en sous-sol et il n'y a personne dans le coin, on ne t'entendra pas. Je reviendrai demain et j'espère que tu te seras un peu calmée d'ici là.

Je cache mon visage dans mes mains et sens des larmes chaudes qui coulent à flots. Je suis piégée dans une geôle souterraine et je n'ai pas idée du pourquoi. Au mieux, Floris est un fou qui me cache dans une cave quelque part pour son propre plaisir, au pire c'est un meurtrier

qui veut faire souffrir sa proie le plus longtemps possible avant de s'en lasser. Dans tous les cas, je suis sérieusement dans la merde.

Je l'espionne à travers mes doigts pendant qu'il remonte et disparaît par la trappe. Au moins je suis tranquille jusqu'à demain matin, s'il dit la vérité.

Je me demande ce que fait Tom en ce moment. Et Éloïse. Et papa. Sont-ils à ma recherche ? Ont-ils compris que je n'étais pas partie de mon plein gré ? Je l'espère.

14 h 45

Pour la deuxième fois de la journée, Tom gare sa voiture devant le commissariat. Cette fois-ci, il marche vers l'entrée avec Éloïse à son côté. Elle a insisté pour l'accompagner et l'a suivi dans sa Mini. Elle regarde les lettres sur le côté de la Golf et secoue la tête.

– C'est pas bon, Tom. Pas bon du tout.

L'angoisse lui serre la gorge, alors il ouvre la porte pour la laisser entrer, sans lui répondre. C'est un autre policier que celui du matin, à l'accueil et cette fois, ils n'ont pas à attendre. Dès que le mot « disparition » est mentionné, Tom est emmené directement dans une salle d'interrogatoire. Éloïse reste à l'accueil pour l'attendre. Tout cela semble si surréaliste.

Tom joue avec le gobelet en plastique qu'on a posé devant lui et attend. Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvre à la volée et un homme entre, qui se présente comme l'inspecteur principal Van Dijck. Il n'échappe pas à Tom que ce dernier l'observe d'un œil attentif ; sans un mot, l'interrogatoire a déjà commencé. En dépit de sa petite taille, l'homme rayonne d'autorité ; cela rassure un peu Tom, qui sait qu'il pourra s'en remettre à son professionnalisme.

– Dites-moi, commence Van Dijck, de qui voulez-vous signaler la disparition ?

Malgré son air brusque, il a l'air concerné et intéressé, Tom lui raconte alors ce qui s'est passé, comment il est rentré et a trouvé l'appartement vide. Van Dijck opine et prend des notes dans le dossier qui se trouve devant lui.

– Que portait Julie quand vous l'avez vue ce matin ? Tom décrit sa robe verte et ses sandales.

– A-t-elle pris son sac à main ?

Tom acquiesce d'un signe de tête.

– Son téléphone ?

– Oui, mais j'ai essayé de l'appeler plusieurs fois et les appels sont renvoyés directement sur la messagerie.

– D'accord, si nécessaire, nous pourrons peut-être essayer de la localiser.

Si nécessaire, pense Tom, *pourquoi pas tout de suite ?*

– Avez-vous eu des mots ?

– Des mots ?

– Oui, vous êtes-vous disputés avant qu'elle ne disparaisse ? Un désaccord, peut-être ?

– N-n-non, balbutie Tom.

– Pourquoi considérez-vous sa disparition comme suspecte ?

Il dit tout à l'inspecteur principal ; qu'elle est enceinte, que l'appartement est à elle, qu'il n'y avait aucune raison pour qu'elle parte. Il lui parle également des rayures sur sa voiture et des pneus crevés du vélo.

L'homme disparaît un instant pour retrouver le signalement précédent et Tom vide son verre d'eau avec avidité. Il observe l'écran vide de son téléphone

Julie, où es-tu ?

Ses mains n'arrêtent pas de trembler.

Van Dijck revient et se rassoit en face de Tom.

– Je vais demander à quelqu'un d'enquêter sur le vandalisme dont votre voiture a fait l'objet. Si j'ai bien compris, vous aviez déjà signalé des rayures avant. Pourquoi pensez-vous qu'il y a un lien avec la disparition de votre petite amie ?

– Je ne sais pas, elle a entendu quelqu'un hurler dans son appartement.

– *Dans* son appartement ?

– Non, en fait, elle était seule à la maison quand elle a entendu quelqu'un crier, elle ne savait pas qui c'était, ni d'où ça venait, bégaie Tom.

Van Dijck prend note.

– Vous venez de dire « son » appartement, vous ne vivez pas ensemble ?

– Si, mais seulement depuis peu de temps. Tom sent ses joues rougir, comme s'il était pris en flagrant délit de mensonge.

Et ses foutues mains qui n'arrêtent pas de trembler, il les pose sur ses genoux sous la table, mais Van Dijck semble tout voir et prendre en note. À l'extérieur de la salle d'interrogatoire, on entend des bruits sourds, quelqu'un est emmené quelque part, contre sa volonté. Tom avale sa salive et essaie d'expliquer, sans hoquet, pourquoi il a emménagé avec Julie.

– Donc, la grossesse n'était pas prévue, conclut Van Dijck, tout en continuant à écrire dans le dossier, comme si c'était un fait important.

– Non, mais elle en était heureuse, balbutie Tom. Je veux dire elle « est » heureuse. Elle ne l'était pas au début, mais elle l'est maintenant. Et moi aussi.

– Souffrait-elle de sautes d'humeur ?

– Oui, bien sûr. C'est sorti tout seul, avant qu'il ne se rende compte de ce qu'il vient de dire. Non ! Je veux dire…

Van Dijck fronce les sourcils, la nervosité lui monte à la gorge.

– Elle n'était pas déprimée, si c'est ce que vous vouliez dire, mais parfois, elle pouvait passer d'un extrême à l'autre. « Peut », je voulais dire « peut »

Son visage rouge commence à perler de sueur et il a terriblement soif, mais son gobelet d'eau est vide.

– Et selon vous, il n'y a pas eu de querelle ? Rien du tout ?

– N-n-non.

– Donc votre relation va bien ?

La question de Van Dijck ne plaît pas du tout à Tom.

– Quel rapport avec…

– Question de routine. Répondez, s'il vous plaît.

– Oui, notre relation allait bien.

– Aurait-elle pu rencontrer quelqu'un d'autre ?

Tom le regarde avec perplexité.

– Non ! Bien sûr que non, elle est enceinte de sept mois !

– Avait-elle des problèmes d'argent ? continue Van Dijck calmement.

– Absolument pas.

Van Dijck opine et prend des notes dans le dossier. Après quelques questions standards de plus, il met fin à l'interrogatoire.

– D'accord, nous allons faire un rapport sur la disparition, mais je dois vous dire que nous ne pouvons faire grand-chose pour le moment. Julie est majeure, il n'y a aucune trace d'effraction et elle a emporté ses affaires personnelles. Si vous voulez mon opinion, elle est probablement un peu perdue à cause des hormones de la grossesse et du stress causé par cette situation.

Tom est presque certain que ce n'est pas le cas et il lutte pour retenir ses larmes. Van Dijck, paternel, se penche sur la table et le regarde dans les yeux.

– Elle va revenir, mon garçon. Moins de 1 % des disparitions sont vraiment inquiétantes.

– Mais…

– Donnez-lui encore un peu de temps, si elle ne réapparaît pas demain, nous mettrons l'unité des personnes disparues sur son cas.

***

– Donc ils ne vont rien faire pour l'instant ? demande Éloïse, ses yeux sombres écarquillés, lorsqu'ils se retrouvent dehors.

– Non, pour l'instant elle n'est que signalée.

Elle mordille une petite peau près de son ongle.

– Tom, je suis vraiment inquiète.

– Moi aussi.

– Je peux rester avec toi, ce soir ? Jusqu'à ce qu'elle revienne ?

Il acquiesce avec gratitude. Il ne veut pas rester seul avec ses pensées, en ce moment. Elles deviennent plus sombres d'heure en heure.

15 h 00

29 semaines et 4 jours de grossesse

Je n'arrive pas à croire que ça m'arrive à moi. Dès que la trappe est refermée, je cours en haut des escaliers et tente de la pousser pour l'ouvrir, mais en vain. Furieuse, je cherche un moyen de m'échapper. J'explore chaque centimètre de ma cellule avec mes mains, à la recherche d'une sortie cachée, d'une pierre qui bouge ou de n'importe quoi qui puisse m'aider. Les murs en ciment gris ont l'air solides, mais il me faut trouver une issue. J'ouvre tous les placards et tiroirs et jette leur contenu par terre. Si je trouve quelque chose de suffisamment pointu, je pourrai peut-être l'utiliser comme outil, ou comme une arme. Mais je ne trouve rien. Dans la salle de bains, je ne trouve qu'une brosse à dents, du dentifrice et une brosse à cheveux en plastique, quelques serviettes et des gants de toilette. Les tiroirs de la cuisine sont vides, les placards aussi. Pas de couteau, pas de ciseaux ni autre objet coupant. À quoi m'attendais-je ?

Réfléchis, Julie, réfléchis.

Ma valise ! C'est un petit sac de voyage que j'utilise comme bagage à main dans l'avion. Je l'avais préparé pour emporter à l'hôpital, lors de l'accouchement. Je n'avais pas encore mis grand-chose dedans, mais j'aime bien être préparée.

Pleine d'espoir, je jette l'objet sur le lit et ouvre la fermeture éclair. Floris a été assez intelligent pour vérifier son contenu, d'après ce que je vois : tout est mélangé. Je trouve mon pyjama et mes sous-vêtements propres, mais pas de trousse de toilette et donc pas d'objet affûté.

Il y a deux grenouillères dedans. J'en sors une, couleur crème avec un ours polaire tout doux sur le devant et la serre contre ma poitrine. Ma vision se brouille et la pièce se met à tourner, tout semble s'éloigner de moi, comme si je regardais dans des jumelles à l'envers. Mon cœur bat la chamade et mes doigts commencent fourmiller. C'est une crise de panique, mais le savoir n'améliore pas les choses. Je mets la tête entre mes genoux jusqu'à ce que la pièce arrête de tourner. La dernière chose que je veux maintenant, est perdre la tête. J'essaie de penser à Tom, qui doit me chercher. La police aussi me recherche certainement. Bientôt, la trappe s'ouvrira et ils me sortiront d'ici. Puis tout sera fini.

Ma respiration se calme, mon esprit s'éclaircit. Je me concentre à nouveau sur la valise. C'est un objet à la mode, avec des petites poches

partout. Mon espoir d'y trouver quelque chose resurgit. Fébrilement, je commence à ouvrir toutes les fermetures Éclair, mais les poches sont vides. Je n'abandonne pas et tâte chaque recoin et anfractuosité du tissu rugueux, jusqu'à tomber sur une bosse dans la doublure. C'est tout petit, de la taille d'un tampon, ça pourrait d'ailleurs en être un. Je cherche frénétiquement un moyen d'attraper l'objet avec mes doigts, mais mes mains tremblent tellement que je n'y arrive pas. Je serre les dents de frustration. Ça ne marchera jamais, il faut que je me contrôle et sois méthodique.

Calme et self-control.

Je ferme les yeux et prends une grande respiration, puis tranquillement, je recommence à examiner le bagage en commençant par les coutures. Il me faut peu de temps pour trouver la petite fermeture cachée, à l'intérieur, juste en dessous de la grosse couture de la fermeture principale. Avec précaution, j'ouvre la poche et mets ma main dedans. C'est un tout petit espace, idéal pour cacher un objet de valeur. Ma main se ferme sur quelque chose de froid. C'est du métal, pas un tampon. Mon cœur fait un bond. Un canif ? Aurais-je tant de chance ? Je sors très vite l'objet du sac et ouvre ma main.

Non, ce n'est pas un canif. C'est un coupe-ongles.

Je l'ouvre et jubile presque en voyant qu'une mini-lime y est attachée. C'est minuscule, mais c'est quelque chose. J'essaie mon nouvel outil tout de suite sur un bout de mur sous le lit, pour que si je réussis à faire un trou, il ne le remarque pas immédiatement. Je roule sur le côté et enfonce la pointe de la lime dans le mur. Un petit trou apparaît et je commence à gratter d'avant en arrière. De la poussière grise tombe par terre, mais seules quelques rayures superficielles apparaissent. Je mets plus de pression et tente de faire un trou. Ça ne fonctionne pas. J'essaie un autre endroit. Je n'y connais rien en caves, de quoi sont-elles faites ? De briques ? De ciment ? Je recommence furieusement, mais le résultat reste le même.

Mes phalanges sont éraflées et je me sens épuisée. Que suis-je en train de faire ? Si je suis dans une cave, comment diable vais-je réussir à creuser un tunnel avec une mini lime à ongles, sans qu'il s'en aperçoive ? Même si je parviens à extraire les pierres du mur, où vais-je les mettre ? Et quelle est l'épaisseur du mur ? Je dois garder mes forces. Réfléchir.

Je me redresse et me hisse sur le lit. Je suis vraiment épuisée. L'horloge murale indique quatre heures passées. Je suis fatiguée. Tellement fatiguée.

CAPTIVE

Julie

29 semaines et 5 jours de grossesse

Jour 2 dans le sous-sol.

La lumière éclaire le sous-sol. Je ne sais pas si je peux l'éteindre moi-même. L'obscurité ne me tente pas de toute façon, alors le puissant éclairage fluorescent reste allumé toute la nuit. Je n'arrête pas de me réveiller en sursaut, sans comprendre où je suis d'abord, jusqu'à ce que l'odeur de moisi de la cave pénètre mes narines. Le réel me tombe dessus, encore et encore. J'ai été kidnappée. Je préférerais le pire des cauchemars à ma réalité, mais malheureusement, je ne suis pas en train de rêver.

Je me demande si la police me recherche déjà. Le moindre son me fait tendre l'oreille, le regard fixé sur la trappe, dans l'espoir qu'elle s'ouvrira avec fracas et qu'une équipe d'hommes armés fera irruption dans le sous-sol en disant : « Police, vous êtes sauvée ».

Mais je n'entends rien, excepté le bourdonnement constant des tubes néon.

Que peut bien vouloir Floris de moi ? Une rançon ? Je n'ai pas d'argent. Hormis mon appartement, je ne possède rien de valeur. Tom non plus. Mon père ? Oui, mon père a de l'argent, mais il n'est pas vraiment riche. Du moins je ne le pense pas. Je me rends compte que je ne sais pas vraiment. Il a une petite société de transport, mais elle a pu grossir depuis le temps. Nous ne nous parlons plus si souvent et certainement pas de son travail. Se pourrait-il que ce soit ça ? Floris en voudrait à mon père et aurait donc emménagé au-dessus de chez moi ? C'est possible. Combien peut valoir mon père ? Plus j'y pense et plus je commence à croire que l'argent est la raison de ma présence ici. C'est une bonne nouvelle parce qu'alors, Floris a tout intérêt à me garder en bonne santé, non ?

J'essaie d'imaginer la tête de mon père quand il recevra la demande de rançon. Pauvre papa ; il ne mérite pas ça. Son travail est toute sa vie, d'autant plus depuis que ma mère a disparu.

Je me tourne sur le côté et me remémore le temps où nous vivions ensemble, lorsque nous avons déménagé en ville après sa mort. Son regard quand il m'a déposée le premier jour à ma nouvelle école : un regard qui disait en même temps, « pardon » et « s'il te plaît, ne rends pas les choses plus dures qu'elles ne le sont déjà. ». Je sais qu'il a fait ce qu'il a pu. Je sais que ses choix sont nés de sa façon maladroite de

gérer sa perte. Une perte si grande qu'il devait se traîner au long des jours. Il ne pouvait porter le poids de ma douleur en plus. Je le savais, même à l'époque. Mais si je n'avais pas eu Éloïse, qui ne m'a jamais quittée depuis le premier jour d'école, je ne sais pas si j'aurais survécu à l'adolescence.

Elle m'avait tout de suite abordée et m'avait prise sous son aile, comme si c'était une évidence. Je n'ai compris que plus tard, qu'elle était habituée à ça chez elle où, avec sa sœur aînée, elles devaient aider à élever leurs frères et sœurs plus jeunes. Je devais avoir l'air vraiment désemparé. Même à cette époque, elle se débrouillait toujours pour avoir un look d'enfer avec peu d'argent. Elle a essayé de me transmettre son sens du style, mais cela n'a jamais fonctionné. J'aimais l'accompagner, le week-end, pour ses fouilles dans les friperies. Ainsi, je pouvais m'évader quelques heures de l'atmosphère déprimante de la maison. Éloïse trouvait toujours une jupe ou un chemisier de marque, qu'elle réussissait à combiner de façon spectaculaire. Ensuite, je l'invitais pour une pizza ou un Mac Do, parce qu'elle ne pouvait pas se l'offrir.

Mais tout ça me paraît si loin aujourd'hui. Il est six heures du matin et mon deuxième jour dans un sous-sol vient de commencer.

Tom

Munis d'une photo de Julie, Tom et Éloïse ont frappé à toutes les portes du quartier ensemble, mais personne n'a rien vu ni n'a été capable de leur dire quoi que ce soit. Puis ils ont fait imprimer une centaine d'exemplaires d'une autre photo dans un magasin de photocopies. À chaque arrêt de bus, dans chaque café et sur tous les lampadaires, le visage souriant de Julie s'étalait. Chaque fois que Tom scotchait la feuille A4, il la regardait dans les yeux et prenait quelques secondes pour évacuer la pression grandissante dans sa poitrine. Ils sont allés à la gare, au marché, à l'université, au Billy's, bien sûr et même dans ce magasin de puériculture où le vélo de Julie a été saboté. Éloïse a appelé tous ceux qui étaient susceptibles de savoir quelque chose. Sans résultat.

Puis la secrétaire du gynécologue a appelé parce que Julie et lui n'étaient pas venus à leur rendez-vous et qu'elle n'arrivait pas à la joindre. Tom a rappelé la police tout de suite après. Il fallait qu'ils le prennent au sérieux : vingt-quatre heures étaient passées et Julie n'aurait jamais raté son rendez-vous. Elle avait toujours hâte de voir le bébé sur l'échographie.

Maintenant, l'affaire a pris de l'ampleur : la police fait sa propre enquête de voisinage et ils interrogent tout le monde. Tout à l'heure, la tête de Julie est apparue à la télé. « Avez-vous vu cette femme ? » avec le numéro de la police en dessous. Tom en a eu la chair de poule.

Il a été interrogé à nouveau, ainsi qu'Éloïse. Il a dû raconter à la police où il était et ce qu'il avait fait ce matin-là ; une simple formalité selon eux. Mais Van Dijck lui a tout de même demandé si quelqu'un pouvait confirmer son alibi, ce qui n'était pas le cas au cours de l'heure entre son retour à la maison et l'arrivée d'Éloïse. Au commissariat, il a failli ne pas reconnaître Monsieur Meskens, le père de Julie, lorsqu'il l'a vu. Le colosse attendait devant la salle d'interrogatoire, affalé sur une chaise en plastique. Tom voulait aller le voir – ils étaient dans la même galère après tout – mais il n'a pas osé et est passé devant lui sans s'arrêter. Il l'appellerait plus tard.

Il est maintenant de retour à la maison, épuisé. L'adrénaline qui lui a permis de tenir le coup les derniers jours semble s'être dissipée.

L'appartement est silencieux, le vide remplit la pièce et pèse sur sa tête. Éloïse est rentrée chez elle. Julie lui manque, Dolly lui manque. Tout son univers est devenu un horrible cauchemar en trois jours.

Il s'assoit sur le tabouret devant son piano et baisse la tête, mains sur les genoux. Lentement, il les lève et effleure les touches du bout des doigts. Le salon solitaire s'emplit de notes délicates. Il ferme les

yeux. Les notes enflent et retombent comme des vagues sur une plage. Il se laisse porter par la musique et n'ouvre les yeux que de temps en temps, juste pour laisser s'échapper les larmes qui se pressent derrière ses paupières.

La sonnette de la porte d'entrée retentit, l'obligeant à s'arrêter de jouer brusquement.

– Inspecteur en chef Van Dijck, entend-il dans l'interphone et quelques minutes plus tard l'homme se trouve dans le salon avec plusieurs membres de son équipe.

– Bonsoir, vous avez des nouvelles ? demande Tom, nerveux.

– Non, pas encore. Asseyez-vous, je voudrais encore vous poser quelques questions. Ces messieurs feront leur travail pendant ce temps, dit Van Dijck et pointant ses collègues.

Tom le regarde sans comprendre.

– Lorsqu'une disparition nous fait souci, nous faisons toujours une recherche, je vous l'ai expliqué ce matin, dit l'inspecteur en chef. Son ton est amical mais ferme et il tend un document à Tom. C'est vrai qu'on lui a dit. Il s'en souvient. Il s'assoit à la table, les genoux flageolants et lit le papier en diagonale avant de le signer.

– Vous cherchez quelque chose en particulier ? demande-t-il tandis que Van Dijck pose sa veste sur un dossier de chaise et s'assied.

– Tout ce qui pourrait suggérer une intention malveillante, dit Van Dijck, le regard fixé sur Tom. Si vous avez quelque chose à me dire, c'est le moment, Monsieur Van de Velde.

Tom le regarde, perplexe. Quel est le but de la démarche ? Il n'a rien à cacher, non ? Et depuis quand l'appelle-t-il Monsieur Van de Velde ?

– Que voulez-vous dire ?

– Ce que je viens de dire.

Il ne comprend rien. Ont-ils obtenu un tuyau ou une piste quelconque ? Ses mains sont moites et sa langue colle au palais. Il la passe nerveusement sur ses lèvres.

– Je… Je ne crois pas. Je ne comprends pas très bien…

– Vous êtes-vous disputé avec Julie Meskens ? demande Van Dijck, comme s'il n'avait pas déjà posé la question deux fois.

– Il me semble que je vous ai déjà répondu. Non, nous n'avons eu aucune dispute, tout allait bien. Il ne comprend plus rien. Que lui veut donc Van Dijck ?

– Ce n'est pas ce que j'ai entendu, grogne l'inspecteur en chef. Ses cheveux bruns sont coiffés en forme de crête vers l'avant. Cette coiffure rappelle à Tom le cul d'un canard.

– Ah ? Tom avale sa salive, il n'aime pas ce ton.

– J'ai un témoin qui affirme avoir entendu des disputes régulières qui venaient de votre appartement.

– Qui a dit ça ?

– Ce n'est pas le sujet, Monsieur Van de Velde. Je répète la question : vous êtes-vous disputé avec Julie juste avant sa disparition, oui ou non ?

– Non !

– Vous niez lui avoir crié dessus ?

– Je ne l'ai jamais fait et ne le ferai jamais, balbutie Tom, de plus en plus mal à l'aise. Si quelqu'un a jamais crié ici, c'est bien Julie. Lorsqu'elle était en colère, elle le montrait toujours très clairement.

– Donc vous niez également l'avoir traitée de « pute » comme de lui avoir crié dessus ?

– Évidemment que je le nie ! Ça ne venait pas d'ici ! pleure Tom qui sent ses joues en feu. N'a-t-il pas dit à la police ce que Julie avait entendu ? Il ne se souvient pas. Les rayures ? Oui et le vélo aussi. Et Dolly. Mais les cris ? Il ne les a jamais entendus lui-même.

– Vous dites que ça ne venait pas d'ici ?

– Non, Julie m'a dit que plusieurs fois elle avait entendu quelqu'un crier très fort, mais elle pensait que ça venait de chez le voisin.

– On ne m'a pas raconté la même histoire.

– Alors quoi ?

– Qu'il y avait des disputes régulières chez vous.

Tom prend sa tête à deux mains. Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Je suis suspect, maintenant, ou quoi ? Il faut que je me trouve un avocat ?

Van Dijck continue sur un ton plus doux.

– Si vous n'avez rien à voir avec la disparition de Julie, vous n'avez rien à craindre et nous pourrons vous retirer très bientôt de la liste. Le mieux est que vous coopériez et ce sera vite réglé.

Tom acquiesce et se frotte les mains sur sa barbe.

– Je n'ai pas crié sur Julie. dit-il en essayant de rester calme. Les mots « salope » et « pute » ont été gravés sur ma voiture quand elle était garée devant l'immeuble. Vous savez déjà tout ça puisque j'ai fait une déposition.

– Je le sais en effet, mais vous comprenez que nous devons explorer toutes les pistes. Vous avez prétendu ne pas avoir de problèmes relationnels ; ce témoignage nous en fait douter. De plus, un autre témoin nous a dit que Julie n'était pas aussi heureuse de cette situation que vous voulez bien le faire croire.

Tom reste sans voix. Qui pourrait dire une chose pareille ? Mais il n'a pas le temps d'y réfléchir car à cet instant même, l'un des enquêteurs interpelle Van Dijck.

– Un instant, dit-il en se levant et il suit l'enquêteur à l'étage.

Tom reste là, perplexe. Il observe ses mains et se sent déboussolé. Est-il suspect ? Pensent-ils qu'il a rayé sa voiture lui-même ? Ce serait

une catastrophe, ça signifierait qu'ils ne cherchent pas la personne qui a enlevé Julie. Parce que c'est ce qui s'est passé, il en est sûr maintenant. Il n'a pas le temps de céder à la panique, que Van Dijck est déjà de retour dans le salon. Il a entre les mains un sac en plastique contenant quelque chose qui ressemble à un tee-shirt. Un tee-shirt ensanglanté.

– Tom Van de Velde, je vous arrête dans le cadre d'une disparition inquiétante et d'un possible crime violent à l'encontre de Julie Meskens, dit-il en menottant Tom. Veuillez me suivre maintenant.

Julie

30 semaines de grossesse

Jour 4 dans le sous-sol

Je suis toujours vivante, mais c'est la seule bonne nouvelle. Je me sens tellement seule. On dirait que le temps a ralenti et que les minutes se traînent.

La première fois que Floris est venu pour me nourrir, j'ai jeté l'assiette contre le mur pendant qu'il remontait.

– J'en veux pas de ta sale bouffe, pervers ! ai-je crié tandis que la purée dégoulinait sur le mur gris comme des flocons d'écume sur la plage. Et je ne mange pas de viande !

Il a haussé les épaules, continué à monter et a disparu par la trappe en me laissant seule. J'avais faim mais à ce moment-là, je croyais encore pouvoir bientôt sortir de ma prison après le paiement de la rançon. Quel joli rêve c'était.

L'après-midi suivant, il est revenu et a nettoyé calmement les restes sur le sol et les murs, comme si rien ne s'était passé. Il a posé une nouvelle assiette pour moi sur la table : du poisson, cette fois.

– Je ne veux pas de ta nourriture, laisse-moi sortir d'ici, ai-je crié, mais avec le recul, je ne me rendais pas du tout service.

Il se moquait clairement que j'aime sa nourriture ou non. Je savais qu'il me faudrait finir par manger, si ce n'était pour moi, au moins pour mon bébé. Combien de temps pourrait-elle tenir sur mes réserves, si je ne buvais que de l'eau ? Quelles carences aurait-elle ? À la maison, je prenais de l'acide folique en plus, mais je n'en ai pas ici. Je sais que les bananes en sont riches, j'en ai donc mangé une à contrecœur. Le poisson est resté là toute la soirée et toute la nuit, ça sentait horriblement mauvais. Du cabillaud, je crois.

Le silence me rend folle, pourtant je me refuse obstinément à regarder les DVD ou à lui demander des livres. Ce n'est pas ma maison ; je n'habite pas ici. Je ne vais pas me mettre à l'aise. J'attends.

Le doute s'insinue peu à peu en moi. S'agit-il vraiment d'un kidnapping pour une rançon ? Dans ce cas, pourquoi ne pas prendre une photo de moi avec un journal ou autre ? Enregistrer un message audio ou vidéo pour prouver à mon père que je suis en bonne santé ? C'est comme ça que ça se passe dans les films, mais on n'est pas dans une fiction. C'est la réalité. Ma réalité. Et ma réalité n'a apparemment

rien à voir avec une rançon.

Il s'agit de *moi*.

Bizarrement, il est convaincu que ce qu'il fait est juste. Je le vois à sa façon de me regarder : comme si j'étais la propre cause de mon malheur. Il semble penser que tout est de ma faute. Il me laisse souffrir, juste en me retenant ici. Il ne fait rien d'autre. Il n'essaie pas de me toucher ni de me menacer.

D'autres choses se clarifient : les jurons que j'ai entendus à la maison… c'était Floris, bien sûr. Un frisson me court le long de la colonne vertébrale lorsque je me rends compte qu'il m'a traitée de « salope », de « pute » et de je ne sais quoi d'autre alors que j'étais seule à la maison. Mon cerveau s'emballe et avance d'une connexion à l'autre : les rayures sur la voiture de Tom… son œuvre aussi. Mais pourquoi ? Pourquoi la voiture de Tom ? En a-t-il après Tom, plutôt qu'après moi ? Veut-il le punir en nous kidnappant son futur enfant et moi ? Je secoue la tête ; non, ce n'est pas ça. Je le sens. Son hostilité est dirigée contre moi. J'ai dû lui faire quelque chose, un jour. À lui ou à quelqu'un qu'il connaît et aime. Mais comment est-ce possible puisque je ne l'ai jamais vu avant ?

Après une nuit sans repos, j'ai pris une décision ce matin : si je veux m'en sortir, je dois garder mes forces et manger plus que des yaourts et des fruits. Mais je n'ai pas mangé d'animaux depuis des années, je ne vais donc pas commencer maintenant. Alors, pour la première fois je lui écris un mot et le pose sur la table.

***

C'est déjà le soir, lorsque j'entends finalement la trappe s'ouvrir. Il descend avec un nouveau plateau et le pose sur la table. Je l'observe depuis mon lit. Mes cheveux sont gras et je porte toujours la même chose : la robe verte que j'avais pour aller au marché, la dernière fois que j'ai vu le soleil et respiré de l'air pur. Je vois qu'il fronce le nez inconsciemment à cause de l'odeur de poisson, de sueur et d'être humain pas lavé qui flotte sans aucun doute dans la pièce. Je vois aussi qu'un duvet pousse sur sa tête et qu'il a de la barbe. Ses cheveux sont blancs comme ceux d'un bébé. La barbe sur son menton est tout aussi blanche que la peau sur laquelle elle pousse. Cela fait un contraste saisissant avec ses sourcils sombres. Ses yeux sont toujours cachés derrière des verres de lunettes ridiculement épais.

Il prend le plateau de nourriture intacte sur la table et voit mon mot. Il repose le plateau avec précautions et regarde vers moi. Puis il se saisit du mot et lit : *Je suis végétarienne.* Ça me semble être une information plus que suffisante.

Il me jette un autre de ses regards, qui me fait me sentir sale et disparaît en haut. Il a pris le plateau avec le poisson d'hier, mais a

laissé le reste.

Quand il a disparu, je viens voir ce qu'il m'a apporté avec curiosité : une soupe de légumes avec des spaghettis et un morceau de baguette. Il a probablement renoncé à cuisiner pour moi et s'est contenté d'un repas simple, mais pour le moment je suis heureuse comme une gosse. Je trempe la baguette avec avidité dans la soupe et vide le bol en un rien de temps.

Tom

La police l'a gardé deux jours, puis a dû le relâcher Ils ont trouvé un tee-shirt avec des taches de sang au fond de sa penderie. Tom n'a aucune idée de la façon dont c'est arrivé là, ni à qui appartenait le sang dessus, mais selon son avocat, la police a supposé qu'il avait tué Julie au cours d'une dispute. L'enquête dirait si c'était intentionnel ou pas. Ensuite, ils ont dit qu'il aurait caché le corps quelque part avec des vêtements et les affaires du bébé, pour donner l'impression qu'elle était partie de son plein gré. Selon l'inspecteur en chef Van Dijck, il aurait eu suffisamment de temps entre sa visite au poste de police et l'arrivée d'Éloïse à l'appartement. Ça ne sent pas bon.

Il ne s'est jamais senti aussi désemparé que lorsque la porte de la cellule s'est refermée sur lui et qu'il ne pouvait plus rechercher Julie. Lorsqu'il a été présenté au juge d'instruction, il a failli s'évanouir de panique à la simple idée d'être enfermé à nouveau. Mais maintenant il attend là, à l'arrêt de bus, il respire le parfum frais de la pluie. Il est libre, bien qu'il doive se tenir à la disposition de la justice pour toute audience ultérieure. Quel cauchemar. Julie a disparu depuis cinq jours et pour l'instant il est le seul suspect, pour autant qu'il sache.

Il est réticent à l'idée de retourner à l'appartement, mais où pourrait-il aller, sinon ? Il veut appeler Éloïse, mais bien sûr, son téléphone est mort et il n'a pas envie d'aller à la boutique à l'improviste. Ils ne pourront pas parler là-bas de toute façon.

Le destin décide pour lui. Au loin, il voit le bus approcher et un instant plus tard, il est au sec et brinquebalé dans les rues mal entretenues. Il se tapote les cuisses du bout des doigts. Par les fenêtres du bus, il voit la ville s'éloigner. Il connaît les rues et les quartiers qu'il traverse comme sa poche, mais cela fait longtemps qu'il n'a pas pris les transports en commun. Il pleut plus fort maintenant. Une femme se bat avec son parapluie, cheveux au vent, l'air farouche. Un homme d'un certain âge observe depuis son balcon et fume une cigarette. Il a l'impression de regarder un film plutôt que le monde autour de lui, un monde auquel il n'a plus l'impression d'appartenir. Il ne fait plus partie des « gens ordinaires », il est suspect dans une affaire de disparition, peut-être même de meurtre. Son nom est dans le journal. Même si ce ne sont que ses initiales, il est entaché. Le genre d'homme dont on éloigne ses enfants. Il soupire. Sera-t-il celui-ci désormais ? Un spectateur qui regarde le bonheur des autres sans jamais l'expérimenter lui-même ? Malgré la chaleur dans le bus, il frissonne ; il n'est pas habillé pour ce temps pluvieux.

Le cœur serré, il tourne la clé dans la serrure. Il entre rapidement

dans l'appartement, mais ses poils de bras se dressent lorsqu'il se retrouve où Julie a peut-être livré son dernier combat. Il prononce son nom en silence : « Julie ? ». L'atmosphère est pesante. Il avance avec précaution dans le salon et balaie la pièce du regard. Les traces de la perquisition sont encore visibles : placards et tiroirs sont ouverts, le tapis roulé traîne dans un coin, la table et les chaises ont été poussées sur le côté.

Son piano semble intact et il fait glisser tendrement sa main sur le bois doux et sombre. Si seulement il pouvait remonter le temps, si seulement il n'était pas allé chez le vétérinaire ce jour-là, Julie serait peut-être encore là. Il s'assoit sur le tabouret de piano, fait courir ses mains sur les touches et commence à jouer. La seule chose après tout, qu'on ne lui a pas prise. Automatiquement, il se sent plus léger, étire son dos et redresse ses épaules. Ses longs doigts bougent de plus en plus vite, il hoche la tête au rythme de la musique et bientôt, son corps prend le dessus sur son esprit. Pas une pensée, pas une émotion ne s'immisce, ni joie, ni peine, ni douleur. Tom ne pense plus à ce qui lui est arrivé, ni à ce qui est arrivé à Julie. Enfin sa tête est silencieuse et seules ses mains parlent.

Lorsque la sonnette retentit, son cœur manque de sauter hors de sa poitrine. C'est pareil à chaque fois que son téléphone sonne : il est submergé par l'espoir que Julie soit retrouvée, immédiatement suivi par la peur qu'elle ne soit plus en vie.

Mais ce n'est pas la police. C'est Éloïse, qui s'est échappée de la boutique pour une heure. En entendant sa voix dans l'interphone, ses jambes se dérobent de soulagement. Lorsqu'elle entre dans l'appartement, une bombe de couleurs semble exploser. Elle lui saute au cou.

– Tom, c'est vraiment surréaliste, dis-moi que c'est une erreur.

Elle a des cernes noirs sous les yeux.

– J'ai bien peur que non.

– Aux infos, ils ont dit qu'on avait trouvé des traces de violences dans votre appartement et que c'est pour ça qu'on t'avait arrêté. C'est vrai ? Elle regarde autour d'elle, le bazar qu'il n'a pas encore rangé.

Tom met ses mains devant son visage et acquiesce. Un frisson lui parcourt la colonne.

– Mais ils ont trouvé quoi ? demande Éloïse. Ses yeux sont écarquillés et elle mord sa lèvre inférieure.

– Ils ont trouvé du sang, répond-il doucement, presque dans un murmure.

Il n'arrive toujours pas à y croire. Outre le tee-shirt, le laboratoire de la police scientifique a également découvert une flaque de sang qui avait été nettoyée à la va-vite, près de la table du salon. Dans l'évier de la cuisine, ils ont trouvé des taches de sang, ainsi qu'une serpillière

tachée de sang dans la poubelle du rez-de-chaussée.

– Comme si je pouvais lui faire du mal, continue-t-il. Je l'aime, elle me manque et me voilà assis là sans rien pouvoir faire.

Éloïse plaque sa main sur sa bouche.

– Mon Dieu, s'ils ont trouvé autant de sang, qu'est-il arrivé à Julie ? Des larmes perlent à ses yeux. Oh, Tom et si elle était morte ?

– Je n'arrive pas à penser à autre chose et je ne comprends pas. Je veux dire, pourquoi voudrait-on tuer Julie ? Et pourquoi cette personne a-t-elle pris ses affaires et celles du bébé ? Ça n'a aucun sens !

Éloïse secoue la tête.

– Non, ça n'a pas de sens. Mais pas plus que le fait qu'ils te suspectent.

Il hausse les épaules.

– Je comprends que c'est habituellement le conjoint qui est coupable, dit-il amèrement. Et selon la police, des témoins prétendent nous avoir entendus nous disputer régulièrement.

Éloïse relève brusquement la tête.

– C'est vrai ?

– Non, mais c'est ma parole contre la leur.

Elle le regarde avec insistance, il sent qu'elle hésite encore à le croire ou non.

– Sympa, les voisins. On fait quoi, maintenant ? demande-t-elle.

Ils s'assoient à la table. Il voudrait prendre ses mains, mais se retient.

– Aucune idée. Je n'arrête pas de me creuser la tête pour savoir où elle peut être, ce qu'il a pu lui arriver, mais je n'en ai aucune idée. Quelqu'un l'a enlevée, Éloïse. En plein jour. Et parce que la police me suspecte, le bâtard est toujours libre, dit-il en serrant les dents.

La lèvre d'Éloïse commence à trembler. Elle est pourtant si forte d'habitude, mais là, toutes ses forces semblent s'être envolées.

– Hé, allez, ne pleure pas. S'il te plaît. Je me sens déjà tellement impuissant, tu sais. Je suis content qu'au moins toi tu me croies. Tu me crois, hein ? demande-t-il.

Je te crois, dit-elle en hochant la tête, mais sa tête reste baissée. Elle cure ses ongles vernis, d'un rose pétant cette semaine. Qu'est-ce que je peux faire ?

Tom croise les mains derrière sa tête et réfléchit. Éloïse est la seule personne au monde en qui il peut avoir confiance, qui sait qu'il est innocent. Jean-Pierre Meskens, le père de Julie est convaincu que Tom l'a tuée. Ses parents à lui le croient aussi, bien sûr, mais ils habitent trop loin et ne peuvent laisser tomber leur magasin. Il soupçonne aussi son père de craindre pour l'image de marque de "Woonboulevard Van de Velde", suite à cette affaire. Ses frères et sœurs ont leur propre vie

et il n'attend pas grand-chose d'eux. Et il n'a pas beaucoup d'amis, il préfère la solitude.

– Il y a quelque chose que tu pourrais faire, commence-t-il.

Elle le regarde d'un air interrogateur.

– Tu te souviens de ce que je t'ai raconté pour Dolly ? Que le véto a dit qu'elle avait été étranglée ? Il baisse d'un ton. Éloïse acquiesce et se penche sur la table pour se rapprocher de lui. Et ce que je t'ai dit à propos des rayures ?

– Hum ?

– Au début tu ne croyais pas que ces insultes étaient pour Julie, qu'en penses-tu, maintenant ?

Éloïse soupire et se redresse sur sa chaise.

– Je ne sais pas, j'ai beaucoup de mal à croire que quelqu'un puisse dire des choses pareilles à Julie. Je veux dire, elle a eu beaucoup d'aventures, tu sais comme elle était. EST ! Merde ! Mais elle n'a jamais trompé personne de ce que je sais et elle est en bons termes avec tous ses ex. Je crois. Ça n'a aucun sens.

– Je suis d'accord avec toi, mais il y a autre chose : chaque fois que j'étais absent, elle entendait crier depuis un endroit proche, c'est sûrement ça que les prétendus témoins ont entendu. Je ne sais pas combien de fois c'est arrivé, mais à chaque fois c'étaient des insultes comme « salope », « pute » ou autre. C'est une coïncidence bizarre, non ?

– C'est étrange en effet et elle n'avait pas idée d'où ça pouvait venir ?

Tom se penche encore plus vers elle et elle l'imite.

– Le truc bizarre, c'est qu'elle pensait que ça venait de chez le voisin du dessus, mais comme il vit seul, elle soupçonnait la famille juste à côté. Mais, Éloïse et si c'était vraiment le voisin du dessus ?

– Et alors ? Il téléphonait peut-être à quelqu'un, non ?

– C'est possible bien sûr, mais tu ne trouves pas que c'est une coïncidence étrange ? Les mêmes mots, exactement ? En plus, il n'ouvre jamais la porte quand je frappe chez lui, c'est pas un peu louche ?

– Si, ça l'est. Mais si c'est ton voisin du dessus qui a crié sur Julie et gravé des jurons qui lui étaient destinés sur ta voiture, pourquoi a-t-il fait ça ? Elle ne le connaissait pas, n'est-ce pas ?

– Non.

Tom s'affaisse sur sa chaise. C'est le point faible de sa théorie : il n'y a pas de mobile. Pourquoi un parfait étranger ferait-il ça ? Ils n'avaient même pas encore rencontré le type. Le fait qu'il n'ait pas ouvert la porte n'est pas une preuve. Mais c'est le seul indice qu'il a.

– Tu connais tellement de gens. Tu ne pourrais pas savoir qui est cet homme ? demande-t-il.

Éloïse hésite.

– C'est pas un travail pour la police ?

– Bien sûr que si, mais ils pensent avoir déjà trouvé le coupable, répond-il frustré.

– D'accord. Je vais voir ce que je peux faire. On ne sait jamais, tu as peut-être raison, dit-elle en posant doucement sa main sur la sienne. Puis elle se lève et remet en ordre son tailleur violet. Je dois retourner à la boutique. Tu as déjà mangé ?

Il secoue la tête. Pas faim.

– Il faut que tu manges, Tom. J'irai au supermarché tout à l'heure, puis on mangera ensemble ce soir, OK ?

Il opine.

– Merci.

Il a beau aimer être seul en temps normal, il trouve ça terrifiant, maintenant.

Dès qu'Éloïse est sortie, il court pour la énième fois sonner à la porte de son voisin du dessus. Il y a quelque chose qui cloche chez cet homme. N'importe quelle personne innocente aurait offert son aide spontanément, non ? Mais cette fois encore, pas de réponse.

De retour à l'appartement, il prend une pile de photos de Julie et descend avec les affiches sous le bras. Quelqu'un a forcément vu quelque chose.

Julie

30 semaines et 2 jours de grossesse

Jour 6 dans le sous-sol

J'ai décidé de ne plus jamais mentionner son nom. C'est un monstre, un monstre sans nom. J'ai beau vouloir savoir pourquoi il me retient ici, je ne lui demande plus. Je ne veux pas lui donner ce plaisir. De plus, chaque fois que je lui pose une question, il ne répond pas et me montre le carnet.

Depuis que j'ai recommencé à manger, je sens mes forces revenir. J'ai utilisé le carnet pour lui écrire des messages, par exemple j'ai demandé des cachets d'acide folique et il me les a donnés quelques jours plus tard. Ça m'a donné un sentiment de contrôle que je n'ai pas ressenti depuis des jours. J'ai également demandé un journal, mais il n'est jamais arrivé.

Je pense qu'il a un travail à horaires variables et qu'il vient par conséquent à des moments différents. Étant donné ses connaissances en anesthésie, il pourrait bien être médecin ou infirmier.

Ne pas savoir me rend folle. Me recherchent-ils, dehors ? Ont-ils seulement une idée de ce qui m'est arrivé ? Je me suis aussi rendu compte que ça devait paraître louche, cette disparition avec une partie de mes affaires et celles du bébé. J'espère de tout mon cœur que Tom ne va pas être inquiété, qu'ils le croiront quand il leur dira que je n'ai pas disparu de mon plein gré. Pas sûr qu'il y croie lui-même.

Je ne sais pas. Lui ai-je suffisamment fait sentir que j'étais heureuse avec lui ? Maintenant que j'y pense, j'ai peur qu'il ait des doutes.

Et Éloïse ? Elle aussi sait que je ne me serais jamais mise avec Tom si je n'étais pas tombée enceinte.

Bon sang, ça craint. Et s'ils pensent que je suis partie ? Qui sait, ils n'ont peut-être même pas encore appelé la police !

Non, c'est pas possible. Ce n'est vraiment pas possible. Je n'aurais jamais fait une chose pareille sans me confier à Éloïse et elle le sait. Non ?

J'ai trop de temps pour penser, c'est le problème. Je devrais peut-être lui demander de m'apporter des livres.

Je me creuse la tête à trouver une stratégie dont je pourrais user pour qu'il me laisse sortir, parce qu'une évasion est hors de question. J'ai examiné la pièce du sol au plafond et il n'y a pas la moindre sortie. J'ai caché le coupe-ongles avec la petite lime sous le matelas ;

ça pourrait servir. Je maudis tous les films que j'ai vus dans lesquels un prisonnier s'évade de façon créative. C'est absurde. Ce ne sont que des conneries. Je ne peux rien faire.

Il me déteste. Alors je me dis que ça changera peut-être quand il me connaîtra mieux. Et qui sait, peut-être arriverai-je à le percer à jour si j'en apprends plus sur lui. Peut-être était-il un enfant maltraité ? Ou n'avait-il pas de mère, comme moi ? Et s'il n'était pas un monstre du tout, mais juste un homme qui n'a jamais connu l'amour ? En ce cas, une offensive de charme serait la meilleure stratégie, n'est-ce pas ? Je dois lui montrer ce que je peux représenter pour lui, lui montrer que je suis un être humain de chair et de sang. Quelqu'un qu'il pourrait aimer et qui l'aimerait. Du moins je pourrais lui faire croire.

Je sens le bébé donner des coups de pied et mon nouveau plan me donne du courage. Je vais m'en sortir, bordel !

Pieter

Le journaliste d'investigation Pieter De Saegher se penche plus près du miroir et caresse du doigt l'endroit où une bouteille de bière a heurté son nez. La cicatrice est le souvenir d'une bagarre de bar qu'il avait tenté de calmer au Billy's. Selon la température et son humeur, elle change de couleur. Parfois on la voit à peine, d'autres fois elle est rouge vif comme aujourd'hui. La marque inégale rappelle celle que porte Harry Potter sur le front, mais sans le pouvoir magique.

Il coiffe ses cheveux noirs avec les doigts. Il a trente-deux ans mais en paraît dix de moins et s'habille en conséquence avec des jeans déchirés et des Adidas sales. Ses collègues journalistes l'appellent parfois « La Rock Star » pour plaisanter. Il trouve ça drôle, parce qu'il n'a jamais chanté une note ni joué d'un instrument de toute sa vie.

Sur le chemin du bureau, il pense à la conversation qu'il vient d'avoir avec Jean-Pierre Meskens, le père de la jeune femme disparue, Julie Meskens. Il a reconnu le désespoir dans ses yeux. C'était le même air désemparé qu'il voyait dans les yeux de ses parents chaque fois que sa sœur aînée, Tinne, disparaissait. Tinne avait été en contact pour la première fois avec la drogue lorsqu'elle avait quinze ans. Pieter avait onze ans à l'époque. Il se souvient des nombreuses disputes à la maison, des nuits où sa mère dormait sur le canapé, pendant que son père quadrillait le quartier en passant devant tous les endroits où elle aurait pu être. Il se souvient aussi des petites bouffées d'espoir à chaque fois que Tinne était hospitalisée et clean pour quelques

semaines.

Jusqu'à la prochaine rechute.

Mais il se souvenait surtout du jour où sa mère l'avait appelé. Il vivait seul à l'époque. Il n'oublierait jamais le cri viscéral qui avait traversé le téléphone, avant qu'elle ne lui dise en sanglots que le corps de Tinne avait été retrouvé. Poignardée par son petit ami. Dans une ruelle sombre et puante. Certaines histoires ne finissent pas bien.

Depuis, Pieter s'occupe de tous les cas de disparition qui se présentent à lui avec plus de zèle professionnel qu'en temps normal, ne serait-ce que parce qu'il comprend ce qui se passe dans la tête de la famille. Heureusement il est rare qu'un cas soit vraiment perturbant. En outre, il est toujours capable de maintenir la distance émotionnelle nécessaire.

Jusqu'à maintenant.

Non seulement l'affaire Julie Meskens est déstabilisante, mais en plus dans ce cas, il connaît bien la victime.

Lorsqu'il était étudiant, il travaillait parfois au Billy's et c'est devenu par la suite son bar préféré. Au début de sa relation avec Ellen, son ex, il y allait encore avec elle chaque vendredi, mais Ellen ne voyait pas le charme du pub comme lui alors, au bout de quelque temps, il y est allé seul. Il connaissait tout le monde là-bas de toute façon. Julie et Éloïse. Et Tom, qui est maintenant soupçonné d'avoir fait quelque chose de terrible à Julie. Pieter n'a jamais échangé un seul mot avec lui. Est-il un meurtrier, comme le père de Julie le pense ? Ça se pourrait. Bien sûr, il sait que le conjoint est souvent le coupable. Pas de trace d'effraction, pas d'empreintes autres que celles de Tom et Julie et de quelques-uns de leurs amis, qui ont tous un alibi. Il n'est pas si difficile d'imaginer un homme qui panique et tue sa petite amie, surtout quand on sait qu'ils n'étaient pas ensemble depuis longtemps quand elle s'est retrouvée enceinte. Le couple s'était même séparé à une période.

Pieter est allé au Billy's et a interrogé tous ceux qui connaissaient Tom ou Julie, à la recherche de quoi que ce soit – n'importe quoi – qui puisse mettre en lumière ce qui a pu arriver à Julie. Mais il n'a rien appris de nouveau. Il savait déjà par expérience, que Julie n'était pas la sainte que son père lui avait décrite, il n'allait pas pour autant écrire là-dessus. Son travail consistait à rendre compte de l'enquête et à esquisser le profil du coupable, mais Pieter ne serait pas devenu journaliste s'il n'avait pas eu naturellement un œil critique.

Non, Tom Van de Velde ne serait pas le premier homme à prendre peur à cause d'une future naissance, là-dessus, il est du même avis que le père de Julie. Sa théorie rejoint celle de la police : Tom aurait paniqué et fait quelque chose de regrettable. Mais si ce n'était pas le cas ? Alors Julie a peut-être été enlevée et est retenue prisonnière quelque part. Il serre les dents. Ou bien elle a été assassinée et le coupable est toujours dans la nature.

D'un mouvement vif, il range sa Peugeot sur le parking et entre dans le bâtiment. Inconsciemment, il frotte le haut de ses bras qui sont encore courbatus de la séance d'entraînement de la veille. Du haut de son mètre soixante-dix, il n'est pas spécialement imposant, mais qui oserait le sous-estimer tomberait de haut. Son talent en Krav Maga s'en charge, un art où seule l'efficacité compte et non la grâce. Il a commencé à s'entraîner à ce sport après avoir été tabassé lors d'une enquête sur un politicien corrompu. La seule chose que Pieter De Saegher demande à un art martial est de pouvoir repousser son agresseur, de manière qu'il réfléchisse à deux fois avant de recommencer. Les gracieux mouvements de bras ne lui sont d'aucune utilité.

Il pose sa housse de portable sous son bureau et se laisse tomber sur sa chaise. Comme tous les jours, il commence par lire ses mémos dans

sa boîte aux lettres et parcourt ses e-mails. Il y a un message de son rédacteur en chef. Les chiffres de ventes baissent chaque semaine. *Donc,* écrit-il, *tant que le corps de Julie Meskens n'est pas retrouvé, j'attends tous les détails sur la vie de Tom VdV. Qui sont ses ex ? Qu'en disent ses élèves ? Trouvez quelqu'un qui soit prêt à étendre son linge sale.*

Pieter soupire. Il n'a rien trouvé contre le timide professeur de musique. Même Jean-Pierre Meskens n'a rien pu lui dire de concret. Si le garçon a vraiment tué sa petite amie, c'était très fort d'avoir la présence d'esprit de se débarrasser du corps sans que personne ne s'en aperçoive. De plus, c'était très intelligent et rusé de retirer ses affaires et celles du bébé de l'appartement pour faire croire qu'elle était partie de sa propre initiative. Ça ne correspond pas à l'image que Pieter se fait de Tom et qui est confirmée par ses amis et collègues. Mais il y a forcément un truc qui cloche. Peut-être pourra-t-il le convaincre de faire une interview afin d'en savoir plus ?

Pour le moment, il faut qu'il retravaille l'interview de Jean-Pierre Meskens. Il met ses écouteurs et commencer à taper.

Tom

Ça fait maintenant une semaine que Julie a disparu. La montée d'adrénaline que les recherches lui avaient tout d'abord procurée, s'est estompée au bout de quelques jours, suivie par un chagrin si grand qu'il l'a paralysé.

Chaque jour est un nouveau combat pour garder la tête hors de l'eau. Il sent qu'il s'enfonce de plus en plus. Dans la rue, il voit le visage de Julie voler sur le trottoir d'en face, ou flotter sur un lampadaire. Toujours aucun indice valable n'est apparu, pourtant il continue à parcourir la ville tous les jours avec sa pile d'affiches. C'est tout ce qu'il peut faire. Prendre conscience que ce n'est pas suffisant le détruit.

Il frotte ses joues mal rasées et sursaute quand le téléphone sonne. C'est le seul moment où il se sent vivant, lorsque son cœur bat à tout rompre et que la panique s'empare de son corps. Pourrait-elle… ? Est-elle… ? Ont-ils… ?

Mais ce n'est qu'Éloïse.

– Tu l'as lu ? Ce salaud de journaliste ! Quel con !

Les mots lui explosent la tête, il éloigne son téléphone de son oreille. Il n'a pas lu les journaux, il sait que les médias ont communiqué largement sur son arrestation, mais il lui reste juste assez d'amour-propre pour ne pas se perdre en voyant son visage barré de noir sur les yeux.

– Quoi ? Qu'ont-ils écrit que je ne sais pas encore ? dit-il quand elle prend enfin le temps de respirer.

– C'est le père de Julie, il a donné une interview à Pieter, tu sais, le journaliste qui vient boire un coup au Billy's tous les vendredis et se prend pour Robert Smith, des Cure, gronde-

t-elle. Jean-Pierre Meskens te décrit comme un panier percé, un loser, un profiteur qui engrosse une fille et la tue ensuite. Quel genre de mec fait ça ? C'est quoi ce type ? Comment il s'est mis cette idée en tête ? T'es son petit ami, bon sang, le père de son enfant, son petit-enfant à lui !

Tom soupire. Il sait quel genre d'homme est Jean-Pierre Meskens. Un homme brisé, tout comme lui. Un homme qui pense avoir tout perdu. Dont la vie n'a plus de sens, maintenant que son plus cher trésor lui a été arraché. Son seul trésor.

– Peut-on le blâmer ? répond-il. Si j'avais un bouc émissaire, je projetterais, tout sur cette personne moi aussi. Ce qui me fait penser : as-tu du nouveau sur Floris De Wachter ? Le voisin du dessus ?

– Non, rien de concret pour l'instant, j'y travaille. Mais Tom, tu ne peux pas laisser passer ça ! Il faut que tu racontes ta version de l'histoire !

– Et parler à la presse ? Non, Éloïse, je ne le ferai pas. Ils vont déformer mes propos et je n'ai pas l'énergie pour ça de toute façon.

Silence à l'autre bout du fil. Tom sait qu'elle sait qu'il a raison, mais qu'elle ne veut pas encore l'admettre. Il l'entend inspirer et expirer rapidement.

– OK, ne le fais pas. Mais ne lis pas le journal, d'accord ?

– Pas de problème. Tu passes plus tard ?

– Bien sûr et je t'apporte quelque chose à manger.

Tom sort de l'appartement et descend. L'histoire d'Éloïse à propos du journal vient de lui rappeler qu'il n'a pas ouvert la boîte aux lettres depuis la disparition de Julie. Il se tient devant les deux boîtes aux lettres, celle du bas est celle de Julie et la sienne. Celle du haut appartient au voisin du dessus. Qui est cet homme ? Le type a des horaires de travail bizarres, il ne l'a entendu que la nuit ou très tôt le matin, cette semaine.

Le coin d'une enveloppe blanche dépasse de sa boîte et il meurt d'envie de la retirer. Le fera-t-il ?

Non. Il ignore le courrier du voisin et ouvre sa propre boîte. Un gros paquet de courrier en sort, il a besoin de ses deux mains pour empêcher les enveloppes de tomber et il referme la boîte avec difficulté. À cet instant, le verre dépoli de la porte d'entrée attire son attention. On dirait que quelque chose est coincé à l'extérieur. Perplexe, il dépose sa pile de courrier sur les marches et ouvre la porte.

C'est d'abord l'odeur qui le frappe, mais il ne comprend pas tout de suite le lien. Ses yeux enregistrent la grosse tache marron sur le verre, mais il lui faut quelques secondes pour comprendre qu'il est en train de regarder de la merde. De cheval, probablement, vu la paille qui en sort. Le crottin est resté juste assez humide pour être collant et a dû simplement être écrasé contre la porte. Tom regarde la rue attentivement, elle est vide. Le coupable a disparu.

Il hausse les épaules, découragé. Peu importe. À l'aide d'un dépliant publicitaire de son courrier, il retire le plus gros et le jette dans la poubelle. Puis, le reste du courrier dans les bras, il remonte péniblement pour aller chercher un seau d'eau et du savon.

Ce n'est que quelques heures plus tard, qu'il trouve enfin le courage d'ouvrir le courrier. La plupart des enveloppes contiennent des menaces. Avec une stupeur croissante, il lit une accusation après l'autre. Il est clair qu'il n'est plus le petit ami anonyme. Incroyable comme les gens mettent leur nez dans des affaires privées qui ne les regardent pas. Et comme ils en tirent des conclusions hâtives. Qu'est-il

arrivé à la phrase « innocent jusqu'à preuve du contraire » ? Les lettres lui disent clairement qu'il est « surveillé » et que « si je te croise, je te découpe des pieds à la tête ».

Il se mord la lèvre. Donc ils savent où il habite. Ça veut dire qu'ils vont sûrement aussi… Il se lève, ouvre son ordinateur portable et vérifie son courrier professionnel.

Ouais. Les voilà.

Des douzaines d'e-mails provenant d'adresses obscures comme "jeprendsleschosesenmain67" et "jetedétruirai666" remplissent sa boîte.

Cependant, un e-mail se démarque des autres.

Julie

30 semaines et 5 jours de grossesse

Jour 9 dans le sous-sol.

Chaque matin, lorsque j'ouvre les yeux, je voudrais les refermer immédiatement pour rester dans ce merveilleux état d'ignorance onirique, mais je vis un vrai un cauchemar. Ça, malheureusement, c'est ma réalité. Pourquoi ça m'arrive à moi ? Je n'arrête pas de me demander.

J'ai commencé ma nouvelle approche : l'offensive de charme. Je me suis douchée et ai mis des vêtements propres. J'ai même retiré les draps du lit et les ai posés en tas au bas des escaliers. Ça fait du bien de se sentir humaine à nouveau, de reprendre le contrôle de mon hygiène. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est mieux que rien.

Pour gagner ses faveurs, je mets un DVD, *Ghost*, un film qui me rappelle ma mère. C'était son préféré. Heureusement qu'elle n'est plus là pour supporter ça ; elle serait devenue folle d'inquiétude.

J'essaie d'être forte et de m'accrocher à la moindre miette d'espoir que je peux trouver, mais c'est dur. Si la petite Hannah ne me donnait pas un coup de pouce rassurant de temps en temps, je ne saurais pas quoi faire. Il le sait très bien. Il sait que je ne me suiciderais pas par désespoir. Je pourrais le faire, les couteaux en plastique qu'il me donne au dîner ont des dents aiguisées. Mais je n'en ai pas l'intention. Le fait que je sois encore en vie après plus d'une semaine de captivité signifie que j'ai mes chances. C'est aussi simple que ça.

Lorsqu'il descend l'escalier avec mon repas quotidien, il a l'air surpris du tas de linge par terre. Je le fixe d'un air innocent.

– Bonjour, Floris, auriez-vous la gentillesse de laver mes draps ? Si je dois rester ici un certain temps, ce sera nécessaire, je souris aimablement. Oh, et j'ai mis un mot pour vous sur la table, avec une liste de livres que j'aimerais lire.

Sa barbe a poussé et je remarque qu'ici, dans le sous-sol, il n'a pas la posture voûtée qu'il avait chez moi. Là-bas, il avait l'air un peu pitoyable, avec sa claudication et ses cicatrices. Ici, il n'est pas comme ça, du tout. Il est grand, au moins un mètre quatre-vingt et paraît fort, avec des épaules larges. Il semble sûr de lui. Soit ma détention lui donne de l'assurance, soit c'est un bon acteur. Ou peut-être est-ce un mélange des deux.

Il ne dit pas un mot, au lieu de ça, pose le plateau sur la table, met

le mot dans sa poche de jean sans le lire et disparaît en haut des escaliers avec le linge. Je vide mon assiette, découragée et m'allonge sur le matelas nu. Je ne reprends pas le cours du film, les souvenirs de ma mère sont trop douloureux.

À la tombée de la nuit, je m'attends à ce qu'il revienne avec des draps propres, mais non. C'est sans doute une autre façon pour lui de me faire comprendre combien il ne méprise.

Pourquoi me déteste-t-il autant ?

Faute de draps propres, je rassemble toutes les serviettes sèches que je peux trouver et improvise une couverture dans laquelle je m'enroule comme une poupée. Heureusement, ça ne manque pas de chaleur dans cette cave. C'est la deuxième semaine d'août et il fait sûrement chaud, dehors. Ici, il fait raisonnablement frais. Il y a même un chauffage, que je peux régler moi-même si j'en ai besoin.

C'est bizarre, non ? D'un côté il me déteste, mais de l'autre, il me prodigue tout le confort possible. Ou bien n'a-t-il pas construit cette cave pour moi ?

Je me dis que non, bien sûr que non. Cette cave est là depuis plus longtemps que moi. Je m'endors, les bras autour de mon ventre.

Tom

Oublie-la. Elle n'a jamais été tienne, disait l'étrange message de l'e-mail. Envoyé d'une adresse Hotmail uniquement constituée de chiffres. Le ton était si différent des autres mails et lettres, qu'un frisson a parcouru la colonne de Tom. Comment Julie n'avait-elle jamais été à lui ? À qui était-elle alors, si l'on pouvait dire ça de Julie ? Car de l'avis de Tom, elle n'appartenait à personne. Ou bien ce n'était pas ce que l'expéditeur voulait dire ? Il avait tout de suite appelé la police, il leur avait également transmis les e-mails et les lettres de menaces. Ils ont dit qu'ils allaient enquêter, mais il n'avait pas grande confiance en eux.

– Et si cet e-mail venait de l'homme qui a enlevé Julie ? dit-il à Éloïse.

Ce soir, elle porte une blouse crème avec un décolleté plongeant et une jupe crayon fendue bleu foncé, son idée de la tenue de travail. Avant que Tom ne rencontre Julie, Éloïse et lui avaient déjà sympathisé au Billy's. Une fois, elle s'était spontanément mise à chanter quand il avait joué une chanson d'Elton John au piano. Elle est merveilleusement impulsive et il l'aime comme une sœur. Non, il l'aime plus que sa

sœur.

Elle pose ses bras, qui tintent à cause des nombreux bracelets, sur la table et le regarde droit dans les yeux.

– Je ne sais pas, Tom, je ne sais vraiment pas. Comment vas-tu ? Tu tiens le coup ?

Il dort toujours à peine et parvient tout juste à avaler sa nourriture. Où est passée sa vie ? Julie lui manque tellement que c'en est douloureux. Lentement, il devient fou.

– Ça va. Maintenant dis-moi ce que tu sais. Elle lui avait dit au téléphone, qu'elle avait plus d'informations sur son voisin.

– Je ne sais pas ce que tu attends de moi, je ne suis pas détective, hein, répond-elle. J'ai fait de mon mieux, j'ai cherché son nom sur internet, mais rien n'est sorti.

– Non, j'avais remarqué ça, aussi. C'était la première chose qu'il avait faite. Et tes clients ?

– Personne ne le connaît.

Tom pose son front sur la table et lâche un profond soupir ; ce n'est pas ce qu'il avait espéré.

– Je l'ai suivi, bien sûr, continue-t-elle et Tom relève la tête immédiatement.

– Éloïse ! Tu n'aurais pas dû, c'est bien trop dangereux ! s'exclame-t-il.

Elle continue imperturbable :

– Je sais où il travaille.

– OK…

– Il travaille à l'hôpital, je l'ai vu y entrer.

– Peut-être qu'il allait voir quelqu'un ?

Éloïse secoue la tête.

– J'y suis entrée moi-même un peu plus tard et je l'ai revu, mais dans un costume d'infirmier. Il travaille vraiment là-bas.

– Donc il s'occupe de gens malades, murmure Tom. Pas le genre de boulot où l'on s'attend à trouver un ravisseur ou un meurtrier.

– C'est vrai, mais il y a autre chose. Je ne crois pas que ce soit l'homme que tu recherches. Elle a l'air de s'excuser, maintenant qu'elle doit contrarier la théorie de Tom. Il est handicapé.

Tom fronce les sourcils ; il n'a jamais vu Floris depuis le peu de temps qu'il vit avec Julie et ne sait donc pas à quoi il ressemble.

– Comment ça ? Qu'est-ce que tu as vu ?

– Il boite un peu et l'un de ses bras est plein de cicatrices. Vraiment plein. Il a dû avoir un accident ou quelque chose comme ça. Je ne crois pas qu'il soit capable d'enlever ou de tuer Julie puis de la transporter hors de l'appartement. Tu la connais, elle ne se serait jamais laissée faire sans se battre.

Découragé, il secoue la tête.

– Non, t'as raison.

Quoi qu'il se soit passé, Julie n'est pas sortie de chez elle de son plein gré. Le sang trouvé par la police démontre qu'elle était soit inconsciente, soit morte. Et un corps inanimé pèse beaucoup plus lourd. Il se souvient de la fois où pour plaisanter, il l'avait portée pour franchir le seuil de l'appartement, le jour où ils avaient officiellement emménagé ensemble.

– Peu importe qui a enlevé Julie, ce doit être quelqu'un de costaud.

Ils restent tous deux silencieux un moment. Ça ressemble à une impasse.

– Qu'a dit la police à propos des rayures sur ta voiture ? Et de Dolly ?

Il hausse les épaules.

– Ils ne voient pas de lien. Au début, je croyais que cet inspecteur en chef Van Dijck était de mon côté, qu'il me croyait, mais depuis qu'ils ont trouvé le sang, il me regarde comme si je ne méritais pas de vivre. Je pense qu'ils me suspectent d'avoir moi-même rayé ma voiture, pour attirer les soupçons sur quelqu'un d'autre.

– Mais ils n'ont aucune preuve contre toi, non ? Je veux dire, le fait qu'ils aient trouvé du sang chez toi ne signifie pas que tu as fait

quelque chose de mal, non ? Julie aurait pu laisser entrer n'importe qui et un voisin est l'explication la plus plausible.

– Je sais, c'est aussi ce que m'a dit mon avocat, malgré le tee-shirt taché de sang, mais le coupable aurait pu facilement le placer là. Tant qu'ils n'ont pas de preuve tangible, ils ne peuvent pas me toucher. Mais là n'est pas la question. Le problème est que pendant ce temps, ils ne la cherchent pas. Ils sont tellement sûrs de leur fait. Ils ont retourné ma voiture pour trouver des preuves, mais ils n'ont rien trouvé. Du moins c'est ce que je pense. Et le fait que je n'aie pas d'alibi pendant cette heure-là n'aide pas non plus.

– Oui, ils m'ont aussi posé la question, à quelle heure tu m'avais appelée et à quel moment j'étais avec toi.

Tom la regarde bien en face et esquisse un sourire.

– Qui aurait cru qu'un jour tu serais mon alibi ?

– Oui en effet. Quel bordel.

Les ongles d'Éloïse sont toujours du même rose que la dernière fois qu'il l'a vue, sauf que maintenant il est écaillé en plusieurs endroits.

– Que disent-ils de plus à mon propos dans les journaux ?

Elle ouvre grand les yeux.

– Tom…

– OK, laisse tomber, j'ai compris.

– Ce sont des ragots de tabloïds, tu sais ce que c'est.

Il hoche la tête. Bien que son travail soit le cadet de ses soucis ces derniers temps, la question de savoir s'il en aura toujours un en septembre lui vient à l'esprit. Même s'il a été relaxé, sa photo est dans tous les journaux. Quel parent voudrait mettre sa fille dans un cours avec un tel pervers ? On ne peut même pas les blâmer.

***

Éloïse est partie. Dehors, la nuit tombe. Étendu sur son lit, il bouge ses doigts sur un piano invisible. Ses pensées dérivent sur cet e-mail étrange. *Oublie-la*, cela veut-il dire qu'elle est morte ? Il frissonne. Si cet e-mail vient réellement du ravisseur, qu'a-t-il fait de Julie ?

La sonnette retentit. Son cœur s'emballe. À cette heure de la nuit, il n'attend personne à part la police. Il se précipite au rez-de-chaussée du duplex et répond à l'interphone.

– Tom ? C'est Isabelle. Je peux monter un moment ?

Isabelle ? Quelle Isabelle ? Il hésite un instant.

– De l'école, dit la voix.

Oh non. Il appuie machinalement sur le bouton pour la laisser entrer. Et le regrette immédiatement. Isabelle est l'élève qui était amoureuse de lui. Que fait-elle ici ?

– Isabelle, qu'est-ce… ? dit-il la mine renfrognée.

– Puis-je entrer un moment ? Elle lui sourit avec douceur et il est

trop poli pour la renvoyer.

– Oui, bien sûr. Voulez-vous boire quelque chose ?

Quand il ne sait pas quoi répondre, il tombe dans la plaisanterie, à son grand agacement.

– Non, ça va. Je voulais juste vous parler.

Il la conduit jusqu'à la table et ils s'assoient face à face. Elle tend les mains vers les siennes, il les retire vivement et les pose en sécurité sur ses genoux. Son sourire disparaît un instant, ses mains graciles passent ses longs cheveux derrière ses oreilles, puis elle le regarde droit dans les yeux.

– J'ai… J'ai pensé que vous auriez peut-être besoin d'une amie dans cette période difficile, dit-elle doucement en baissant les yeux sur la table.

– Isabelle… Je… Il ne sait pas quoi dire. Les journaux ont déjà fait de lui un portrait de professeur de musique pervers, le fait qu'elle vienne chez lui tard dans la nuit ne va sûrement pas l'aider.

– Vous savez ce que je ressens pour vous. Je comprends que ces sentiments ne soient pas réciproques, mais la pensée que vous traversiez ça tout seul…

Oh, mon Dieu, elle est sérieuse ?

– C'est très gentil de votre part, mais je ne crois pas que ce soit une très bonne idée, à cause de… vous savez.

Qui sait, elle est peut-être venue ici à la demande d'un tabloïd, il ne serait pas surpris, malgré son air innocent. La jeune fille ne se décourage pas.

— Parce que vous êtes un suspect ? Je sais que vous êtes innocent, vous ne feriez jamais une chose aussi horrible. Je le sais, c'est tout. Ça fait des jours que je pense à vous à chaque heure de la journée, je me demande comment vous allez, si vous n'êtes pas trop seul, si vous mangez suffisamment.

Elle avale sa salive et le regarde de nouveau avec ses grands yeux bruns. Elle dit sûrement la vérité. Elle est toujours amoureuse de lui, peut-être même encore plus qu'avant, maintenant qu'elle pense pouvoir le « sauver ». Il faut qu'elle sorte d'ici et vite. Le risque est trop grand.

– Isabelle, si vous voulez m'aider, partez, s'il vous plaît, je suis soupçonné du meurtre de ma petite amie et ce ne serait pas très bien vu qu'une de mes belles étudiantes vienne me rendre visite. Vous comprenez ?

Ses joues virent au rose et il se giflerait lorsqu'il se rend compte qu'il l'a complimentée sans le vouloir, mais elle a compris le message et se lève.

– Je comprends. Courage, OK ?

Il opine brièvement et se lève aussi. Il l'accompagne en bas jusqu'au

hall d'entrée. Un doux parfum la suit. Vanille. Lorsqu'elle est presque à la porte, elle se retourne de nouveau et lui envoie un baiser. Il grince des dents et veut faire demi-tour, mais il remarque alors la silhouette d'un homme, debout devant la porte par laquelle Isabelle se faufile dehors.

Si Tom a l'air mal en point, Jean-Pierre Meskens l'est au moins autant : la peau de ses joues s'est creusée et pèle, ses yeux sont injectés de sang. On dirait qu'il n'a pas dormi depuis la disparition de Julie, ce que Tom ne peut qu'imaginer.

Son empathie est cependant de courte durée, car en quelques secondes, l'homme se tient devant lui, tremblant de rage.

– Toi… t'es culotté, petit, dit-il les mâchoires serrées.

Il a une demi-tête de plus que Tom, qui recule prudemment. Dans sa main, il tient un téléphone dont l'écran est tourné vers Tom.

– Mais maintenant, j'ai la preuve, si la police ne fait pas son boulot, je le ferai moi-même ! Il a pris une photo d'Isabelle qui envoie un baiser de la main à Tom. Si la presse s'en empare, c'est mort.

– Ce n'est pas ce que vous croyez, proteste-t-il. Je n'ai rien fait à Julie.

Jean-Pierre Meskens approche son visage à quelques centimètres de celui de Tom.

– Tu es pire qu'un meurtrier. Assume au moins ce que tu as fait, espèce de lâche. Sois un homme ! crie-t-il.

Tom déglutit. L'homme est convaincu d'être en face de l'assassin de sa fille et de sa petite-fille à naître ; quoi qu'il fasse ou dise ne le fera pas changer d'avis. Il ferme les yeux, prêt à prendre les coups.

– Faites ce que vous voulez, dit-il. Je m'en fous maintenant, tabassez-moi une bonne fois pour toutes.

Mais rien ne se passe. Au bout de quelques secondes, il rouvre les yeux, juste à temps pour voir Jean-Pierre Meskens remonter la rue.

Vaincu, il se retrouve seul dans le hall, les cris accusatoires à jamais gravés dans sa mémoire.

Julie

30 semaines et 6 jours de grossesse

Jour 10 dans le sous-sol.

Je mets un CD dans le meuble de télé : c'est la musique de *La liste de Schindler*. Je ne sais pas s'il l'a fait exprès, mais il n'y a pas un seul CD de chansons joyeuses, ici. Sur le canapé, je ramène mes jambes sous moi et me balance d'avant en arrière en luttant contre les larmes. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? Pourquoi ne m'ont-ils pas encore trouvée ? Me cherchent-ils seulement ? C'est dur de ne pas perdre espoir. Je me sens glisser dans l'apitoiement, mais dès que je l'entends tâtonner sur la trappe, j'essuie mes larmes. Je ne veux pas lui montrer mes sentiments. Je ne veux pas qu'il sache.

Il porte un gros sac de draps propres et m'ordonne de m'asseoir à la table de cuisine pendant qu'il fait mon lit pour pouvoir garder un œil sur moi. Puis il sort deux livres du sac et les pose sur la table. Une fois de plus, il disparaît sans un mot.

C'est peut-être la pire des punitions : n'avoir personne à qui parler. Ou du moins, personne qui réponde. J'ai toujours cru que je ne craignais pas la solitude. Était-ce une illusion ? J'aspire à une bonne conversation.

Je m'approche des livres pour voir leur couverture : ce sont des livres de bibliothèque, avec un code-barres dessus. J'avale ma salive et les examine de plus près. Le nom de la bibliothèque dont ils proviennent est imprimé sur le code-barres.

Je déglutis encore une fois et n'en crois pas mes yeux. Est-ce une coïncidence ?

Mon appartement est à au moins vingt-cinq kilomètres du village où j'ai grandi et je ne sais pas où il m'a amenée, mais ces livres de bibliothèque viennent de celle de mon ancien village ; c'est clairement écrit dessus. Sommes-nous dans mon village natal ? Si oui, m'a-t-il amenée ici par hasard ou y a-t-il autre chose ? Est-il bête au point de me donner cette information sans s'en apercevoir ? Ou bien veut-il que je sache où je suis ? Pourquoi ? Pour qui cette cave a-t-elle été construite ? Y aurait-il eu d'autres filles avant moi ici ? Aurais-je affaire à un genre de Dutroux, en définitive ? Mais que cherche-t-il avec une femme enceinte ?

J'ai tellement de questions que la tête me tourne. Je ne peux pas continuer comme ça. Il faut que j'arrive à le faire parler.

Tom

Il souffre de palpitations. Manque de sommeil et d'une vie bien réglée probablement. Les jours raccourcissent, les vacances d'été finissent doucement. La famille de la maison voisine venait juste de partir en vacances quand Julie a disparu et ce matin, il les a vus rentrer. Vélos sur le toit, bras et jambes bronzés. Ils ne savent sûrement rien, ils n'ont aucune idée de ce qui s'est passé ici. Tout semble si normal, le monde continue de tourner. Mais pour Tom, plus rien n'est normal. Est-ce que ça le redeviendra jamais ? Jour après jour, il se sent couler de plus en plus.

Jean-Pierre Meskens est bien allé à la police avec la photo d'Isabelle et ils ont interrogé Tom à nouveau. Heureusement, après enquête, ils ont abandonné la piste. Isabelle leur aura dit la vérité : il n'y a jamais rien eu entre eux. La presse aurait adoré qu'il en soit autrement. .

Son téléphone sonne encore : un numéro masqué. Il l'a mis sur vibreur au cas où ce soit Éloïse, parce qu'il ne reçoit que des appels de menaces ces jours-ci, ou bien des appels de journalistes qui veulent une interview. Après le fumier de cheval collé à la porte d'entrée, il en a reçu une autre portion dans sa boîte aux lettres.

Il est si fatigué qu'il s'est endormi sur le canapé. Malheureusement, ce rare moment de paix ne dure pas longtemps. Un bruit de verre brisé suivi d'un grincement de pneus le réveille en sursaut et il se lève d'un bond, déconcerté. Il a tout juste le temps de voir une Seat Ibiza rouge s'enfuir. Un trou sombre orne la fenêtre de sa Golf. Comment diable ces gens savent-ils où il habite et quelle est sa voiture ? Et qu'est-ce qui les pousse à rendre sa vie encore plus misérable qu'elle ne l'est déjà ? Il ravale des larmes de colère. Il doit sortir dans la rue, accrocher des affiches, accoster les gens. Crier le nom de Julie. Il ne peut pas rester planté

là.

Équipé d'un morceau de carton, d'une pelle et d'une balayette, il descend. Ses jambes semblent plombées. Chaque fois, il imagine comment Julie a pu être transportée blessée. Comment est-il possible que les enquêteurs n'aient pas trouvé de sang ici ? Y en a-t-il seulement eu ?

En secouant la tête, il sort pour évaluer les dégâts : la fenêtre côté conducteur a été fracassée et la majeure partie du verre a fini dans sa voiture. Il met les plus gros morceaux sur la pelle et essaie de ramasser le reste à l'aide de la balayette. Il replie le morceau de carton contre l'ouverture et vérifie qu'il n'a rien laissé de valeur dans la

voiture. Lorsqu'il se retourne pour regagner la porte d'entrée, sa tête part en arrière. Avant de comprendre ce qui s'est passé, il se retrouve allongé par terre. Il faut quelques instants à la douleur pour galoper jusqu'à sa tête, puis il touche son œil. À peine conscient, il entend des pas qui s'enfuient.

– Sale assassin ! crie quelqu'un.

Puis c'est le silence. Un oiseau chante, ou peut-être ce son n'est-il que dans sa tête.

Quelqu'un l'a assommé. Il ouvre les yeux et regarde autour de lui, tremblant, mais il n'y a rien à voir.

– Au secours, murmure-t-il.

Une douleur aiguë fait dévier son attention sur sa main gauche. Dans sa chute, il a fait tomber la pelle pleine de verre sur le sol et a plongé la main en plein dedans. Il examine sa paume et voit du sang jaillir comme d'un égout qui déborde. Sa vue s'assombrit immédiatement.

Non, ne tombe pas dans les pommes. Pas ici, au milieu de la rue.

Il se sent partir, mais se force à rester conscient en se concentrant sur sa respiration. Il faut qu'il reste calme et par-dessus tout, qu'il ne regarde pas sa main.

Avec précautions, il tente de se relever, mais sa tête tourne alors il prend appui sur la voiture. À moitié penché vers l'avant, il pousse la pelle sous la Golf avec son pied : il réglera ça plus tard. Le monde tourne autour de lui. Il ne peut pas rester là, il faut qu'il rentre. Et si l'agresseur revenait ?

À petits pas, il traverse la rue en tenant sa main valide sur son œil qui palpite tandis qu'il tient l'autre qui saigne aussi haut que possible. Malgré tout, il ne peut éviter de laisser une trace de sang derrière lui.

Ne regarde pas le sang.

Soulagé, il atteint la porte d'entrée. Dans le hall, il reprend sa respiration, mais pas trop longtemps, il doit endiguer le sang. Les jambes flageolantes, il monte les marches.

Le revoilà dans l'appartement, dans la cuisine. Des taches noires dansent devant ses yeux, tandis qu'il fait couler de l'eau sur sa main.

Regarde pas, regarde pas.

Il l'enveloppe d'un torchon de cuisine puis se laisse tomber sur le canapé.

Glace. Il lui faut de la glace pour son œil, mais d'abord, il faut qu'il se repose. Les taches noires grossissent, il se sent partir. Comme ce serait merveilleux de ne plus jamais se réveiller.

Des coups forts au loin le forcent à sortir de son brouillard. La douleur lui traverse la tête comme un éclair et il grogne. Sa main le lance, le torchon est plein de taches rouge brun. Il titube jusqu'à l'interphone, appuie sur le bouton pour laisser entrer Éloïse et se

rallonge.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tom ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Ton œil ! Ce sang !

Il marmonne quelque chose en retour et elle passe tout de suite à l'action, en attrapant un pain de glace dans le congélateur pour le poser sur sa tête douloureuse. Puis elle décolle le torchon ensanglanté de sa main.

– Pff, dit-elle en retirant les bris de verre un par un. Il faut que tu ailles à l'hôpital, pour ça, tu sais.

– Non, je reste ici, dit-il.

Elle fouille un peu, cours à l'étage jusqu'à la salle de bains et revient avec du désinfectant et des bandages. Tandis qu'elle panse ses blessures, il lui explique en peu de mots ce qui s'est passé.

– Les salauds, siffle Éloïse.

Elle lui donne un analgésique, qu'il avale avec un peu d'eau, puis vient s'asseoir près de lui et lui pose la tête sur ses genoux.

Lentement, il se sent redevenir humain. Le martèlement dans sa tête se calme, bien qu'il lui soit toujours douloureux de garder les yeux ouverts ; alors il les referme. La chaleur du corps d'Éloïse, les battements de son cœur. Cela le calme, mais en même temps lui fait sentir le manque du corps chaud de Julie contre le sien. La reverra-t-il jamais ? Comment s'est-il retrouvé dans cette situation ? Il y a quinze jours, il était un jeune futur papa et maintenant il n'est plus rien. Il se sent si seul.

Éloïse caresse ses cheveux doucement, comme si elle lisait dans ses pensées. De sa main valide, il attrape la sienne.

– S'il te plaît, reste.

Julie

31 semaines et 1 jour de grossesse

Jour 12 dans le sous-sol

Plus j'y pense et plus je crains qu'il n'en veuille à mon bébé, bien que je ne comprenne toujours pas pourquoi. C'est une mauvaise nouvelle, parce que si je ne suis pas importante à ses yeux, que va-t-il m'arriver après la naissance ? Je ne peux pas accoucher dans ce sous-sol, en aucun cas. Ce serait la mort assurée pour moi.

Mon ventre grossit énormément maintenant que je ne fais plus rien que me reposer. Hannah bouge beaucoup et ça me rassure, mais elle se présente par le siège. Je le sens dans mon bassin. Elle a encore pas mal de temps pour se retourner, mais ça m'inquiète. Si elle ne se retournait pas ? Ou si j'accouchais trop tôt ?

Je ne suis pas bégueule et je n'ai pas peur d'un accouchement à la maison. Mes connaissances médicales sont un gros avantage, mais je ne veux pas que ma fille naisse en captivité. Je ne veux pas que sa première respiration soit de l'air moisi. Je ne veux pas qu'il la touche. Je dois sortir d'ici tant que je le peux encore, tant que je peux encore bouger. Si mon ventre continue à grossir comme ça, je pourrai à peine passer par la trappe, courir sera donc hors de question.

J'ai besoin d'exercice, mais je ne peux que faire les cent pas et un peu de yoga au sol. C'est tellement étouffant ici, la lumière du jour me manque, mon appartement me manque. Tom me manque. Bien plus que je ne l'aurais imaginé. Il y a seulement quelques mois, je ne voulais absolument pas vivre avec lui. Quelle idiote j'étais.

La trappe grince à nouveau ; je ne suis plus seule. Mon besoin de contacts humains est tellement fort que je suis contente qu'il soit là. C'est le moment d'essayer encore une fois d'utiliser mon offensive de charme.

Il descend les marches avec mon repas quotidien et j'ai envie de me lever pour le saluer. – Bonjour, Floris. Mais d'un geste de la main, il me renvoie à mon lit au fond de la pièce.

J'essaie encore.

– Qu'est-ce qu'il y a pour dîner aujourd'hui ?

Il pose le plateau et me regarde derrière ses verres épais, avec des yeux qui me donnent la chair de poule.

On dirait qu'il vient juste de s'entraîner : il porte un short Nike noir qui lui descend jusqu'au-dessus des genoux, avec une chemise blanche

sans manches par-dessus. Je m'aperçois maintenant que tout son côté gauche est plein de cicatrices. On dirait comme des câbles épais qui courent sur son épaule, son bras et le long de sa jambe. Il est très imposant, mais je ne laisse pas son apparence physique m'effrayer.

Si seulement il me parlait maintenant, je pourrais essayer de l'atteindre. Il doit bien y avoir un peu de compassion, sous cette armure blanche.

Mais il ne dit rien et continue à m'observer.

Un sentiment que j'avais ignoré lors de notre première rencontre, s'empare à nouveau de moi : est-ce que je connais cet homme ? Pour une raison inconnue, il me déteste, alors ne serait-il pas logique que nous nous soyons rencontrés avant ? Je l'observe à mon tour par curiosité et remarque immédiatement qu'il n'aime pas ça, ses yeux bougent nerveusement dans tous les sens. Je ne peux pas dire de quelle couleur ils sont, mais étant donné sa peau et ses cheveux blancs, ils doivent être bleus ou verts. Mon front se plisse pendant que mon cerveau tente de faire correspondre cette image avec quelqu'un que j'ai déjà rencontré, mais avant que j'aie eu le temps de creuser suffisamment, il se retourne et remonte les escaliers.

– Lasagnes végétariennes, répond-il avant de disparaître par la trappe.

Alléluia. Il a parlé.

Attirée par l'odeur, je m'assois à la table et commence à manger, mais le sentiment d'être sur une piste ne me lâche pas. Je n'ai connu qu'un seul garçon qui soit si blond et si pâle, c'était Oscar. Mais je ne l'ai pas revu depuis mes quatorze ou quinze ans et je suis sûre qu'il ne me déteste pas, bien au contraire. J'étais la seule à le défendre à l'époque. En y repensant, il ne portait pas de lunettes. Il n'avait pas non plus les sourcils sombres, mais il les a peut-être teints. Qu'est-ce qu'il a bien pu devenir ?

Tout en mangeant mes lasagnes, je me souviens du temps où je vivais dans le village, le temps où ma mère était toujours vivante avant qu'elle ne soit renversée par une voiture ce funeste jour de février. Le conducteur était probablement saoul, mais la police ne l'a jamais attrapé. Maman rentrait à la maison de retour du travail. Elle ne conduisait pas et faisait tout à vélo. Ce jour-là, elle avait pris un gâteau au chocolat en forme de cœur à la boulangerie du village parce que c'était la Saint-Valentin. C'était un soir sombre et il avait plu. Maman sortait de chez le coiffeur et ne portait pas son casque. Si seulement elle l'avait mis. Elle n'était pas morte sur le coup. Après qu'un passant l'a trouvée sur le bord de la route, elle a été transportée d'urgence à l'hôpital où papa et moi sommes restés nuit et jour pendant une semaine, dans l'espoir qu'elle sorte du coma.

Cette période de ma vie est un trou noir pour moi ; je ne me

souviens de rien ou très peu de cette semaine au cours de laquelle notre vie a changé pour toujours. Des gens sont venus nous voir, il y a eu beaucoup de larmes. Des femmes que je ne connaissais pas m'ont serrée dans leurs bras, sûrement des amies de ma mère et on nous cuisinait des plats que nous touchions à peine.

Après l'enterrement, je suis restée chez mes grands-parents pour que mon père puisse vider notre maison. Il ne voulait plus y vivre. Il voulait quitter le village car il ne supportait pas l'idée de passer chaque jour devant l'endroit où sa femme avait tellement souffert. L'endroit où le gâteau au chocolat avait causé des nuisances pendant plusieurs jours à cause de tous les pigeons qu'il avait attirés. J'ai laissé faire, comme dans un état d'hébétude. Nous avons emménagé dans une nouvelle maison en ville et j'ai tout recommencé : une nouvelle école et de nouveaux amis. Je n'ai jamais revu mes anciens amis, à part Tobias que j'ai rencontré une fois, par hasard, dans un festival de musique. Qu'est-il advenu d'Oscar, je n'en sais rien. J'espère pour lui qu'il a pu échapper à son horrible mère. Quelle sorcière elle était.

Je finis mes lasagnes et prends mes comprimés d'acide folique. Je ne peux pas faire grand-chose pour Hannah, mais je peux la maintenir en bonne santé, je continuerai donc aussi longtemps que je pourrai. Je m'accroche à chaque parcelle de contrôle que j'ai. Elle est encore en sécurité pour neuf semaines avec moi. Soixante-deux jours pour être exacte. J'espère que ça suffira pour nous sortir de là. Je me recouche sur mon lit avec un des livres de bibliothèque et lis jusqu'à ce que je m'endorme.

Dans mon rêve, Floris arrive avec un gâteau au chocolat. Lorsqu'il m'en coupe une part, la garniture du gâteau suinte : c'est un sirop épais de quelque chose qui ressemble à de la gelée de framboise. Je trempe mon doigt dedans. Ça colle et je lèche mon doigt, mais au lieu d'un délice sucré, je sens l'épouvantable goût du sang.

Je me réveille en suffoquant. Le sentiment que mon rêve essaie de me dire quelque chose ne me lâche pas.

Pieter

– On commence, alors ?

Le journaliste Pieter De Saegher déclenche son enregistreur. Ils sont assis tous les trois dans l'appartement ensoleillé de Julie : Tom, Éloïse et lui. C'étaient les conditions de Tom pour accepter l'interview : Éloïse devait être présente. C'est elle qui l'a convaincu, dit-il. Depuis la disparition de Julie, des gens qui voulaient faire justice eux-mêmes l'ont harcelé. Il y a quelques jours, il a même été assommé devant sa propre porte, ce qui lui a valu un œil au beurre noir et une légère commotion. Ç'a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

Pieter observe le jeune professeur de musique et il sent que Tom en fait de même avec lui. Ils se connaissent du Billy's, mais ils n'ont jamais échangé plus qu'un signe de tête amical. De plus, Pieter ne sait pas ce que Tom connaît de la brève aventure qu'il a eue avec Julie ; bien avant qu'il se passe quoi que ce soit avec Tom.

Bien qu'on soit en été, on dirait qu'il n'a pas vu la lumière du jour depuis des mois. Son visage pâle est couvert de barbe. Sa main gauche est bandée et il a une bosse jaunâtre au-dessus du sourcil droit. Ses yeux sont rouges. De trop pleurer ? C'est possible. Mais ça ne veut pas dire qu'il est innocent. Il pourrait tout aussi bien être accablé de culpabilité.

Pieter décide de commencer l'interview sur une note détendue.

– Alors, dis-moi, comment as-tu rencontré Julie ? dit-il en sortant son carnet.

Tom tousse.

Je joue du piano au Billy's tous les vendredis soir, comme tu le sais. Je l'avais vue plusieurs fois, mais je ne suis pas un champion des relations sociales. Il esquisse un sourire en travers du coin de la bouche, mais qui n'atteint pas ses yeux. Ce n'est que… euh… quand j'ai rencontré Éloïse que j'ai pu parler à Julie.

Tom regarde brièvement dans la direction d'Éloïse et Pieter a la sensation qu'on ne lui dit pas toute la vérité. Y a-t-il quelque chose de plus entre eux ? Il en prend note succinctement et continue.

– Qu'est-ce qui t'a attiré en elle ?

– En réalité, je la trouvais trop bruyante, surtout lorsqu'elle avait bu. Je trouvais qu'elle en faisait trop. Il regarde encore une fois Éloïse, cette fois avec l'air de s'excuser. Mais un soir, nous avons commencé à discuter. Je venais de jouer une chanson qu'elle aimait bien et elle est venue me le dire. Il hausse les épaules. Je ne suis pas tombé amoureux d'elle immédiatement, mais à partir de ce moment, j'ai commencé à attendre avec impatience nos conversations. J'appréciais le fait qu'elle

veuille devenir vétérinaire. Si j'avais pu supporter le sang, c'eût été un rêve pour moi aussi.

Éloïse rit un peu et lève les yeux au ciel.

– Et il n'exagère pas, dit-elle à Pieter. Tom est une vraie poule mouillée.

Mais la chaleur de sa voix n'échappe pas à Pieter.

– Tu ne supportes pas la vue du sang ?

– Non, pas du tout. Je m'évanouis à la moindre goutte.

– Et tu l'as dit à la police ? Après qu'ils ont trouvé ce sang ?

– Oui, évidemment. Mais je peux dire ce que je veux, non ? Ça n'en deviendra pas vrai pour autant.

Pieter acquiesce et prend des notes. Non seulement Tom ne lui semble pas du genre à se débarrasser froidement d'un cadavre, mais il n'en est tout simplement pas capable, étant donné qu'il tomberait dans les pommes tout seul. Si c'est la vérité. Mais Éloïse confirme son histoire. Pourquoi ferait-elle cela ? À moins qu'ils ne soient de mèche…

– Avez-vous déjà été plus qu'amis ? demande-t-il d'emblée. Tom et Éloïse le regardent perplexes. Éloïse est la première à réagir ; elle regarde Tom un instant, puis elle se tourne vers Pieter. Ses yeux sombres prennent une expression arrogante. La chaleur a disparu.

– Une nuit, avant que Tom ne soit avec Julie.

Ah ! On parie que la police n'est pas encore au courant ? Il regarde Tom, interrogatif, mais ce dernier ne bronche pas, même si ses joues pâles ont maintenant viré au rouge vif. Doux Jésus, ce garçon est un livre ouvert. Il décide d'abandonner le sujet pour ne pas mettre fin prématurément à l'entretien et trouve une approche différente.

– Bon, retournons à Julie. Que pensez-vous qu'il s'est passé ?

Tom secoue la tête.

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Mais tu dois avoir des soupçons, non ?

– Aucun. Nous en avons parlé tellement de fois. Il désigne Éloïse de la tête. Mais nous ne voyons pas qui aurait pu vouloir lui faire du mal. Elle a probablement joué de malchance. Au mauvais endroit, au mauvais moment. Un monstre quelconque devait la surveiller.

Puis Tom raconte à nouveau toute l'histoire à Pieter. Les coups de fil anonymes, les pneus de vélo crevés, sa voiture rayée et finalement, Dolly.

Julie pourrait donc avoir été traquée.

– Qu'a fait la police de cette information ?

– Ils ont enquêté, mais n'ont rien trouvé. Rien n'indique que c'est le fait de la même personne. Les appels téléphoniques ne sont pas traçables, j'aurais pu rayer ma voiture moi-même, soupire Tom. Je ne peux pas vraiment les blâmer, je me soupçonnerais aussi.

Pieter passe la main dans ses cheveux, qui se dressent en épis. Il connaît l'inspecteur en chef David Van Dijck. C'est un homme bien, très rigoureux. Il est probablement soumis à une énorme pression pour retrouver Julie Meskens. Morte ou vivante. Morte, certainement, puisqu'elle a disparu depuis maintenant presque deux semaines.

– Et tu n'as vraiment aucune idée de qui la harcelait ?

Tom secoue la tête négativement.

– Imagine que tu doives nommer quelqu'un dont le comportement t'aurait semblé étrange ces derniers mois. Ce serait qui ?

Tom réfléchit un instant.

– Si tu m'obligeais vraiment à citer quelqu'un, je te dirais de t'intéresser à notre voisin du dessus.

– Pourquoi ?

Tom lui raconte les cris.

– Je l'ai soupçonné tout de suite, mais Éloïse a fait des recherches sur lui et il se trouve qu'il est handicapé. Nous l'avons donc éliminé.

– Nom ?

– Floris De Wachter.

– Et la police a parlé avec lui ?

– Oui, je crois. Ils ont parlé à tous ceux qui habitent la rue, y compris lui. Apparemment ils ne l'ont pas trouvé suspect. Il hausse les épaules. D'ailleurs, je crois qu'il est chez lui. J'ai entendu des pas tout à l'heure. Tu peux toujours essayer de lui parler, bien qu'il n'ouvre jamais la porte. C'est un genre de solitaire, je pense.

Pieter hoche la tête, songeur.

– J'ai aussi reçu un e-mail bizarre.

Tom sort le mail imprimé et tend la feuille de papier avec *Oublie là. Elle n'a jamais été tienne,* au reporter.

Pieter l'examine un moment puis porte son attention sur son téléphone qui est en train de vibrer. C'est un message de Serge, son contact dans la police.

– Excusez-moi un instant, dit-il en ouvrant le message. Il lit son contenu puis repose très vite son téléphone. Je suis désolé, il faut que je passe un coup de fil, dit-il en se dirigeant vers la porte d'entrée. Je reviens tout de suite.

Tom le laisse sortir. Dès qu'il est dans le corridor, Pieter relit le message puis appelle le numéro de Serge.

– Pieter à l'appareil, as-tu plus de détails ?

– Salut, P. Un pêcheur a trouvé le sac à main dans le canal, près de la taverne De Roeispaan.

– Et tu es certain qu'il s'agit du sac de Julie ? Il assourdit sa voix autant qu'il peut.

– En tout cas, c'est exactement le même. Il part maintenant au labo pour un examen plus approfondi.

– Merde.

– Oui, ça ne sent pas bon pour cette fille. Enceinte, en plus.

– En effet. Pas d'autres nouvelles ?

– Van Dijck parie toujours sur Tom Van de Velde, dont on dit qu'il a eu une aventure avec une élève.

– OK, tu es au courant d'e-mails de menace le concernant ?

– Oui, on travaille dessus. La plupart des e-mails sont inoffensifs, des idiots qui n'ont rien d'autre à faire que nous faire perdre notre temps. Si jamais on trouve quelque chose, je te le ferai savoir.

Pieter a rencontré Serge il y a douze ans, quand sa sœur Tinne a disparu plusieurs semaines sans laisser de trace pour la première fois. Serge avait été le seul à le prendre au sérieux chaque fois que Tinne disparaissait. Ce n'était jamais trop pour lui. Il a été d'un soutien incroyable. D'abord pour ses parents puis, plus tard, quand ils n'en pouvaient plus, pour Pieter qui s'est retrouvé à gérer les nombreux démêlés de sa sœur avec la police.

Après la mort de Tinne, Pieter et Serge étaient restés en contact, l'inspecteur sur le retour et le jeune journaliste ayant développé une forte amitié. Serge lui fournit des informations lorsqu'il lui en demande, en toute bonne foi. Il sait que Pieter ne trahira jamais sa confiance.

Il se tient dans l'entrée de l'immeuble et grince des dents. Ce n'est pas à lui de donner à Tom la nouvelle du sac à main ; il est journaliste, pas chargé d'aide aux victimes. De plus, Tom le saura bien assez tôt et le mieux qu'il puisse faire pour le moment, est d'aider à retrouver Julie.

D'un air déterminé, il monte les escaliers, jusqu'à l'appartement du dernier et frappe à la porte. Bien qu'il entende des bruits de pas à l'intérieur, personne ne répond. Il essaie de nouveau.

– Hello ? Floris ?

Il écoute, tendu, mais le type reste silencieux. Bon sang. Il essaie encore.

– Monsieur de Wachter ? Je m'appelle Pieter de Saegher, je suis journaliste pour *De Gazet*.

Il écoute encore une fois à la porte. Entend-il quelqu'un respirer ?

– J'aimerais vous poser quelques questions à propos de la disparition de votre voisine Julie Meskens.

Oui, il entend quelqu'un respirer, c'est certain, mais cette personne n'a clairement pas l'intention d'ouvrir. Bizarre. La plupart des gens sont contents de lire leur opinion dans le journal, d'après son expérience. À moins qu'ils n'aient quelque chose à cacher.

« Je vous glisse ma carte sous la porte. Appelez-moi si vous avez le temps, » dit-il. Puis il redescend.

Juste avant que ses phalanges n'atteignent la porte de Tom, il

entend le bruit sans équivoque d'une porte qui s'ouvre brièvement à l'étage du dessus, puis qui se referme doucement.

Tom

Elle a les jambes écartées devant lui, tandis que son corps gît immobile. Doucement, Tom s'assoit à côté d'elle sur le lit et effleure du doigt le bout de son mamelon. Il caresse la chair de poule sur sa poitrine. Son doigt dessine des petits cercles autour du mamelon, de plus en plus grands jusqu'à atteindre l'autre sein. Son souffle se fait plus court quand il s'approche de l'autre mamelon, mais il fait comme si de rien n'était et poursuit son chemin. D'autres cercles sur sa peau douce. De temps en temps, il griffe légèrement sa peau du bout de l'ongle. Son odeur est unique : fleurs et mer à l'aube. Ses cheveux sentent le soleil. Il y enfouit son visage et respire, aussi profondément que possible. Lorsqu'il fait glisser son doigt le long de son ventre jusqu'au nombril, elle gémit doucement. Son érection se durcit. Il a envie d'elle mais plus encore, il veut lui faire plaisir, alors il continue son chemin. Son doigt est arrivé près du mont de Vénus et le contourne pour atteindre l'intérieur si doux de sa cuisse. Elle frémit de tout son corps lorsqu'il commence à la caresser là. Il décide de mettre son autre main à contribution et attrape un de ses mamelons entre le pouce et l'index, puis se met à le pincer en rythme. Délicatement d'abord, puis de plus en plus fort. Elle commence à se tortiller.

– Chut, ne bouge pas, murmure-t-il.

Sa bouche esquisse un sourire pendant un instant. Elle joue le jeu.

D'une main il pétrit sa poitrine et de l'autre, il voyage depuis sa cuisse jusqu'à l'endroit où il sent la chaleur irradier. Très délicatement, il passe ses doigts sur sa petite toison, l'effleurant à peine. Un autre gémissement s'échappe de sa bouche. Ses doigts avancent doucement jusqu'à toucher ses lèvres, il caresse la petite fente qui les sépare et sent son doigt s'humidifier. Avec douceur, il pousse ses doigts en elle. Il place son genou entre ses jambes pour que son érection se frotte contre sa cuisse. Sa langue court le long du ventre à la recherche de ses seins. Elle cambre son dos, son bassin se soulève, mais il n'en a pas fini. Il veut jouer encore, alors pendant un moment, il plante ses dents dans son beau cou et le tète. Puis sa bouche trouve la sienne et elle l'embrasse avidement.

– Oh, Tom, maintenant, maintenant, gémit-elle en se tournant vers lui.

Il regarde son visage.

Éloïse !

Tom jaillit hors du lit, son cœur bondit comme un ballon de basket et il regarde autour de lui, hébété. Il est chez lui, dans la chambre.

Il tente de reprendre le contrôle de sa respiration et se tient tout

droit dans la pièce, les mains dans les cheveux.

C'était quoi, ce p… de rêve ?

Il a toujours une légère érection. Pourquoi a-t-il rêvé d'Éloïse ? Il secoue la tête et commence à se parler doucement.

– C'était Julie, c'est sûr. C'était son corps, son odeur, son visage. Ce n'est qu'à la fin que Julie s'est changée en Éloïse, mais pourquoi diable ? Il n'a jamais eu aucun sentiment pour Éloïse depuis cette unique fois, ou du moins, pas ce genre de sentiment. Ils n'auraient jamais dû coucher ensemble, c'était une erreur. Une erreur dont ils n'ont jamais parlé à Julie.

Pourquoi ? Il ne connaissait même pas Julie quand c'est arrivé. Et l'occasion d'en parler ne s'est jamais vraiment présentée. Ça ne lui semblait pas pertinent du tout. Au désespoir, il replonge dans son lit. Avec du recul, c'est toujours facile de voir ou l'on a fait des erreurs, mais il est souvent trop tard pour les corriger.

Julie

31 semaines et 4 jours de grossesse

Jour 14 dans le sous-sol.

Les jours sont si longs, ici. Il se passe si peu de choses. Je lui avais demandé des DVD de séries. Il m'a apporté *Docteur House* et un puzzle de deux mille pièces. Ça va m'occuper un moment.

Je dors beaucoup et je n'ai ni le courage, ni l'envie de changer ma situation. Le manque de lumière du jour me fait déprimer. Mon rythme circadien est perturbé parce que je ne produis pas de cortisol, mais ce savoir ne me donne pas pour autant le pouvoir de changer quoi que ce soit. Je me sens près d'atteindre mon point de rupture.

J'essaie à chaque fois de le faire parler, mais ça ne marche pas. C'est difficile comme ça, de lui montrer que je suis un être humain de chair et de sang, avec des sentiments. Avec un passé et, je l'espère, un futur.

Je n'ai plus peur, pas tant que je suis enceinte. Je sais qu'il ne me fera pas de mal, en tout cas pas tout de suite. Le temps est à la fois mon meilleur allié et mon pire ennemi. Plus je reste ici, plus je me rapproche de l'accouchement, plus je mets Hannah en danger. Et moi aussi.

Quand je lui ai demandé si l'on était dans mon village natal, il a juste souri. Comme s'il m'avait donné ces livres de bibliothèque exprès pour que je sache. Si je meurs ici, ça n'a évidemment aucune importance. Je m'en rends compte un peu plus chaque jour : je ne sortirai pas d'ici vivante, à moins que quelqu'un ne me trouve.

Mon monde est si petit. Parfois, j'ai l'impression d'être déjà morte. Je flotte comme un ours polaire sur un bout de banquise, au milieu de l'océan. On peut difficilement appeler ça vivre, ici sous la terre. Tous mes jours sont les mêmes. Seule la nourriture change. Au début, je pensais être piégée sous sa maison. Comment pourrait-il me fournir des repas chauds, autrement ? Mais je le soupçonne maintenant de ne pas préparer la nourriture lui-même. Ça ressemble un peu trop aux plateaux des hôpitaux. Il l'achète et le garde au chaud. Ou le rapporte de son travail à la maison. Je vais lui dire que je manque de vitamines avec ça et qu'il me faut en trouver à l'extérieur.

Le revoilà, la trappe s'ouvre. Je sens l'air chaud s'engouffrer à l'intérieur et je respire profondément : terre et herbe, merveilleux. Dans ma tête, je marche pieds nus dans notre ancien jardin, les brins d'herbe me chatouillent la plante des pieds, le soleil me chauffe la

peau. En plus de l'odeur de gazon, il y a autre chose : je sens du basilic. Et des tomates ! Reconnaissante, je tends le cou pour voir ce qu'il y a sur le plateau, le moment fort de ma journée.

Des tranches de tomates fraîches et de la mozzarella sont disposées sur l'assiette, surmontées d'une abondance de basilic. Près de l'assiette, je vois une mini bouteille en plastique de vinaigre balsamique et un morceau de baguette. J'en ai l'eau à la bouche.

– Ça a l'air délicieux, Floris, merci, dis-je depuis ma place habituelle sur le lit. En dépit de tout, j'essaie toujours de le décoincer, mais il ne me parle jamais. Jamais plus que le strict nécessaire. C'est devenu une habitude d'aller sur le lit dès qu'il arrive. Il m'a prévenue qu'il m'attacherait à une chaîne si je ne le faisais pas et il est sérieux. Il y a un anneau dans le mur juste à côté de mon lit.

— Vraiment merci. J'allais justement te demander de me donner plus de légumes frais et plus souvent, le bébé en a besoin.

J'ai déjà remarqué que j'arrive à attirer son attention lorsque je parle de ma grossesse, tout le reste l'indiffère. Je vois qu'il m'écoute, tout en posant mon repas sur la table, alors je continue.

– Pourrais-je sortir s'il te plaît ? Juste une fois, pour avoir un peu de soleil sur ma peau ? Pour la vitamine D ? supplié-je.

Il reste immobile à côté de la table, mon plateau de la veille dans les mains.

Mon espoir grandit. D'habitude, il remonte en courant directement, alors qui sait ? J'arriverai peut-être à entrer en contact avec lui aujourd'hui.

– Tu peux me bander les yeux et m'attacher les mains, ça ne me dérange pas. C'est important pour le bébé, Floris. Pour son développement.

Un instant, je pense entrevoir une connexion, mais je ne suis pas sûre de savoir ce qui me donne cette impression. Ses épaules sont-elles plus détendues ? Est-ce que quelque chose a changé, dans son regard ? Mais tout aussi rapidement, l'instant est passé et il se retourne vers les escaliers.

Je le regarde, résignée. Comment vais-je réussir à percer cette armure ? Et si je n'y arrivais pas ? Je me frotte les yeux et me lève sans enthousiasme, mon déjeuner a perdu tout son attrait, mais je me rends compte qu'il faut que je mange de toute façon et je me mets à table. Je romps un morceau de pain, le mets dans ma bouche et pique une tranche de tomate avec ma fourchette en plastique.

L'assiette vacille un peu. Quelque chose en dessous la déstabilise. Curieuse, je la soulève et suis surprise de voir un article de journal. Aussitôt, je repousse mon assiette et déplie l'article. Les larmes me montent aux yeux lorsque je lis le titre.

Le petit ami de Julie Meskens, portée disparue, arrêté.

Je m'exclame : « Non ! » puis j'essuie mes larmes et commence à lire l'article :

La police a arrêté Tom V.d.V. (27 ans). Julie Meskens, sa petite amie, enceinte (24 ans), a disparu de leur appartement sans laisser de trace depuis le 3 août.

Dans un premier temps, on a supposé que la jeune femme avait fait ses valises et était partie après une dispute, mais il a été prouvé que ce n'était pas le cas. L'enquête médico-légale dans l'appartement du couple a montré qu'il y avait eu des violences, peut-être une querelle qui a dégénéré.

Selon un témoin, le couple se disputait souvent et avait parfois des mots durs.

Tom V.d.V. est actuellement interrogé et sera présenté au juge d'instruction demain.

Tom

Il ne peut se défaire de la pensée d'Éloïse dans son lit. Plus il essaie de ne pas penser à son corps, plus il la voit clairement devant lui. Il se dégoûte. Il a l'impression d'avoir trompé Julie. Il a décidé de s'éloigner un peu d'Éloïse pendant quelques jours, mais la solitude lui pèse.

Ça va bientôt être l'anniversaire de Julie et ils devaient partir en week-end en chambre d'hôtes dans une ferme Bio. Il n'a pas annulé la réservation, car ça signifierait qu'il ne croit plus à son retour. Il veut continuer à y croire et à espérer, même s'il se rend compte combien c'est naïf.

Il est encore interrogé aujourd'hui et serait presque reconnaissant pour la distraction. Son avocate l'attend en salle d'interrogatoire.

– Comment allez-vous ? demande-t-elle préoccupée.

– Ça va, juste trop de temps pour penser, répond-il.

Il sent qu'elle l'observe, ses yeux inquisiteurs glissent de ses ongles rongés à son visage blême, en passant par ses épaules tombantes.

La porte s'ouvre à la volée et l'inspecteur en chef Van Dijck entre. Son visage est sinistre. Il porte un épais dossier sous le bras, qu'il jette entre eux sur la table avec fracas, avant de s'asseoir. Puis il pose ses coudes sur la table et observe Tom, qui claque des doigts nerveusement. Il ouvre le dossier, en sort une photo et la fait glisser sur la table en direction de Tom.

– Reconnaissez-vous ceci ?

La photo montre un sol de sable avec de l'herbe, sur laquelle un sac marron est posé. Le sac à main de Julie. Tom en a le souffle coupé. Il se lève d'un bond.

– Où l'avez-vous trouvé ? C'est le sac de Julie ? Vous l'avez trouvée ? crie-t-il désespéré. L'inspecteur en chef l'observe toujours, l'homme ne réagit pas à son emportement et continue à le fixer tranquillement. Tom jette des coups d'œil de côté à son avocate, mais elle ne répond pas à ses regards. Van Dijck sort une autre photo du dossier, celle d'un homme cette fois. C'est une photo d'identité judiciaire. L'homme a le visage pâle et bouffi de quelqu'un qui voit rarement la lumière du jour. Ses yeux sont petits, probablement bleus. Ils sont profondément enfoncés sous des sourcils clairs et un front haut. Les rares cheveux qu'il a, sont blonds. Le sourire qu'il fait à l'appareil photo fait frissonner Tom.

– Reconnaissez-vous cet homme ?

Ce n'est qu'à ce moment-là que Tom comprend : ce visage pourrait appartenir au type qui a enlevé Julie, ou pire. Son corps se glace

tandis que ses mains tremblantes se tendent vers la photo pour la regarder de plus près. Il détaille les lèvres pleines, la barbe.

– Je ne l'ai jamais vu. Est-il… En savez-vous plus ?

– Nous avons de nouvelles preuves qui pointent en direction de cet homme, nous avons pu relier cet e-mail à son adresse IP. Van Dijck lui tend une feuille de papier.

Oublie-la. Elle n'a jamais été tienne, lit Tom, tremblant. Oh, Julie. Il commence à bégayer. – Qui est-il ? Qu'a-t-il fait à Julie ? L'avez-vous attrapé ?

Van Dijck le regarde encore l'air sévère, mais Tom croit déceler une lueur de compassion dans ses yeux, cette fois.

– Oui, nous l'avons arrêté. Nous faisons notre possible pour le faire parler. Étant donné les preuves que nous avons contre lui, ça ne devrait pas prendre longtemps.

– Des preuves ? Vous avez trouvé quelque chose ? Chez lui ? La voix de Tom déraille.

Mais l'inspecteur en chef est déjà debout. Il tend la main à Tom, qui la serre étonné.

– J'ai bien peur de ne pas pouvoir vous dire grand-chose à ce sujet pour l'instant. Dès que nous aurons des nouvelles, je vous le ferai savoir.

Et il disparaît.

Tom passe sa langue sur ses lèvres desséchées. Il ne sait pas s'il doit être soulagé ou terrifié.

Pieter

L'homme arrêté par la police s'appelle Rutger Stevens, un homme qui a plus d'un tour dans son sac. Pieter va dans la cuisine du bureau pour se servir une tasse de café. Serge lui a dit que Stevens clamait son innocence, malgré les preuves qui s'accumulent contre lui.

Il devrait se sentir soulagé, maintenant que le suspect a été arrêté, mais il ne l'est pas – loin de là – car on n'a toujours aucune trace de Julie et son intuition à propos du voisin du dessus continue à le hanter. Par frustration, il a commencé à frapper aux portes lui-même. Il a parlé aux voisins, aux camarades étudiants de Julie, aux collègues de Tom, aux clients du Billy's. Il a questionné tous ceux qui connaissaient Julie de près ou de loin.

Comment est-il possible que personne n'ait rien vu ? Selon la police, un ou plusieurs témoins avaient entendu Tom et Julie se disputer, mais Pieter n'a rencontré personne qui puisse le confirmer. Cette histoire est-elle seulement vraie ? Ou quelqu'un a-t-il menti délibérément ? Il a demandé à son contact au gouvernement de chercher les données du voisin du dessus. Il faut qu'il fasse quelque chose pour se débarrasser de cette fébrilité, de ce qui le titille et lui dit qu'ils sont passés à côté de quelque chose.

Son patron ne s'en réjouit pas trop. Il a trouvé un e-mail d'insultes dans sa boîte de réception. L'article sur Tom était trop gentil, selon lui et de surcroît, il n'est plus pertinent maintenant que son innocence est avérée. Hannes, son collègue plus âgé, a été chargé de faire le profil de Rutger Stevens et Pieter doit écrire un article sur les disparitions non résolues, parce que les chances de retrouver Julie vivante s'amenuisent.

Une fois de retour sur son siège, il commence à feuilleter distraitement les vieilles photos et les interrogatoires. On ne sait jamais, il pourrait y trouver un lien avec cette affaire. Il boit une gorgée de café, met ses écouteurs et commence à parcourir les parties de texte. De temps en temps, il vérifie quelque chose dans le dossier de Julie à côté de lui, mais ses yeux ne s'éloignent jamais beaucoup de l'écran d'ordinateur. C'est la méthode De Saegher typique, ses collègues le savent. Il peut travailler pendant des heures, déterminé à trouver ce qu'il cherche.

– Tu te frottes encore le nez, De Saegher.

Deux heures plus tard, Hannes est devant son bureau et lui fait les gros yeux. Pieter retire ses écouteurs.

– Ça me lâche pas, Hannes. Il y a un truc qui cloche avec le voisin de cette fille.

– Celui qui est brûlé du côté gauche ? Tu n'y crois pas vraiment, quand même ?

– J'arrêterai d'y croire quand je pourrai lui parler, mais ce type est presque invisible. Pourquoi est-il si secret, s'il n'a rien à cacher ?

– Parce que c'est un drôle de salopard, grogne Hannes. Au fait, la police a attrapé le coupable, non ? T'as vu le CV du gars ? Il a un abonnement à la prison et il se trouve qu'il était libre en attendant son procès pour un viol il y a deux ans. Il correspond tout à fait au profil.

Pieter soupire et hausse les épaules. Hannes a raison. Il a lu le dossier de Rutger Stevens en vitesse. Les détails seront dans le journal de demain et vont faire sensation.

– Tiens, ça vient d'être livré pour toi. Hannes lui tend une grande enveloppe marron.

Enfin. Les informations sur Floris De Wachter. Il sait très bien qu'il viole l'intimité du gars en demandant ces détails, c'est d'ailleurs pour cela qu'il n'a pas reçu les documents par e-mail, mais par courrier. Ils ont mis du temps à arriver. Il attend que Hannes se soit retourné, puis il ouvre l'enveloppe en la déchirant d'un seul mouvement.

Ce dossier est tout ce qu'il a maintenant et s'il y a quoi que ce soit dans les lettres qui dansent devant ses yeux, il le trouvera. Si son intuition est bonne, c'est sa chance. Il remet ses écouteurs pour pouvoir se concentrer. Le murmure de son sang l'aide à réfléchir.

Dès la première page, il découvre pourquoi cela a pris tant de temps pour avoir des informations sur Floris De Wachter : le type a changé de nom. Il lit avec une stupéfaction croissante, l'histoire d'Oscar Plessers, le garçon qui a failli mourir dans un incendie et qui est resté mutilé à vie.

Puis, une adresse attire son attention. Les sourcils froncés, il sort le dossier de Julie, pour vérifier si ses soupçons se confirment.

Oui en effet.

Donc, il y a une connexion entre Julie et son voisin du dessus. La police est-elle au courant ? Sûrement.

De son doigt, il suit la cicatrice sur son nez, tandis qu'il s'adosse à sa chaise.

Julie

31 semaines et 6 jours de grossesse

Jour 16 dans le sous-sol.

Je fais du ménage. Non pas que je salisse beaucoup toute seule, mais ça m'occupe. J'ai ma routine quotidienne, maintenant : lever, douche, faire le lit, prendre un petit-déjeuner avec un yaourt ou un fruit, mettre un DVD, laver mes sous-vêtements – il n'obtiendra pas ça de moi – lire et attendre qu'il arrive avec le dîner. C'est le point fort de ma journée, je dois l'avouer. La routine me donne un certain contrôle et c'est ce dont j'ai besoin pour ne pas perdre la tête.

Je comprends mieux, maintenant, pourquoi mon père m'a éloignée de mon entourage familier. C'était sa manière de garder le contrôle sur ce qui nous était arrivé. Tant qu'il pouvait décider où nous vivions, dans quelle école j'allais, quels vêtements je portais, qui étaient mes amis et ce que j'étudierais, il avait l'impression de gérer la situation. Et s'il pouvait gérer la situation, il pouvait gérer la vie. Que la vie vaille la peine d'être vécue ou non était d'une importance secondaire.

Une partie de la table à manger est maintenant occupée par le puzzle qui m'a été donné. J'ai d'abord trié les pièces par couleur, puis j'ai placé les coins et je m'attaque à présent aux bords extérieurs. Tout est mieux que de penser à Tom, mais cette fois, je n'arrête pas de penser à lui.

Cet article de journal. J'ai dû le relire au moins cent fois pour essayer de comprendre ce qui s'est passé.

Il est en prison. Enfermé. Seul. Tout comme moi. Tom est en prison ; je suis en prison. Prisonniers. Pris au piège. Ça devient comme un mantra que je repasse en boucle dans ma tête. Comment Tom peut-il me trouver, s'il est enfermé lui-même ? Quelles « traces » ont-ils trouvées ? Je ne me souviens pas m'être battue avec Floris. Non, la police aurait trouvé des traces de sa présence de toute façon. Ce qui ne serait pas surprenant, puisqu'il est le voisin du dessus.

Pour la énième fois, j'essaie de me souvenir de ce qui s'est passé ce jour-là, mais je n'arrive pas à aller plus loin que lui debout devant ma porte avec un panier. L'article date de quatre jours après mon enlèvement, l'a-t-il différé exprès ? Je n'ai aucun moyen de savoir si Tom est toujours en garde à vue, mais j'envisage le pire.

Je suis vraiment dans la panade. Je ne serai pas libérée en échange d'une rançon et la police ne recherche sûrement que mon cadavre.

Je sors mon carnet et commence à creuser loin dans mon enfance, depuis mes premiers souvenirs, en écrivant tous les noms de ceux que j'ai connus, la clé doit être là.

Julie

32 semaines de grossesse

Jour 17 dans le sous-sol

Aujourd'hui, selon mon calendrier, on est le 19 août : mon anniversaire. J'ai vingt-quatre ans et je suis enfermée depuis dix-sept jours dans une cave sans lumière du jour.

Ma demande pour sortir est jusque-là restée ignorée. Reverrai-je le soleil un jour ?

Pauvre Tom, normalement les préparatifs pour la nouvelle année scolaire commencent à peu près maintenant. En principe, c'est le moment pour de nouveaux départs, de nouvelles possibilités, avec de nouveaux cahiers et des crayons taillés, l'odeur du papier, le bourdonnement des voix dans les couloirs. Je soupire en prenant conscience que sa réputation est en lambeaux. Même s'il est libéré, il n'enseignera plus pour cette année scolaire, voire plus jamais.

J'ai rempli les dernières pages de mon carnet de tous les noms de ceux avec qui j'ai pu me disputer, mais je ne trouve pas qui ce pourrait être… à part le nom qui n'arrête pas de me tourner dans la tête : Oscar, même si ça semble improbable.

Oscar était un garçon albinos avec les cheveux blancs et la peau presque transparente. Ses yeux étaient très clairs, ses cils et ses sourcils presque invisibles. Je dois avouer que je le trouvais moi aussi un peu inquiétant, mais je ne l'ai jamais harcelé, comme certains de mes amis. Il avait le béguin pour moi, je crois, mais il n'était pas question de rendez-vous ou de quoi que ce soit d'autre. J'avais pitié de lui et le défendais souvent. Et pourtant… Plus j'y pense et plus je me dis que Floris pourrait être Oscar, mais dans une version musclée et mutilée, avec des sourcils teints et des lunettes. Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée de lui faire part de mes soupçons. Supposons que ce soit lui, comment réagirait-il ?

Le revoilà. Je me mets au garde-à-vous sur le lit et entends la trappe s'ouvrir. La canicule semble être terminée et un vent frais fait dresser les poils sur mes bras. Ou est-ce de le voir ? J'avale ma salive et je ne peux imaginer que ce grand homme musculeux soit le chétif Oscar que j'ai connu. Mais je n'ai pas vraiment le choix, alors je tente ma chance quand il s'approche de la table avec le plateau.

– Floris ? C'est mon anniversaire, aujourd'hui.

Pas de réaction.

– Je me sens tellement seule, ici, tu ne voudrais pas me tenir compagnie ?

Silence pesant, comme toujours. Je ne veux pas l'appeler par son vrai nom tout de suite, parce que j'ai peur qu'il ne se ferme comme une huître, alors j'essaie une autre tactique… une qui je l'espère le touchera.

– Sais-tu que je viens de passer mon diplôme de vétérinaire ? C'est ce que j'ai toujours rêvé d'être. Je suis folle des animaux depuis mon plus jeune âge.

Il a posé le plateau, me regarde à travers ses lunettes, mais reste silencieux.

– Mon père était allergique à presque tous les animaux de compagnie, je n'en ai donc jamais eu, continué-je, et quand Tom a emménagé avec moi, son chat Dolly a aussi emménagé. Ses épaules se raidissent et sa bouche se fige en une ligne. Tu crois qu'il serait possible de me fournir un animal de compagnie, ici ? J'essaie. Un chaton, ou un cochon d'Inde, ou quelque chose dans le genre ? Il se retourne et se dirige vers les escaliers, mais je ne suis pas encore prête. Ou un lapin, peut-être ? Un lapin blanc ? dis-je innocemment.

Il s'arrête brusquement et se tourne vers moi. Bien que je voie à peine ses yeux, je sens qu'ils m'évaluent. Oscar m'avait parlé une fois de son lapin et je viens de passer les dernières heures à essayer de me souvenir comment il s'appelait jusqu'à ce qu'il me revienne soudain en mémoire.

– Je l'appellerais Nivens, comme le lapin d'*Alice au pays des merveilles*, tu sais ? Parce que comme Alice, je suis sous la terre.

Je conclus. Sa silhouette immobile me rend nerveuse et un gloussement involontaire s'échappe de ma bouche. Le bruit le sort de sa transe et un sourire rampe lentement sur son visage. Avec une lenteur étudiée, il retire ses lunettes de son nez et s'avance vers moi. Mon cœur bat la chamade. C'est lui. C'est vraiment lui.

– Oscar, murmuré-je d'une voix rauque et son sourire s'élargit. Comme s'il avait attendu ce moment.

– T'en as mis, du temps, dit-il.

Il s'arrête à quelques mètres du lit et reste là, les bras croisés, comme un géant blanc. Je déglutis et fais semblant d'être beaucoup plus courageuse que je ne suis.

– J'aurais fait le lien avant, mais je ne pouvais pas croire que c'était toi. Je veux dire… Pourquoi, Oscar ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

– Tu as le temps d'y penser, maintenant, n'est-ce pas ?

Je veux qu'il continue à parler et j'accélère le débit :

– Je croyais que nous étions amis, je t'ai toujours défendu. Tu te souviens de cette fois au marché de Noël, le soir du Nouvel An ? Je suis intervenue, non ? Il n'y avait personne pour te défendre,

absolument personne. Seulement moi. Tous mes amis me prenaient pour une folle. Ils te trouvaient bizarre. Mais pas moi, Oscar. Je ne t'ai jamais trouvé bizarre du tout. Pourquoi diable fais-tu ça ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

Les larmes me montent aux yeux et je me sens si petite. Il se tient toujours au milieu de la pièce, mais le sourire a disparu de son visage.

– Pourquoi tu ne dis rien ? Parle-moi ! Dis-moi ce que j'ai fait !

Ses yeux clairs me fixent froidement, un frisson me parcourt le corps. Le bébé commence à donner des coups de pied et instinctivement, je pose la main sur mon ventre. Son regard suit.

– Oscar, s'il te plaît, dis-moi pourquoi tu me détestes autant ?

Il me tourne le dos et commence à s'éloigner.

– Oscar ! Pourquoi tu m'as crié ces insultes à l'appartement ? Pourquoi tu as emménagé au-dessus de chez moi si tu me détestes ? Pourquoi tu as changé de nom ? Oscar ! je sens le désespoir grandir à chaque pas qui l'éloigne de moi. Oscar !

Il remonte les escaliers. Encore quelques secondes et il a disparu.

– Oscar !

Entretemps, je sors du lit et traverse la pièce aussi vite que mon gros ventre me le permet. Je ne veux pas pleurer mais je pleure quand même.

– Oscar, ne me laisse pas ! J'appelle en haut, mais ses jambes sont déjà en train de disparaître.

Juste avant de fermer le volet, il repasse la tête à l'intérieur et dit :

– Je vais te laisser seule, ma chère Julie. Comme tu m'as laissé seul. Et il s'en va.

Pieter

L'été a été si chaud que l'asphalte a fondu par endroits. Pieter, qui déteste les bras et les jambes nus, surtout chez les autres, est soulagé que cette seconde moitié d'août soit plus fraîche et que ses jeans ne collent plus à l'arrière de ses genoux.

En consultant le dossier envoyé par son contact au gouvernement, il a tout de suite remarqué l'ancienne adresse de Floris De Wachter, le voisin de Julie Meskens. Il s'avère qu'il a vécu dans le village où Julie a grandi. De plus, leur différence d'âge était minime, ce qui laisse à penser que Floris la connaissait. Le fait qu'il n'en ait rien dit est pour le moins étrange.

C'est devenu encore plus bizarre quand il a découvert que le vrai nom de Floris était Oscar Plessers, un nom qui a fait tilt dans sa tête. Une recherche rapide dans la base de données du journal a rafraîchi sa mémoire : un incendie domestique dramatique. Il se souvient des photos du garçon aux cheveux blancs et sans sourcils. L'incendie était un accident, ça semblait être une fatalité à l'époque. Tout comme la disparition de Julie était, selon la police, une fatalité.

Il a immédiatement appelé Serge, pour lui parler de sa découverte, mais l'inspecteur lui a dit que Van Dijck savait déjà. Les détectives ont suivi la piste d'Oscar pendant quelque temps, mais ensuite, ils sont tombés sur Rutger Stevens et ont lâché l'affaire. Les preuves contre Stevens étaient tellement accablantes selon Serge, qu'il n'y avait plus de raison de poursuivre Oscar Plessers. « Crois-moi, Pieter, » avait dit Serge. « Nous avons le coupable. Si tu savais ce qu'on a trouvé chez lui, tu serais d'accord avec moi. »

***

Frustré, Pieter tape ses notes. Son intuition lui désigne Oscar Plessers en rouge, mais ses mains sont liées. C'est encore un de ces moments où il regrette de n'avoir pas intégré les forces de l'ordre, comme il le voulait à l'origine. Serge l'en avait dissuadé, en lui disant qu'il ne supporterait pas l'autorité et la hiérarchie de la police. C'était peut-être vrai, mais s'il était détective, il pourrait au moins faire quelque chose de l'intérieur, au lieu de courir après les faits comme il est en train de le faire.

Son téléphone vibre, c'est Ellen, son ex.

– Pieter, bon sang, où es-tu ?

Confus, il répond :

– Au bureau, pourquoi ?

– Il est quatre heures passées, tu étais censé aller le chercher aujourd'hui, tu te souviens ?

Le reproche le déborde et il lui faut quelques secondes pour comprendre pourquoi Ellen a l'air si en colère.

– Oh merde ! J'ai oublié ! crie-t-il en se levant d'un bond et il attrape la sacoche de son ordinateur portable en courant vers l'ascenseur. J'arrive, j'y serai dans quinze minutes.

Il entend Ellen grommeler quelque chose, puis elle coupe la communication. Il se giflerait. Comment a-t-il pu oublier qu'on était lundi, le jour de changement, alors que c'est son tour d'aller chercher Gabriel, son fils de trois ans, à la crèche.

Furieux, il s'éloigne de la rédaction en voiture. Les gouttes de pluie éclaboussent son pare-brise. Il jure quand il doit patienter devant une barrière fermée. Ellen avait posé comme condition à la garde alternée, qu'il prenne ses responsabilités et qu'il consacre assez de temps à Gabriel. Ça lui avait paru évident à l'époque, mais ça ne l'est pas. Ses parents vivent trop loin pour l'aider en cas de besoin, il est donc tout seul la plupart du temps. Peut-être devrait-il embaucher quelqu'un, après tout ?

Non. Il rejette immédiatement l'idée. Ellen n'accepterait jamais et à juste titre. Elle a du temps à consacrer à Gabriel et son petit ami, Maarten, n'est que trop heureux de jouer au papa.

La gorge serrée, Pieter entre dans le parking et sprinte sous la pluie jusqu'à l'entrée de la crèche. Il suit les flèches jusqu'à la salle au fond du couloir. Par la fenêtre du couloir, il aperçoit Gabriel avant que le petit garçon ne le voie, sur les genoux de la puéricultrice qui lui lit une histoire. Sa tête blonde frisée est appuyée contre elle, il a le pouce dans la bouche et écoute avec attention. Pieter prend une grande respiration et cligne des yeux un instant avant de rentrer tout en frappant résolument à la porte.

– Bonjour, pardon d'être en retard. Salut, petit bonhomme.

Gabriel se lève d'un bond, court vers lui et le prend dans ses petits bras potelés.

– Pas de problème, Pieter. Simplement, prévenez-nous la prochaine fois, OK ? Nous ne savions pas s'il était avec vous ou Ellen, cette semaine, alors nous ne savions pas qui appeler.

Son fils dans les bras, Pieter écarte ses excuses d'un geste de la main.

– Je sais, c'est ma faute. Ça n'arrivera plus. Merci.

Sur le chemin du retour, il se demande pour la énième fois si c'était une bonne décision de se battre pour la garde alternée, mais un simple regard sur la petite tête frisée dans son rétroviseur fait s'envoler ses doutes. Il va devoir travailler à la maison, aujourd'hui.

Julie

32 semaines et 2 jours de grossesse

Jour 19 dans le sous-sol.

Qu'a-t-il voulu dire par : « Je vais te laisser seule, ma chère Julie. Comme tu m'as laissé seul. » ?

Encore et encore, je laisse mes souvenirs défiler dans mon esprit comme de vieilles diapos. Au moins, maintenant, je sais à qui j'ai affaire et je sais en partie pourquoi. Oscar se sent abandonné par moi. Un seul événement peut donner un sens à tout cela : après l'accident de ma mère, quand nous avons déménagé sans dire au revoir à personne. M'en voudrait-il à ce point pour ça ? J'essaie de le comprendre, mais je n'y arrive pas. La colère m'étreint, de l'intérieur. Ma mère venait de mourir, bon sang ! Qu'est-ce qu'il n'a pas compris ? Tout le village a su ce qui était arrivé, c'est impossible qu'il n'ait pas su.

Il n'a pas le droit. On n'était d'ailleurs pas si proches. Du moins pas en ce qui me concerne.

Le puzzle est fini. Sur la table, se trouve maintenant une grande photo d'un paysage de montagne avec un lac. Que des pièces de puzzle marron, bleues et vertes ; un sacré défi. Mais au lieu de la joie et de la satisfaction, c'est la panique qui m'envahit. Le puzzle est devenu un tout, alors que je m'effrite un peu plus chaque jour. Est-ce ma vie, désormais ? Va-t-il me garder en captivité pour toujours ?

Pour m'occuper, j'ai commencé à compter mes pas. Il y a trois pas du lit à la salle de bains et sept jusqu'aux escaliers. En comptant, je garde ma tête et mon corps en mouvement, ce qui me permet de ne pas broyer du noir toute la journée. Je jure que si je m'en sors, j'irai courir tous les jours. Quelle belle pensée.

Je mets les DVD de *Docteur House* toute la journée. Je ne les regarde pas, mais ils me font sentir moins seule. Les bavardages me donnent cette illusion et je l'apprécie. Je réponds également à la télé. Chaque fois que le Docteur House est confronté à un problème médical, j'essaie de trouver ce qui ne va pas chez le patient. C'est ridicule, mais j'ai l'impression de faire quelque chose de mes connaissances médicales. Je me sens tellement inutile, sinon.

Je n'ai pas reçu d'autre journal depuis cette unique fois. Oscar me donne à manger en silence chaque jour, quoi que je fasse pour le sortir de son mutisme. Mon offensive de charme a officiellement échoué.

Maintenant que je l'ai démasqué, je vais devoir faire les choses différemment.

J'échafaude donc un nouveau plan.

***

Dès que j'entends la trappe s'ouvrir, je m'allonge sur le lit. Lorsqu'il pose le plateau-repas et reprend l'ancien, comme il fait toujours, je reste allongée, le visage tourné vers le mur. Je l'entends hésiter un instant, puis il remonte de toute façon. L'odeur de la nourriture me parvient, mais je dois être forte et tenir bon, je gémis donc un peu. J'entends le volet s'ouvrir et se refermer, mais je sais qu'il est toujours là.

Il me teste.

Je ne m'attendais pas à autre chose. Bien sûr qu'il ne me fait pas confiance. Ce serait idiot de sa part. Alors je gémis encore une fois et attends patiemment. Un léger bruit le trahit et bientôt, la trappe s'ouvre de nouveau. Maintenant, il est vraiment parti. Soulagée, je respire et roule sur le dos.

J'ai des fruits que j'avais gardés et cachés sous mon lit. Je ne mourrai pas de faim pendant que je fais semblant de ne pas manger. Mais la nourriture est à peu près la seule chose que j'attends avec impatience, ici. Ça va être très difficile de résister. Et moins je m'autorise à y penser, plus j'y pense. Tous mes plaisirs coupables me passent par la tête : chips au paprika et olives vertes, M&M's.

Ah, les M&M's…

Sept pas jusqu'à l'escalier, sept pas pour revenir. Trois pas jusqu'à la salle de bains, trois pas pour revenir. Pense à autre chose. Je mange une banane et me concentre sur mon ventre. Ma petite fille a été très active ces derniers temps. J'ai hâte de la tenir dans mes bras. Mais je ferais mieux de ne pas y penser, car il n'est pas certain que je puisse le faire un jour.

Julie

32 semaines et 3 jours de grossesse

Jour 20 dans le sous-sol.

Je m'assure que mes cheveux soient mouillés toute la journée. Toutes les heures, je cours à la salle de bains les asperger d'eau, pour que quand finalement il arrivera, il me voie allongée sur le lit comme un tas misérable.

Il pose le plateau et reste là un instant. J'ai laissé le plateau d'hier intact sur la table.

Je murmure :

– Oscar.

Je frissonne et essaie d'avoir l'air le plus malade possible. Je l'entends s'approcher de moi. Soudain, sa main est sur mon front, son haleine chaude balaye mon visage. Ça fait tellement longtemps que personne ne m'a touchée, que la combinaison avec son odeur me fait un choc inattendu. Mon corps réagit instinctivement. Je ne veux pas de ça. Je me redresse d'un bond et vomis pile sur ses chaussures.

Surpris, il fait un bond en arrière. Il laisse échapper un cri. Je suis tout aussi surprise par cette action inconsciente de mon corps ; mon fidèle corps ne m'abandonne pas. Toute la pièce sent le contenu aigre de mon estomac et je m'écroule sur le lit comme un sac de farine.

Je gémis :

– Aide-moi.

Oscar recule vers le meuble de cuisine, le regard fixé sur moi. Puis il nettoie mon désordre et pose un linge humide sur mon front. Je laisse faire et j'attends ; c'est à lui de faire le premier pas.

Il s'assoit à la table. En silence. Je garde les yeux fermés, je ne vois donc pas ce qu'il est en train de faire, mais je suppose qu'il me regarde et réfléchit à ce qu'il va faire de moi, alors je me tais.

Après ce qui m'a semblé une éternité – j'ai vraiment failli m'endormir – il se tient de nouveau près de mon lit.

– Tu as mal ? demande-t-il.

Je gémis encore et pointe ma tête, les yeux à moitié ouverts.

Son regard n'est pas inquiet, plutôt concentré. Il opine.

– Je vais te chercher un antalgique.

– Non, dis-je. Ne me laisse pas, Oscar. S'il te plaît.

Il fronce les sourcils et me regarde avant de se retourner et de quitter la cave.

Yess !

Un sentiment de triomphe parcourt mon corps et je laisse faire. Ce n'est peut-être qu'un petit pas, mais c'est déjà ça. Parce que maintenant, j'ai capté son attention.

Pieter

La sensation désagréable qu'il ressent dans le bas-ventre s'intensifie. Il a beau essayer, il n'arrive pas à contacter Oscar Plessers. Il ne se présente plus à son travail. S'est-il enfui ? Il doit donc avoir quelque chose à cacher.

Gabriel est au lit. Pieter lui a lu son livre préféré, *Petit Bond a peur*, l'histoire d'une grenouille qui entend des bruits bizarres autour de sa maison la nuit.

– Mais si y a des voleurs ici, tu les tueras, hein, papa ? a demandé le petit garçon, les yeux écarquillés.

– Bien sûr, mon chéri. Les méchants ne viennent pas ici. Allez, dors.

Émerveillé, il a regardé son fils roulé en boule et lui a fermé les yeux. Si confiant. S'il avait seulement autant de foi en l'être humain, cela allégerait considérablement ses rêves, la nuit. Dans quel genre de monde enlève-t-on une femme enceinte chez elle ? Pas le genre de monde dans lequel il souhaite élever son fils. La photo de Julie Meskens apparaît sur son écran et il observe ce visage aux yeux bleu vert qui lui est si familier.

Il marche jusqu'à la cuisine et prend un verre à vin dans l'égouttoir. Depuis son divorce, il vit dans ce petit appartement. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est le sien, même s'il n'est pas très personnalisé. Il n'a pas encore eu le temps de l'aménager. Il sait qu'il devrait prendre une journée pour aller chez Ikea acheter un tapis et des plantes, mais il déteste l'idée d'être entouré de monde. Seule la chambre de Gabriel est

prête.

Il s'apprête à se servir un verre de la bouteille de rouge qu'il a débouchée hier, mais il se ravise. Il est journaliste d'investigation, bon sang. Il devrait suivre son instinct au lieu de le repousser.

Il remet le bouchon sur la bouteille et appelle Lin, sa baby-sitter habituelle.

Salut Lin, c'est Pieter. Pardon de t'appeler à la dernière minute, mais pourrais-tu venir garder Gabriel ce soir ? Il est déjà au lit, mais je dois sortir un moment.

Et si ce Floris, ou Oscar avait kidnappé ou tué Julie ? Et si elle était encore vivante ? On perdrait alors un temps précieux en focalisant l'enquête sur Rutger Stevens seulement, même si tout porte à croire que c'est lui.

En attendant Lin, il revient sur les informations concernant l'étrange voisin du dessus. Il note l'adresse de la maison du grand-père d'Oscar,

la maison qui a brûlé et attend.

Julie

32 semaines et 4 jours de grossesse

Jour 21 dans le sous-sol.

Dans ma tête, j'imagine comment l'attention portée à ma disparition s'estompe dans le monde extérieur. Comment les gens à la boulangerie cancanent à mon propos. « Déjà trois semaines, on ne la reverra pas vivante. Pauvre femme, enceinte, en plus. » Ça me rend furieuse de penser que mon destin les divertit.

Attends, me dis-je. *Contente-toi d'attendre…*

Il n'y a que sept pas jusqu'aux escaliers. Sept petits pas vers ma liberté, mais il faut me donner la chance de les franchir. Les murs gris se referment sur moi, je suis si fatiguée de n'avoir que moi comme interlocuteur. J'avais espéré qu'Oscar aurait pitié de moi. Qu'il aurait peur et m'emmènerait à l'hôpital, mais ça n'arrivera pas. Il est si froid avec moi, même maintenant, pourtant il est descendu dans le sous-sol aussi souvent qu'il le pouvait pour voir comment j'allais. Je pense qu'il a pris un congé, ou peut-être ne travaille-t-il plus. Ça me rend la tâche difficile pour continuer à feindre la maladie, alors il est temps d'agir.

– Qu'est-ce que tu vas faire, si j'accouche ? marmonné-je d'une voix faible lorsqu'il vient poser une nouvelle théière près de mon lit.

Il ne répond pas.

– Tu sais mettre un enfant au monde ?

Il remplit un mug fleuri d'infusion de tilleul, je sens qu'il a mis du miel et du citron dedans. Il reste silencieux.

J'essaie encore :

– Je ne sais pas pourquoi tu me gardes ici, Oscar, mais si tu tiens à mon bébé, tu devrais au moins m'écouter. Je le sens hésiter, il allait partir, mais il ne bouge pas, alors je continue.

– J'avais prévu d'accoucher le plus naturellement possible, mais si le bébé se présente par le siège, il ne survivra peut-être pas. Mon savoir médical ne te sera alors d'aucune utilité. C'est ce que tu veux ? Un bébé mort ?

Il marmonne quelque chose. En trois semaines, une barbe blanche a recouvert son menton. Il a l'air féroce, mais je n'ai pas peur. Il est temps qu'il affronte la réalité.

– Je ne comprends pas ce que tu dis, rétorqué-je en me redressant sur un coude dans le lit. Il ne porte plus ses lunettes, qui n'étaient qu'une partie de son déguisement et ses yeux bleu glacier me fixent

froidement.

– Je sais ce que je fais, réplique-t-il. Arrête de poser des questions.

Je le fixe aussi et soutiens son regard. Dois-je me sentir rassurée, maintenant ? Est-il vraiment médecin ? Je me souviens qu'Oscar voulait en devenir un. Mais c'était le jeune, le doux Oscar, pas ce monstre. Je me rends compte qu'il a planifié tout ça. Il va me guider jusqu'à l'accouchement, puis il me prendra mon bébé et se débarrassera de moi. Il n'a clairement pas envie de me garder dans sa vie.

Sept pas. Sept petits pas. Je maintiens mon regard dans le sien, il a dû comprendre maintenant, que je ne suis pas, ou du moins plus malade.

C'est maintenant ou jamais, il ne me reste que peu de chances, il faut donc que j'en profite maintenant. L'adrénaline fuse dans mon corps, je ne dois pas penser, je ne peux pas douter. Je dois compter sur sa volonté de me garder en bonne santé.

Dans un rugissement qui libère mon corps de trois semaines de peur, de rage et de frustration refoulées, j'attrape la théière brûlante et me lève de toute ma hauteur. Avant qu'il n'ait le temps de comprendre ce qui se passe, je lui ai déjà cassé mon arme de porcelaine sur la tête. L'infusion chaude gicle sur mes mains tandis que la théière se brise contre son crâne.

Je ne sais pas s'il crie, je ne sais pas s'il prend son visage dans ses mains, je sais seulement qu'il faut que je coure et c'est ce que je fais. Je cours sept pas jusqu'aux escaliers en tenant mon ventre et plonge vers les marches que je sens sous mes pieds mais ne peux voir. Mon regard est fixé sur la trappe et je m'y précipite. Derrière moi, j'entends quelqu'un fulminer, mais mes oreilles bourdonnent si fort que je ne sais pas si c'est lui que j'entends ou si ça vient de moi. Je rassemble mes forces pour pousser la trappe qui s'ouvre avec fracas. Je sens l'air frais et je suis à bout de souffle, j'ai des points de côté, mais il faut que je continue à avancer, maintenant. Mon corps est épais et volumineux, je veux passer par la trappe, mais je ne peux pas.

Il le faut pourtant.

Il faut que je passe, sinon c'en est fini.

Je sens ma robe se déchirer quand elle s'accroche et je parviens à hisser le haut de mon corps à travers le trou. Une main saisit ma cheville et je donne un coup de pied de toutes mes forces. J'entends un autre grognement et cette fois, je sais que ce n'est pas moi. Pendant un instant ma cheville est libre et moi aussi. Je me retourne très vite pour pouvoir fermer la trappe, mais il est déjà là. Je n'ai plus le temps. Je dois courir. Courir.

Je me trouve dans une sorte de hangar. Je marche vers la porte ouverte et soudain, je suis dehors. L'herbe me monte jusqu'aux

genoux. Je regarde en l'air et vois le ciel ; il est nuageux. Je continue à courir et l'entends derrière moi.

Où suis-je ? Je vois la cime des arbres. Je cours à travers des buissons.

Je vois une maison et la reconnais immédiatement. C'est celle d'Oscar, mais elle a l'air différente. Inhabitée. Hantée.

Ma respiration siffle et je sens des points de côté partout. Donc je suis vraiment dans le village. Mon village.

Je le savais.

Pas le temps de regarder, il faut que je continue. Je passe devant la maison en courant. Je connais le chemin.

Mais c'est trop tard. Je sens sa chaleur derrière moi et la seconde d'après, mon crâne explose en mille morceaux.

`Tout devient noir.

C'est fini. J'ai perdu ma seule chance.

Pieter

Des nuages sombres glissent devant la lune. Quelques gouttes de pluie tombent sur le pare-brise. Concentré, Pieter suit le GPS qui le conduit à travers le village, en passant par l'église, le magasin de vélos et la boulangerie. C'est un village typique, qui comme le reste du monde, fait place au changement. Où il y avait des pavés, l'asphalte est maintenant aussi lisse que la surface de l'étang, qui est sombre et noire. Les vieilles maisons de village font maintenant place à de nouvelles habitations et à des lotissements. L'influence de la ville se fait de plus en plus sentir. La maison de la famille Plessers est pourtant une exception. Elle se trouve juste à la sortie du centre-ville, où l'éclairage public s'arrête et où commencent les chemins de terre.

Pieter ne connaît pas l'itinéraire et jure doucement tout en manœuvrant sa voiture vers la maison sur une route cahoteuse. Il allume ses feux de croisement et conduit au pas, les yeux focalisés sur la route. Soudain, quelque chose surgit devant les phares et deux yeux lumineux le fixent.

– Merde ! crie-t-il en écrasant le frein, mais l'animal – quel qu'il soit – a déjà disparu. Un rire nerveux s'échappe de sa bouche.

Quelle drôle d'idée de venir jusqu'ici dans le noir. Mais il sait que s'il ne le fait pas, il ne pourra pas dormir cette nuit. Et si Oscar avait vraiment enlevé Julie ? Alors il redémarre la voiture.

Quand il voit la maison se profiler sur sa gauche, il pousse un soupir de soulagement. Elle est enveloppée d'obscurité. Il gare sa voiture, se saisit d'une grosse torche dans la boîte à gants et sort. Même s'il n'espère pas trouver quelque chose tout de suite, son cœur bat plus fort que d'habitude. À la lumière de la lampe, il s'avance vers la maison. Il sait, d'après les photos, à quoi elle ressemblait avant et juste après l'incendie, mais il ne sait pas du tout à quoi s'attendre ce soir. A-t-elle été reconstruite, ou est-elle toujours inhabitable ?

Curieux, il s'approche, le bâtiment émerge, noir et sinistre devant lui. La pluie s'est arrêtée et comme par magie, la lune apparaît, ce qui lui permet de saisir parfaitement les contours de la maison. Non, elle n'a pas été reconstruite, tout au plus rafistolée. Personne ne vit ici.

L'image du garçon dans son lit d'hôpital lui revient en mémoire. Toute cette affaire lui donne la chair de poule, mais il n'arrive pas à savoir pourquoi. Oui, la mère d'Oscar était une alcoolique. Oui, elle s'endormait régulièrement en bas, sur le canapé. Oui, il est possible que son cigare incandescent ait provoqué l'incendie. Oui, Oscar a été gravement estropié, ce qui l'a exclu de la liste des suspects. Alors pourquoi Pieter a-t-il un doute quant à son histoire ? Les faits sont

prouvés, non ?

Il n'est pas le seul à avoir des doutes. Il a trouvé les mêmes questions dans les rapports des inspecteurs qui avaient enquêté sur l'incendie. Ils n'avaient pas de véritables arguments, si ce n'est que le garçon détestait sa mère et avait donc un mobile. Il n'avait jamais exprimé le moindre chagrin de sa mort. Et son regard. Un vide glacé qui donnait des frissons. Mais si Oscar était vraiment impliqué, pourquoi avait-il quitté la maison trop tard ? S'il avait prévu l'incendie, il aurait dû avoir le temps de s'enfuir, non ?

Pieter n'a pas d'explication pour ça. La seule chose à laquelle il pense est que soit Oscar a été si ingénieux qu'il est resté délibérément trop longtemps dans la maison pour ne pas éveiller les soupçons, ce qui semble peu probable, soit, il était tellement bête qu'il est retourné à l'intérieur pour sauver quelque chose de l'incendie, ce qui était encore plus improbable puisqu'on n'avait rien trouvé sur lui.

– Ou tout simplement, il n'y était pour rien et a été victime de l'incendie causé par sa propre mère. Une mère qui ne méritait pas ce nom, se murmure-t-il.

Mais il n'y croit pas. C'est la deuxième fois que le nom d'Oscar Plessers apparaît dans une affaire de crime, les chances que ce soit une coïncidence s'amenuisent.

Déterminé, il marche sur un tapis de feuilles mouillées en direction de la maison, à la recherche de réponses cachées derrière la façade. Une épave de voiture calcinée le regarde d'un air sinistre. L'entrée de la maison est condamnée. Bien que personne ne vive ici, de toute évidence, il tape du poing contre les planches. Il sait qu'il ferait mieux de laisser ça à la police, mais l'urgence d'agir est plus forte que ses craintes. Le souffle court, il écoute ; hormis le bruissement du vent, il n'y a pas un bruit. L'odeur du bois brûlé et pourri lui prend le nez. Tout ça ne mène nulle part. Découragé, il commence à faire le tour de la maison. Une inspection rapide lui permet de constater que même les fenêtres sont condamnées. Ici et là, il frappe sur les planches de bois.

Il appelle : « Julie ? » mais ça semble ridicule, inutile, comme s'il attendait l'écho de sa propre voix. La maison est de toute évidence vide et il n'y a aucun moyen légal d'y entrer. S'il entre par effraction, il enfreint toutes les règles et Serge ne lui parlera plus jamais.

Il éclaire sa torche avec hésitation vers l'arrière de la maison. C'est un grand jardin qui n'a pas été entretenu depuis longtemps. Un chemin commence sur la gauche de la maison. Maintenant qu'il est ici, autant inspecter le reste. Aller au fond du jardin sans se blesser demande beaucoup d'efforts à Pieter. Ses baskets font un bruit de succion sur le sol boueux. La lune a de nouveau disparu derrière un nuage et sa seule source de lumière est la torche. Soudain, un bruit

derrière lui. Il s'arrête, surpris et pointe sa torche en direction du bruit, mais il n'y a rien à voir. Un lièvre ? Un rat ? Son cœur bat à tout rompre.

S'il avait raison et qu'Oscar garde vraiment Julie prisonnière ici ? Ne va-t-il pas la mettre en danger en arrivant comme ça ? Et qu'en est-il de sa propre sécurité ? .

L'image de Gabriel endormi lui apparaît, des boucles blondes sur l'oreiller. Quel genre de papa laisse son enfant pour espionner la maison d'un possible ravisseur – ou pire : assassin – en pleine nuit ? Si Oscar était caché dans les buissons et le neutralisait ? Il serre les dents et observe l'obscurité, prêt à dégainer ses talents de combat, mais rien. L'envie de faire demi-tour et de rentrer dans le cocon sécurisé de sa voiture l'envahit, mais il vient de remarquer un abri de jardin presque complètement caché à la vue. Il va y jeter un œil, puis il partira, décide-t-il.

Il s'accroupit pour parcourir les derniers mètres. Il essaie de faire moins de bruit possible mais la lueur de la lampe le trahit de toute façon. L'abri en bois a été peint en vert autrefois, mais il semble négligé et la peinture s'est écaillée. Il pousse la porte et à sa grande surprise, elle cède.

Il est à l'intérieur. Pieter promène son faisceau dans tous les coins, sur le sol, le plafond, mais il n'y a rien. Pas de matelas, pas de sang, rien qui indique que quelqu'un ait pu être détenu ici. À part quelques détritus, c'est complètement vide.

Il doit admettre que le soulagement prend le pas sur sa déception. Pas de cadavre, c'est toujours ça. Il appelle Julie encore une fois, mais pas de réponse, bien sûr. Soulagé, il fait demi-tour et se presse sur le sentier qui traverse le jardin devant la maison, jusqu'à la sécurité de sa voiture.

Son cœur tambourine toujours lorsqu'il démarre. Ce n'est qu'à l'approche des premiers réverbères que sa respiration se stabilise.

Profondément morose, il rentre chez lui. Sa mission n'a rien donné, il le sait, pourtant, quelque chose le taraude. Son subconscient a remarqué quelque chose qu'il n'arrive pas à resituer. Quelque chose qui n'allait pas, ou quelque chose qu'il aurait dû voir. Il a beau se concentrer, ça lui tourne autour sans qu'il puisse mettre le doigt dessus.

Julie

32 semaines et 4 jours de grossesse

Jour 21 dans le sous-sol.

Je ne peux pas bouger mes bras. Mes doigts sont raides et picotent. Mes jambes, ou plutôt mes chevilles, sont attachées à quelque chose. Ça tape dans ma tête. On dirait qu'elle est bandée. Un bâillon bloque ma bouche.

Mes yeux essaient de s'habituer à l'obscurité. Je ne vois rien, mais je sais tout de suite que je suis toujours dans la cave. C'est la même odeur.

Il ne me faut pas longtemps pour me rappeler ce qui s'est passé. La théière. La trappe. Le coup sur ma tête. J'ai merdé. C'était ma seule chance et elle est passée. Il ne me fera plus jamais confiance. J'ai les yeux qui piquent et une boule dans la gorge. Je voudrais tellement toucher mon ventre, mais je ne peux pas.

Je me sens si seule.

Pardon, Hannah chérie. J'ai merdé. Je voudrais qu'elle entende ma voix, mais je ne peux pas parler. Le seul point positif dans cette obscurité est qu'au moins je sais où je suis : dans une cave sous l'abri de jardin de l'ancienne maison d'Oscar. Je suis donc de retour dans le village où j'ai perdu ma mère, l'endroit où je n'aurais jamais voulu revenir.

Je me souviens d'autre chose : je n'ai eu qu'un aperçu de la maison, mais même dans la pénombre, j'ai pu voir qu'elle avait été endommagée par le feu. Je me rends compte, choquée, que ça explique les cicatrices d'Oscar. Ça a dû arriver après mon déménagement. Je me demande si ça a quelque chose à voir avec sa haine pour moi, mais je n'arrive pas à imaginer un scénario dans lequel j'aurais quelque chose à me reprocher. Peut-être que sa mère est morte dans les flammes. Je voudrais lui demander, mais bien sûr, je ne peux pas.

Sait-il seulement que ma mère est morte ? Si ce n'est pas le cas, cela expliquerait sa réaction brutale à notre départ. Serait-ce possible ?

Juste au moment où ma tête lancinante essaie de remettre en ordre les événements de ce terrible jour de février, je l'entends revenir. Je retiens ma respiration. Tout n'est peut-être pas perdu. Peut-être que sa vengeance n'est basée que sur un horrible malentendu et que je peux encore y remédier. L'espoir me donne des fourmis dans le corps et je

me crispe en attendant le bruit familier du loquet que l'on ouvre, mais rien ne se passe.

La trappe ne s'ouvre pas.

Un shoot d'adrénaline se répand dans mon corps.

Ce n'est pas Oscar.

Au moment où je pense à ça, j'entends mon nom. Mon nom ! Quelqu'un est là, qui me cherche. J'essaie de crier de toutes mes forces, mais le tissu dans ma bouche assourdit tous les sons. Je voudrais taper sur les murs et le plafond, mais j'ai beau tirer dans tous les sens, je suis attachée de tous les côtés. Mon corps est tendu comme un ressort, les cordes me cisaillent les poignets et les chevilles. Des sons d'animaux sortent de ma bouche.

Les pas s'éloignent à nouveau.

Ma gorge est à vif de crier en silence, mes joues sont mouillées. Plusieurs minutes après, mon corps tremble encore.

Le silence est revenu. Peu importe qui est venu me chercher, il est parti, à présent. Un instant j'ai eu l'espoir, mais il est maintenant plus éloigné que jamais.

Je suis seule.

Je suis seule.

Je suis seule.

Tom

Chaque jour est à la fois trop long et trop court. Le matin, Tom se sent découragé par les nombreuses heures à venir. Alors qu'il n'y a pas si longtemps, il subissait des regards haineux de partout, maintenant, ce sont des regards de pitié qui le suivent pendant qu'il colle de nouvelles affiches. Julie est morte, selon l'opinion publique. Tout comme son enfant à naître.

Tous les soirs, il combat le sommeil pour que la journée dure le plus longtemps possible, dans l'espoir que cette journée devienne celle du retour de Julie.

L'accouchement est prévu pour dans sept semaines environ. Il ne sait pas ce qu'il préférerait. Que son corps soit retrouvé, qu'il sache enfin clairement ce qui lui est arrivé et ce que Rutger Stevens lui a fait, ou rester dans cette éternelle incertitude.

À la surprise de Tom, Pieter De Saegher n'a pas arrêté de lui poser des questions sur Floris, le voisin du dessus. Il lui a demandé s'il savait que Floris venait du même village que Julie et si elle lui avait déjà parlé d'un certain Oscar Plessers, un garçon albinos. Mais il ne savait rien de tout ça.

Il est perturbé maintenant qu'il sait que Floris et cet Oscar sont une seule et même personne et que ce type a non seulement changé de nom, mais aussi d'apparence avant d'emménager au-dessus de chez eux. Et qu'il a maintenant disparu sans laisser de trace.

La police aurait-elle arrêté la mauvaise personne et Rutger Stevens serait-il innocent ? Est-ce que c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle ?

Il rappelle Van Dijck, pour avoir des nouvelles à tout prix, quelque chose, n'importe quoi, mais en vain. L'homme ne fait que lui confirmer que la police a retrouvé la trace d'Oscar Plessers, bien qu'il soit toujours convaincu que Rutger Stevens est le coupable.

Tant de questions, si peu de réponses. Qui est cet Oscar ? Pourquoi voudrait-il du mal à Julie ? La retient-il prisonnière quelque part ? L'a-t-il tuée ? Il n'en sait rien.

Julie ne parlait jamais de sa vie au village, c'était une période qui s'était terminée après la mort de sa mère. Il appelle Éloïse pour lui annoncer la nouvelle.

– Tu sais, parfois je me demande si on connaissait vraiment Julie, dit-elle. Le fait qu'elle ne parle jamais de son enfance et qu'elle n'ait plus aucun contact avec ses amis de l'époque… c'est bizarre, tu ne trouves pas ?

Tom répond par l'affirmative. Ce n'est pas la première fois que cette

pensée lui traverse l'esprit.

— Tu crois que par le passé elle a pu faire du mal à ce garçon, Oscar ? Le harceler, peut-être ? Ou le blesser d'une façon ou d'une autre ? Demande-t-elle.

– J'ai du mal à l'imaginer, mais les enfants peuvent être cruels envers ceux qui sont différents.

– Peu importe ce qui s'est passé, ça devait être grave, pour qu'il se transforme en un tel monstre, continue-t-elle.

– Et s'il était déjà un monstre ? suggère Tom.

– Oui, c'est sûrement plus près de la vérité. Je n'arrive pas à croire que Julie ait pu lui faire du mal, pour être franche. Ce devait être le contraire : il était amoureux d'elle et son seul crime est de ne pas avoir été amoureuse de lui, ou quelque chose comme ça.

Tom acquiesce, son excitation augmente.

– Suppose qu'Oscar ait fait une fixation sur elle et qu'il la traque depuis des années… S'il n'est pas bien dans sa tête, il pourrait être très en colère qu'elle soit enceinte. Cela expliquerait les mots "pute" et "salope" sur ma voiture. Comme ça, il nous a punis tous les deux.

Éloïse se mord les lèvres.

– Mais ça veut dire quoi, pour Julie, s'il veut la punir ? Qu'elle est morte ? Les larmes lui montent aux yeux et Tom avale difficilement sa salive.

– C'est une possibilité, dit-il doucement. Et si elle l'est, je pense qu'il essayera de me faire porter le chapeau, pour faire d'une pierre deux coups.

Pieter

Serge vient juste d'appeler. La police a lancé un avis de recherche : Oscar est maintenant un homme recherché. Pas comme suspect, mais comme témoin. C'est déjà ça et Pieter ressent un certain espoir.

Il n'a pas réussi à se débarrasser de l'étrange sentiment d'avoir raté quelque chose pendant sa visite à la maison la veille au soir, il est donc retourné au village. Au magasin de cycles, il est tombé sur un ami d'enfance de Julie.

– Elle était la seule à parler à ce putain de singe blanc, grogne Tobias Machiels, tandis qu'il pose une nouvelle roue sur un *mountain bike* semble très cher.

– Étaient-ils bons amis ?

– Pas vraiment. Oui, Julie le défendait toujours, mais c'était plutôt par sens de la justice. Cependant, il voyait les choses différemment. Le rouquin rit d'un air fourbe.

– Que voulez-vous dire, exactement ?

– Écoutez, je viens de raconter tout ça à la police. C'est vraiment obligatoire ?

– S'il vous plaît. Deux minutes et je m'en vais.

Le gars soupire.

– D'accord, Oscar était fou amoureux de Julie. Tout le monde le savait. Il la suivait partout comme un petit chien et pensait qu'on ne le voyait pas. Il hausse ses larges épaules. Mais c'était innocent, il n'avait aucune chance de toute façon. Le gars n'avait pas la lumière dans toutes les pièces, vous savez.

— Julie l'a repoussé ?

— Je ne pense pas qu'ils en soient arrivés là, mais honnêtement, je ne suis pas sûr. On était gosses.

Pieter opine et prend note dans son carnet.

Un client entre dans le magasin, Tobias essuie ses mains graisseuses dans un chiffon.

– Excusez-moi, le boulot m'appelle.

Donc non seulement Oscar connaissait Julie, mais il était amoureux d'elle. Il la harcelait même. De retour dans sa voiture, Pieter rappelle Serge, qui a l'air agité.

– Van Dijck est à fond sur l'affaire, Pieter, on travaille dessus. Maintenant, laisse-nous faire notre travail, dit-il.

Mais ce n'est pas suffisant pour Pieter. Il retourne au bureau en jurant.

***

De retour dans son bureau, il récupère tous les fichiers de police sur l'incendie et tout ce qu'il a pu collecter ces dernières semaines. Il est temps de mettre de l'ordre dans le chaos et de tout ranger, peut-être cela l'aidera-t-il à trouver Julie.

Déterminé, il prend un marqueur et écrit deux mots sur le tableau blanc : « Oscar » et « Julie », avec une ligne verticale entre les deux. Certains de ses collègues regardent par curiosité. Sous les noms, il écrit leur date et leur lieu de naissance.

– Oscar n'est pas né dans le village, marmonne-t-il. Il est arrivé avec sa mère pour vivre dans la maison de son grand-père quand il avait quatre ans, la première année où Oscar et Julie ont vécu dans le même village était donc 1984.

Il prend note de l'année.

– De 1987 à 1992, ils sont allés à la même école primaire, mais Oscar avait toujours un an d'avance sur Julie. Ils n'avaient pas de loisirs communs et selon les villageois interrogés, Oscar et sa mère étaient très isolés. Il n'avait pas d'amis. On ne sait pas exactement quand il a rencontré Julie.

– À partir de 1993, Oscar a été placé dans différentes familles d'accueil. Ils n'avaient toujours pas de contacts particuliers même si, selon Tobias Machiels, Julie prenait parfois la défense d'Oscar, ce qui indique qu'elle ressentait une forme d'affection pour lui.

– En 1994, Oscar a été placé chez Kirsten et Robert De Ridder pendant plus d'un an. Selon eux, il était un fils adoptif exemplaire, tout au plus un peu excentrique, ce qui se manifestait par une réserve extrême, mais parfait par ailleurs. Ils lui avaient aussi offert un lapin, auquel il s'était beaucoup attaché. L'animal a déménagé avec lui lorsqu'il est retourné vivre chez sa mère.

Pieter prend une respiration et vérifie les dossiers devant lui avant de continuer. Il cherche des rapports de psychologues qui pourraient l'éclairer sur l'état mental d'Oscar, mais ne trouve rien. Entretemps, plusieurs de ses collègues ont délaissé leur bureau et écoutent avec intérêt.

– Puis la tragédie frappe : la maison d'Oscar part en fumée, probablement à cause de sa mère qui se serait endormie avec un cigare allumé. Oscar parvient à s'échapper, mais il est gravement brûlé, ce qui le défigure du côté gauche. Ça, c'était le… laissez-moi vérifier la date… Il parcourt le texte de son doigt jusqu'à trouver ce qu'il cherche. Ah ! Le quatorze février 1996.

Il écrit la date au tableau.

– C'est aussi le dernier jour qu'Oscar passe dans le village, parce qu'après son long séjour à l'hôpital, il est placé dans un foyer pour enfants et personne ne l'a revu pendant des années. Revenons à Julie. Voyons voir, elle a quitté le village aussi, avec son père, c'était en…

oh, la même année.

Pieter fronce les sourcils un instant puis vérifie les informations devant lui.

– Hum, drôle de coïncidence. Il hésite et revérifie les deux dossiers. Selon les informations que j'ai ici, Julie a déménagé très peu de temps après l'incendie de la maison, suite à un autre accident tragique : la mort de sa mère. Elle a été renversée par un conducteur en état d'ivresse ce même quatorze février.

L'un de ses collègues remarque :

– Ça a dû être une super Saint-Valentin, et Pieter lève les yeux, stupéfait, il ignorait qu'il avait un public.

– Oui, en effet, quelle bizarre coïncidence, non ? murmure-t-il. Voilà que ça le titille à nouveau.

– La mère de Julie a dû être percutée autour de sept heures du soir, mais ce n'est qu'aux alentours de neuf heures qu'elle et son vélo ont été retrouvés dans le fossé par un passant. Elle était encore vivante alors. L'incendie s'est déclaré autour de vingt-trois heures.

Il sait qu'il n'y a pas de connexion logique entre les deux, mais il note tout de même les deux événements sur la ligne de temps.

– Je ne sais pas si ça signifie quelque chose, mais c'est certain que Julie et Oscar ne se sont pas vus pendant longtemps, probablement depuis l'incendie.

Dans le dossier de la police sur l'incendie, il cherche la liste des visiteurs à l'hôpital et la fait défiler de son doigt. La liste est épouvantablement courte.

– Il n'y a pratiquement personne d'autre que la police. Même ses parents d'accueil n'ont pas cherché à le voir. Ils ne devaient pas être au courant, mais tout de même. Il fait défiler la liste. Julie n'est pas allée le voir non plus, d'ailleurs.

– Waouh, ce garçon n'avait vraiment personne, il devait se sentir très seul, remarque un autre collègue.

Pieter regarde le garçon sans sourcils sur la photo : une forme transparente qui disparaît presque dans les draps blancs de l'hôpital. Comme s'il voulait être invisible, ce qu'il était en quelque sorte. Personne ne se souciait réellement de son sort, pas même Julie qui avait été là pour lui, avant. Mais elle avait une bonne raison. Oscar a-t-il su que la mère de Julie avait eu un accident fatal le soir où la sienne était morte ?

– Combien de temps est-il resté dans le coma ? pense-t-il tout haut, en cherchant dans les papiers d'un doigt rapide.

– Dix jours, marmonne-t-il en se passant la main dans les cheveux ; ils restent dressés dans tous les sens, il y a donc une possibilité pour qu'Oscar n'ait pas su ce qui est arrivé à la mère de Julie.

Pieter regarde ses collègues. Personne ne répond vraiment, ils se

contentent de hausser les épaules et de se regarder.

– Ouais, donc, dit Pieter à leur place. Ça pourrait être le mobile, les gars.

– Quoi donc, demande Hannes qui les a rejoints. Qu'elle ne soit pas venue le voir à l'hôpital il y a dix ans ? Ce serait pour ça qu'il l'aurait enlevée maintenant et peut-être tuée ? Il rit. Je ferais mieux de me méfier la prochaine fois que ma belle-mère sera hospitalisée !

Certains collègues ricanent avec lui, mais Pieter ne voit pas ce qu'il y a de drôle.

– Écoutez-moi, réfléchissez un moment. Voilà un garçon qui a été livré à lui-même toute sa vie. Qui n'a personne à part une mère alcoolique. Qui est victime de harcèlement et d'exclusions répétées à cause de son apparence étrange. Qui va d'un foyer à un autre, comme une carte Pokémon qui ne vaut rien. Qui ne sait pas ce qu'est l'amour. Qui en plus de ça se retrouve mutilé à cause d'un incendie et perd non seulement sa mère mais aussi sa maison. Supposons que ce garçon ait des troubles de la personnalité et ne puisse pas se faire une idée réaliste d'une relation saine et normale. Dans ce dossier, je ne vois personne, absolument personne qui se soit mouillé pour lui. La seule personne qui s'est occupée de lui et pour qui il a osé avoir des sentiments, c'est Julie. Et c'est elle qui ne vient pas le voir au pire moment de sa vie. Pire encore : lorsqu'il est finalement assez fort pour retourner au village, elle a disparu. Comment pensez-vous qu'un garçon instable comme Oscar peut réagir ?

Il regarde les gars un par un dans les yeux ; ils se sont tus et le regardent, en attente.

– Ne pensez-vous pas possible que dans sa tête, il se soit senti trahi par elle ?

– Mais elle était la seule à se soucier de lui, proteste Ilse, l'une des jeunes journalistes.

– C'est précisément pour cela qu'il s'est senti trahi. Tous les autres le laissaient de marbre, excepté Julie. Elle était spéciale pour lui. Et elle l'a laissé seul.

– D'accord, d'accord, je vois où tu veux en venir, grogne Hannes. Mais c'est un peu tiré par les cheveux, je pense. Qu'en est-il de Rutger Stevens ? C'est un violeur invétéré qui a envoyé un e-mail anonyme à Tom et dans le garage duquel, selon la police, on a trouvé l'ADN de Julie. Ça, c'est ce que j'appelle un bon suspect. D'un autre côté, on a Floris, ou Oscar, peu importe comment on l'appelle, qui n'a pas dit qu'il connaissait Julie, ni peut-être qu'il était amoureux d'elle et qui a maintenant disparu sans laisser de trace. Je sais sur qui je parierais, pas toi ? Cet Oscar a le profil d'un harceleur et a dû prendre peur après qu'on l'a interrogé. Il savait très bien que la police découvrirait qu'il cachait des choses et c'est pour ça qu'il s'est enfui. Je continue à

penser que c'est Rutger Stevens, notre homme.

Pieter acquiesce, mais ses pensées sont déjà ailleurs. Il y a quelques années, il avait fait des recherches sur le harcèlement pour un article. Il s'assoit à son bureau et tape sur le clavier de son portable jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherche.

« *Érotomanie : Lorsque le harceleur est dans l'illusion que l'objet de son affection a des sentiments pour lui* ». Concentré, il absorbe les informations, jusqu'à ce qu'un juron retentissant de Hannes lui fasse lever la tête.

– Ce fils de pute a un alibi, bordel !

– Quoi ? Qui ?

Hannes monte le volume de la télévision. La police vient juste de libérer Rutger Stevens. À l'heure où Julie a disparu, il a été filmé par une caméra de surveillance sur un parking désert, derrière un entrepôt à des kilomètres de là et il a été vu impliqué dans une affaire louche avec d'autres personnages, tous aussi louches que lui. Louche, d'accord… mais pas le ravisseur de Julie.

Julie

32 semaines et 5 jours de grossesse

Jour 22 dans le sous-sol.

La colère refoulée flotte autour d'Oscar comme une aura sombre. D'un air déterminé, il déverrouille mes menottes pour que je puisse enfin aller aux toilettes. J'ose à peine le regarder. Il a une coupure au-dessus de l'œil, à cause de la théière cassée. Il a l'air d'aller bien malgré quelques marques rouges. Le thé n'était plus assez chaud pour faire de sérieux dégâts.

Dans la salle de bains, je retire le tissu de ma bouche et me passe de l'eau sur le visage. Il n'y a pas de miroir et je me demande à quel point je dois être pâle après toutes ces semaines passées ici. Je touche le bandage. J'ai une grosse bosse à l'arrière de la tête.

De retour dans la pièce principale, je m'assois à la table où un nouveau plateau m'attend. Oscar se tient à côté, les bras croisés. Je commence à manger ; ce sont des raviolis végétariens. Encore une fois j'ai l'impression qu'il a acheté ça quelque part, à emporter ou chez un traiteur.

Mon esprit combatif s'est ravivé, maintenant que je sais que le monde extérieur me cherche. Ce n'est plus qu'une question de temps avant qu'ils ne trouvent cette cave, j'en suis sûre.

Du coin de l'œil, j'aperçois une caméra. Sûrement l'œuvre d'Oscar pendant que j'étais assommée. C'est un de ces trucs sans fil et c'est accroché dans un coin du plafond. Oscar a clairement perdu toute confiance en moi.

– Je sais où je suis, dis-je. Je suis dans une cave sous l'abri de jardin de ton ancienne maison.

Il ne répond pas. Va-t-il rester là jusqu'à ce que j'aie fini de manger. Va-t-il me rattacher ?

– Ta maison a brûlé, qu'est-ce qui s'est passé ?

Ses épaules se contractent brièvement, c'est presque imperceptible. Je sais que je marche sur des œufs, mais je n'en ai plus rien à faire. J'ai anéanti mes chances d'entrer dans ses bonnes grâces de toute façon.

– C'est comme ça que tu as eu ces cicatrices ?

Ses mâchoires se serrent. Mes questions l'irritent, mais il faut que je sache.

– Et ta mère… elle a survécu ?

C'était la mauvaise question. D'un seul mouvement il est tout près de moi et m'arrache le plateau qui est sous mon nez. Pendant un instant, il me domine de sa hauteur et j'ai peur qu'il ne me fasse du mal, mais il réfléchit et fait demi-tour. Tandis qu'il se précipite vers l'escalier, il siffle dans sa barbe :

– Julie Meskens, tu es une salope encore plus vicieuse que je ne pensais. Dorénavant, je mettrai ta nourriture dans les escaliers, amuse-toi bien toute seule ici. Et il s'en va.

Vaincue, je me rassois sur le lit. Qu'ai-je fait pour mériter cette colère ? Je comprends de moins en moins. Pourquoi suis-je une salope vicieuse ? Il y a un truc avec cet incendie ; il me rend responsable. Comment puis-je lui faire comprendre que je n'y suis pour rien ? Je retiens mes larmes. Heureusement, il ne m'a pas rattachée. Mais même si j'ai pu manger deux grosses bouchées de raviolis, ma faim n'est pas rassasiée et je me sens vide.

Pour Hannah, c'est tellement important que je mange bien et sois en bonne santé. Je me lève et ouvre le frigo pour prendre un fruit, mais il est vide. Aurait-il oublié de le remplir ? Non, je suis sûre qu'il y avait une pomme et des pots de yaourt. Je me sens blêmir lorsque je me rends compte qu'il a tout enlevé. Pour me punir, évidemment.

Bon sang, Julie, qu'as-tu fait ? Je regarde autour de moi : je me rends compte seulement maintenant que mes livres ont disparu. Je déglutis ; lire était à peu près la seule chose qui m'aidait à chasser la solitude. Les DVD aussi. Je vérifie rapidement le meuble de télé et oui, Docteur House n'est plus là.

J'ai trahi Oscar et il m'a retiré tous mes privilèges en guise de punition. D'un coup sec, je soulève mon matelas, bien que je sache sans regarder que mon coupe-ongles avec sa lime n'est plus là. Ce n'était pas grand-chose, mais ce pas grand-chose me donnait l'impression d'avoir une chance, si minime soit-elle, de sortir.

Je me laisse tomber sur le lit, vaincue. Je croyais que j'étais seule avant, maintenant je le suis vraiment.

Pieter

Rutger Stevens a un alibi et Oscar Plessers a disparu.

Où est-il ? Il n'a pas pu s'évaporer, tout de même ? Si seulement la police avait un indice qui le désigne, quelque chose de concret, sur lequel ils pourraient s'appuyer. Une bonne raison d'obtenir une commission rogatoire.

Le téléphone de Pieter sonne, c'est Serge.

– Oui ?

– On a obtenu un tuyau d'une caissière de supermarché qui a

reconnu Oscar Plessers.Immédiatement il se redresse.

– Quand ? Où ?

– En juin ou juillet. Elle ne se rappelle pas exactement. La femme s'est souvenue de lui surtout à cause des cicatrices sur ses mains et a trouvé son comportement bizarre. Il avait un caddie plein d'articles pour bébé.

– C'était avant même que Julie ne disparaisse ?

– Oui, quelques semaines avant et à cinquante kilomètres d'où il habite. Comme s'il avait délibérément choisi de ne pas être vu dans son quartier avec ça.

– Et la femme est absolument sûre que c'était lui ?

– À cent pour cent, même s'il portait des lunettes ce jour-là. Mais combiné au fait qu'il nous a caché qu'il connaissait Julie et avait des sentiments pour elle, puis qu'il a disparu pendant l'enquête, on espère que ce sera suffisant. Van Dijck a demandé une commission rogatoire au juge d'instruction.

Enfin.

Julie

32 semaines et 6 jours de grossesse

Jour 23 dans le sous-sol

Je suis brisée.

Tellement brisée que je ne peux pas me briser plus, comme le cristal qui se pulvérise en sable. Le silence et le vide autour de moi ont un effet écrasant. Chaque tentative d'atteindre Oscar échoue. Il vient aux heures les plus étranges, parfois même au milieu de la nuit. Mes repas sont très rares. Je ferais n'importe quoi pour lui parler. J'ai beau le mépriser, il est tout ce que j'ai.

Il me tient à distance, ce qui lui facilite sûrement la tâche, quelle qu'elle soit. Avant il était fou de moi, maintenant il est fou de rage.

Mon dos proteste un peu plus chaque jour. Je sais que c'est parce que mes muscles s'affaiblissent, faute d'exercice et je m'inquiète d'accoucher bientôt. Je vais avoir besoin de force.

Comme je n'ai plus de distraction depuis que mes livres et mes DVD ont disparu, je tourne en rond continuellement dans la cave comme un tigre. J'en connais tous les coins et recoins. J'essaie de faire mes exercices de yoga, mais mes jambes sont affaiblies et je tombe. Découragée, je reste assise par terre à regarder mes grosses chevilles. Je me lève pour marcher encore. Je chante, très fort et très faux. Il n'y a personne pour m'entendre de toute manière. Hormis Oscar, si sa caméra a du son.

Je me déshabille dans le noir, parce que je suppose que ce truc n'a pas de vision nocturne. De temps en temps, je lui crie « je sais que tu regardes » ou « espèce de lâche » et d'autres choses comme ça. Comme il me criait dessus il y a quelques mois. L'ordure. J'espère qu'il m'entend.

Tom est-il toujours en prison ? Est-ce qu'Éloïse et lui se soutiennent ? Tom ne sait pas que je sais tout de sa nuit avec Éloïse. Éloïse et moi nous disons toujours tout. J'ai pensé que ça pourrait le gêner, alors je ne l'ai jamais questionné là-dessus. Cela n'avait pas d'importance pour moi, mais c'était avant et c'est maintenant. Quand abandonnera-t-il l'espoir de me revoir ? Quand me déclarera-t-il morte et passera-t-il à autre chose ? Continuera-t-il à vivre dans mon appartement ? Je ne crois pas, si c'est mon père qui décide.

Ces questions et d'autres, je me les pose à moi-même, mais aussi à Hannah. Je parle et elle répond. Elle pense que je n'essaie pas

suffisamment de m'évader, mais c'est facile pour elle de parler d'où elle est. Elle ne voit pas combien la situation est désespérée, ni combien je suis grosse et encombrante.

Ces derniers jours, j'ai eu de plus en plus de contractions de Braxton Hicks. Je sais que c'est normal, mais je m'inquiète quand même. Je me demande comment je ferais si elle arrivait trop tôt ? Je pense pouvoir gérer une naissance normale – vraiment, je n'ai pas peur – mais si l'accouchement n'était pas normal ? Oscar nous emmènera-t-il à l'hôpital ? Je ris avec dérision de ma propre naïveté. Évidemment qu'il ne le fera pas.

Pour l'instant, elle se présente toujours par le siège, je sais que ça peut changer, mais…

Le revoilà qui pose mon plateau sur les escaliers.

Je crie :

– Lâche ! Descends et parle-moi si tu l'oses ! Mais il est déjà parti.

LE DERNIER JOUR

Oscar

Il frissonne. Ça s'est rafraîchi considérablement la nuit dernière, ce qui n'est pas surprenant si l'on considère qu'on est presque en septembre. Il rajoute une couverture sur son corps et regarde le ciel sombre. Cela fait dix jours qu'il vit caché. Il a jeté un matelas dans sa voiture et vit dedans, maintenant. Durant la journée, il essaie de bouger le moins possible et de ne pas attirer l'attention. Il n'a besoin de sortir que pour la nourriture, mais ça va devenir plus compliqué dorénavant.

Sa photo est apparue dans les journaux il y a deux jours. Il ne s'y attendait pas si tôt. Il a fait des erreurs bêtes. Il n'aurait pas dû disparaître de son appartement si vite parce que ça l'a rendu suspect, mais il a paniqué quand cet idiot de journaliste a frappé à sa porte.

Dans sa tête, le plan était parfait : dès que Julie avait perdu connaissance, il avait prélevé plusieurs échantillons de sang et les avait répandus sur le sol de la salle à manger. Puis il avait essuyé le sang avec un torchon de cuisine qu'il avait ensuite fourré dans la poubelle. Il avait également sali un tee-shirt de Tom et l'avait caché dans un sac en plastique au fond de sa garde-robe. Avec son propre témoignage sur les prétendues disputes qu'il avait entendues, c'était suffisant pour faire une belle peur au garçon et le garder derrière les barreaux plusieurs heures. Il n'avait pas prévu que la police le suspecterait si longtemps, mais c'était un bonus appréciable.

Sa plus grande satisfaction avait été de mettre la police sur la piste de Rutger. Au moins, ce sale violeur avait été mis dans la cellule à laquelle il était destiné. Oscar l'avait fait sortir de chez lui sous prétexte de lui donner mille euros pour porter un paquet à une certaine adresse. Évidemment, personne ne vivait à cette adresse. Il s'était introduit dans le taudis de Rutger et avait caché dans son garage, la perruque grise et la couverture qu'il avait utilisées pour enlever Julie. Le con n'avait pas de mot de passe dans son ordinateur qui trônait sur une table au milieu du salon, Oscar avait donc envoyé un e-mail depuis une adresse Hotmail qu'il venait de créer sur place. Tout roulait bien… si seulement cet idiot était rentré tout de suite chez lui après sa mission ratée. Mais non, Rutger avait réussi à se faire repérer par une caméra de surveillance, se fournissant ainsi un alibi sans le savoir.

Oscar a besoin de plus de temps. Il ne peut plus attendre que Julie accouche, d'ici là, la police aura trouvé son sous-sol. Il doit se rendre à l'évidence, son plan pour s'emparer du bébé de Julie a échoué, comme

tous les plans qu'il a échafaudés, comme son plan pour devenir médecin ou son plan pour fonder une famille avec Julie. Ou même son plan principal : vivre plutôt que survivre. Il ne laissera pas cette petite salope gagner. Il n'aura peut-être pas ce qu'il voulait, mais elle aura pour sûr, ce qu'elle mérite : une mort solitaire dans le noir.

La haine qu'il a pour elle a poussé comme un champignon et influencé toutes ses actions depuis des années. Il ne pensait pas qu'elle pouvait encore grandir, pourtant si. Ce n'est pas son attaque à la théière qui l'a rendu aussi furieux. C'est normal d'essayer de s'évader quand on est en captivité. De plus, c'est de sa faute à lui, s'il s'est laissé berner. Évidemment qu'elle n'était pas vraiment malade.

Non, c'est le fait qu'elle prétende ne pas savoir que sa maison a brûlé, qui le pousse à aller bien au-delà de ses limites. Ça le fait basculer vers cet abîme devant lui, dans lequel il ne doit pas tomber sous peine de perdre complètement le contrôle de sa vie. Il perdra cette vie pour laquelle il a travaillé si dur et qu'il a méticuleusement reconstruite, après que Julie l'a abandonné.

En y repensant, c'est pour elle qu'il avait tenu ce cigare incandescent contre les rideaux, près du canapé où dormait sa mère, jusqu'à ce qu'ils prennent feu. Il n'était qu'un enfant, un enfant naïf qui pensait que la mort de sa mère serait la fin de toutes ses souffrances et le rapprocherait de Julie. Bien sûr, il savait que ça se terminerait encore une fois dans un foyer, mais étant donné son âge, il s'était dit qu'il aurait plus de liberté. Avec un peu de chance, il aurait pu continuer à fréquenter la même école.

Avec un peu de chance… Rien ne s'était passé comme prévu. Il était resté hypnotisé, à regarder les flammes consumer les rideaux comme des serpents affamés qui léchaient le plafond de leurs langues de flammes. Il ne voulait rien sauver de la maison. Le peu de livres qu'il voulait garder était déjà à l'abri. Nivens s'était enfui et il n'avait rien d'autre. Pour faire croire à un accident, il avait dû sortir en courant avec seulement le pyjama qu'il portait.

Le canapé sur lequel était allongée sa mère avait pris feu, mais elle ne s'était pas réveillée. Des bouteilles vides traînaient près d'elle, certaines contenaient encore un peu d'alcool. Il se rendait compte que cela accélérait encore le processus, mais il restait là, comme collé au sol. Pour l'instant, il était encore en sécurité dans le couloir, mais il ne pouvait pas rester plus longtemps.

Le tapis a pris feu, puis la table. La fumée a tourbillonné et ses yeux ont commencé à piquer. C'est ce qui l'a fait sortir de sa transe. Un dernier regard et il courrait dehors.

S'il avait fait ça à ce moment-là, tout aurait été différent. Mais au moment où il allait ouvrir la porte d'entrée, il s'est souvenu qu'il avait laissé le seul bien qui avait de l'importance pour lui dans sa chambre :

le mouchoir de Julie. Il était imprégné de son parfum depuis le soir du nouvel an, six semaines plus tôt. Il fallait qu'il récupère ce mouchoir. Sans hésiter, il avait claqué la porte du salon et couru à l'étage, suivi par les volutes de fumée. Il avait fait irruption dans sa chambre et tâtonné dans son lit. Bon sang, où était ce truc ? Tout semblait pareil : les draps, les couvertures. Il avait pris les draps et les avait secoués. Ou était-ce ? La fumée avait envahi la chambre et obscurci progressivement sa vue.

Il était là : un carré de coton avec un pourtour brodé. Il l'avait attrapé et fait demi-tour.

De la fumée. Une fumée suffocante.

Elle remplit la pièce de vagues noires.

Elle est partout. Dans ses yeux, dans sa bouche.

Il tousse, ses yeux le brûlent. Il voyait encore la porte de sa chambre il y a un instant, mais plus maintenant.

Il n'aurait pas dû retourner à l'étage ; le feu consume tout tellement vite. Trop vite.

Il cherche son chemin à tâtons.

Voilà.

Vite.

Au bas des escaliers, dans l'entrée sombre

La porte d'entrée attire son attention, s'il sort maintenant, il est sauvé.

Mais il ne peut résister à l'envie, il doit voir de ses propres yeux. Ses poumons brûlent, ses oreilles bourdonnent, ses yeux sont secs.

Chaud, il fait si chaud.

Il doit faire vite, ouvre la porte du salon.

Hurle.

Sa main !

Les flammes hurlantes à travers la porte, le passent en rugissant.

Douleur !

Cette odeur, il a la nausée, veut se pencher en avant mais il ne peut rester ici. Il doit partir. Ses jambes ne le portent plus mais il faut qu'il parte. Il le faut.

Un dernier regard vers elle sur le canapé. Il ne la voit pas, que des flammes et de la fumée. Elle doit être là. C'est certain. Il faut qu'il parte maintenant.

Il le faut.

Le plancher brûle, le plafond brûle, son pyjama brûle. Plus que quelques mètres, allez, Oscar, plus que quelques mètres.

Il se jette dehors sur l'herbe mouillée, son butin serré entre les mains. Il roule aussi vite qu'il peut.

Mal.

Mal partout

Les sirènes.

Et puis plus rien.

Il a tout abandonné pour Julie. Tout. Le fait qu'elle agisse comme si elle ne savait rien ne fait que confirmer qu'elle est dans cette cave pour une bonne raison et quelle salope elle est. Cela prouve qu'elle joue avec lui et se moque de lui. Comme si sa vie à lui avait moins de valeur que la sienne.

Oh, Princesse Julie.

Il rit doucement. Cette fois c'est à son tour de jouer. Il prend le Taser et un couteau dans la boîte à gants, sort de sa voiture et commence à marcher à travers les bois en direction de la maison.

Julie

33 semaines de grossesse

Jour 24 dans le sous-sol

Je me réveille et, pendant une seconde, je ne sais plus où je suis. Ça m'arrive encore parfois ; c'est un merveilleux moment d'ignorance pendant lequel je ne me sens plus seule au monde.

Sans lumière artificielle, il fait toujours sombre dans la cave, alors quand j'ouvre les yeux, je fixe le néant noir.

Qu'est-ce qui m'a réveillée ?

Je me soulève sur les coudes et tends l'oreille, mais je n'entends rien. Ma tête me fait encore mal. Ma bouche est sèche, alors je roule sur le côté et m'assois pour prendre un verre d'eau, mais je l'entends de nouveau : quelqu'un ouvre la trappe. Serait-ce encore Oscar ? Il était là il y a quelques heures à peine.

J'ai la réponse à ma question lorsque la lumière vive des néons s'allume ; je suis temporairement aveuglée. Je sens tout de suite dans chaque parcelle de mon corps, que quelque chose ne va pas. Je cligne des yeux frénétiquement et crie en voyant ce qu'Oscar a dans la main : le Taser qu'il avait le premier jour. Et un grand couteau.

Je ne comprends pas ce qui se passe, mais je n'ai pas le temps de réfléchir. Je dois agir, alors je ne fais pas un bruit et de toute ma puissance, je cours à la salle de bains. Avant qu'il ne comprenne, j'ai fermé la porte derrière moi. Haletante, je m'y appuie. Elle n'a pas de verrou et je sais que ce n'est qu'une question de temps avant qu'il n'entre, mais j'ai gagné quelques secondes.

Il a dû se passer quelque chose. Son plan a dû foirer quelque part et dans sa panique, il veut maintenant me tuer.

Je ne veux pas mourir.

Je réprime la panique qui me paralyse le cerveau ; s'il y a un moment où je dois rester concentrée, c'est maintenant.

J'entends clairement sa respiration de l'autre côté de la porte. On dirait qu'il attend quelque chose. J'ai une nouvelle contraction de Braxton Hicks et serre les poings furieusement. Je ne peux pas laisser mes émotions prendre le dessus. Je dois rester calme. Je peux le faire.

– Pourquoi fais-tu ça, Oscar ? Qu'est-ce que je peux faire pour me faire pardonner ? crié-je, la bouche contre la porte.

À ma grande surprise, il répond.

– Ce que tu as fait n'est pas pardonnable, dit-il calme et froid.

– Alors dis-moi ce que c'est. Laisse-moi au moins comprendre avant de me tuer.

Il ne répond pas, mais je l'entends toujours respirer. Tout ce que je peux faire, c'est ramper dans la poussière et implorer son pardon, même si je ne sais pas pourquoi.

– Je suis désolée que ta maison ait brûlé. Je suis désolée que ta mère soit morte.

Silence.

– Je suis désolée de n'être pas allée te voir à l'hôpital.

Il marmonne quelque chose de l'autre côté de la porte.

– Mais je ne savais pas, Oscar. Je ne savais pas pour l'incendie, je n'ai jamais su !

J'écoute, anxieuse, la moindre réaction, mais tout ce que j'entends est sa respiration qui s'accélère légèrement.

– Sinon je serais venue te voir. Mais ma mère venait de mourir, Oscar. Tu le savais, n'est-ce pas ?

Silence. J'essaie de me convaincre qu'il ne me fera pas de mal tant que je parlerai, alors je ne peux pas m'arrêter.

– Elle a été renversée par une voiture le jour de la Saint-Valentin.

Silence.

– On n'a jamais su qui c'était. Probablement un conducteur ivre.

Ne t'arrête pas de parler. Ne t'arrête pas.

– Je sais juste que c'était une voiture rouge.

Est-ce mon imagination, ou commence-t-il à respirer de plus en plus vite ?

– Mon père ne voulait pas revenir au village alors après l'enterrement, nous avons déménagé. Je n'ai dit au revoir à personne.

Je ne rêve pas. J'ai dit quelque chose qui l'a contrarié.

– Oscar ?

Oscar

Comme paralysé, Oscar est assis par terre devant la porte, le couteau à la main.

Ce funeste soir de Saint-Valentin, il avait décidé que c'en était trop. Il avait vu sa mère partir en voiture pour s'approvisionner en alcool et avait attendu son retour devant sa fenêtre de chambre. Quand elle était partie, ses deux phares étaient allumés, quand elle était revenue, il n'en restait qu'un. Elle avait garé sa Clio à sa place habituelle, à côté de la maison et était entrée en titubant. À la lumière de la lampe extérieure, il voyait clairement la bosse sur le capot, mais il se moquait de savoir quel animal elle avait heurté cette fois-ci, ou quel réverbère lui était tombé dessus. Il se sentait totalement anesthésié.

– Oh non, gémit-il en comprenant ce qui s'est passé. Oh non !

Non seulement sa mère était responsable du décès de la mère de Julie, mais c'était aussi de sa faute si Julie l'avait abandonné du jour au lendemain. Pendant tout ce temps, c'était sa propre mère qui lui avait arraché Julie. Et maintenant il a fait encore pire parce que, contrairement à sa mère qui était ivre, Oscar savait parfaitement ce qu'il faisait. Il avait haï Julie alors qu'elle ne pouvait pas savoir qu'il était à l'hôpital.

Il sent le sang affluer à ses oreilles ; ses poings sont serrés. Même maintenant qu'elle est morte, sa mère réussit encore à lui pourrir la vie. Tout est sa faute. Il se lève, tremblant. Il faut qu'il sorte d'ici. Pendant des années, sa haine pour Julie l'a consumé de l'intérieur, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus que du vide et de l'obscurité. Si seulement ça pouvait l'engloutir, maintenant. Si seulement il pouvait disparaître pour toujours. Bon sang, si seulement il était mort dans cet incendie.

Sa poitrine se soulève et s'abaisse, comme s'il venait de finir un sprint. Les murs gris de la cave ne lui donnent plus ce sentiment de protection comme avant. Ce n'est plus sa tanière, il n'est plus en sécurité, ici. Il faut qu'il réfléchisse à ce qu'il va faire. Il doit rester calme.

Il ramasse le couteau et le Taser, sort de la cave et referme la trappe derrière lui. Dehors, il fait toujours nuit et il marche vers la forêt qui l'accueille avec ses ombres lugubres.

Julie

C'est toujours silencieux de l'autre côté de la porte. Il y a un moment, j'ai entendu quelque chose, comme un sanglot, puis plus rien. Que du silence.

– Oscar ?

Je n'ose pas bouger ; c'est peut-être un piège ? Je mets précautionneusement mon oreille contre la porte. Je n'entends plus sa respiration non plus.

Est-il vraiment parti ? À cause de ce que j'ai dit sur ma mère ? Mais comment aurait-il pu ne pas savoir ça ? Ça changerait quoi ?

Le sol de la salle de bains est froid sous mes fesses et je suis très mal à l'aise. Avec douceur, je me redresse et mon ventre se durcit de nouveau. Je devrais être capable de faire baisser mon stress d'une façon ou d'une autre, mais ça me semble impossible. Je suis dans un état d'alerte maximum. Lentement, j'ouvre la porte de la salle de bains.

Je suis totalement seule

Il est parti. Vraiment parti. Je n'arrive pas à y croire.

Je marche jusqu'à mon lit sur des jambes flageolantes, les mains sur ma bouche. Je me laisse tomber sur le matelas, des larmes de soulagement coulent sur mes genoux. Je me fous de savoir pourquoi il est parti ; au moins, je suis de nouveau en sécurité.

Merci. Merci.

Malheureusement, mon euphorie est de courte durée et je me redresse à cause d'une forte douleur dans le ventre et le bas du dos.

Oh non.

Je m'allonge sur le dos, pose mes mains sur mon ventre. Pendant plusieurs minutes, j'ose à peine respirer, mais rien ne se passe. Fausse alerte ? Ma bouche est sèche. Je roule sur le côté et me lève, puis marche jusqu'à la cuisine et remplis un verre d'eau.

Elle ne doit pas naître maintenant. Je suis enceinte de trente-trois semaines. Et si ses poumons n'étaient pas encore assez développés ? Et si son réflexe de succion n'était pas encore acquis ? Mon cœur bat comme un fou et ce n'est pas bon. Il faut que je reste calme, surtout maintenant. Si je m'énerve, cela ne fera qu'empirer les choses.

Je vide le verre d'un trait et me rallonge sur le lit. Je me concentre sur ma respiration : inspiration sur six temps, expiration sur six temps. Six, inspire, six, expire. Inspire, expire.

J'entends ma voix de méditation intérieure me dire : « Imagine, le doux murmure de la mer, vois comme le soleil brille sur les vagues. Sens-toi devenir calme. »

Merde.

Je sens mon ventre se contracter de nouveau, la peau est tendue comme un tambour. Ma respiration s'accélère. J'ai l'impression d'être au sommet des montagnes russes et de dégringoler en trombe. Je ne peux pas arrêter ça avec de la méditation et des exercices de respiration. Mon ventre prend des formes bizarres et s'étire en pointe, comme un triangle. Ce n'est pas vraiment douloureux, mais c'est un peu inconfortable. Je ne peux plus le nier : ce sont des contractions, sûrement provoquées par le stress de l'arrivée d'Oscar avec son couteau. Avec un peu de chance, elles s'arrêteront bientôt, mais peut-être pas.

Lorsque mon ventre est redevenu souple, j'appuie dessus avec les deux mains, pour sentir la position du bébé.

Elle se présente toujours par le siège.

Je sais que je ne devrais pas paniquer, mais c'est diablement dur. Puis je me rends compte que j'ai laissé la lumière allumée et qu'Oscar peut me voir par la caméra. Je ne veux pas de ça. Je me lève en titubant, éteins la lumière et me recouche.

J'essaie de me distraire dans le noir et je pense à Éloïse, à Tom, à ma mère. Je pense à cette fois où, quand j'étais petite, j'avais pleurniché pendant des semaines pour avoir de nouvelles baskets. Des Nike. Elles étaient très chères et mes parents ne voulaient pas me les offrir juste comme ça, sans raison, mais je crois qu'ils en ont eu tellement marre de mes jérémiades, qu'ils ont fini par céder. Je me rappelle précisément ce que j'ai ressenti quand je les ai essayées pour la première fois. J'étais plus fière que Maradona après un but. La seule chose que je devais promettre, était de jouer au foot sur le terrain du village avec mes vieilles chaussures. Mais quel intérêt d'avoir des Nike neuves, si on ne peut pas les tester où ça fait toute la différence. J'ai tenu le coup quelques jours, mais finalement, je les ai glissées en douce dans mon sac à dos et joué avec quand même.

Les chaussures m'ont donné des ailes. J'ai marqué but sur but et je me sentais invincible. Jusqu'à ce que mon pied reste coincé derrière une branche et que ma semelle se déchire. Je n'oublierai jamais le regard de ma mère quand elle l'a découvert quelques jours plus tard. Sa déception m'a touchée plus durement que la perte de mes précieuses Nike, mais malgré toute la colère de ma mère, mon père n'en a jamais rien su.

Encore une contraction. Cette fois, elle est plus douloureuse, mais encore gérable pour l'instant. J'espère que ça ne va pas empirer. Je peux le faire. Je sais que je peux le faire. Dans ma tête, je me repasse les étapes de l'accouchement. Plus les contractions seront rapprochées, plus douloureux ce sera et plus je serai dilatée. Pour l'instant, j'ai encore des moments de répit entre chaque, mais je vais devoir les

chronométrer. Je n'ai pas de montre et je ne peux pas voir l'horloge murale dans le noir, alors je vais devoir compter. Dès que je sens mon ventre se relâcher, ma respiration se stabilise et je commence : Un. Deux. Trois. Quatre. Cinq. Je peux le faire. Six. Sept… Huit… Vingt. Cinquante-trois. Quatre-vingt-quatorze.

Je m'assoupis, mes yeux se ferment tout seuls. Ma mère voulait un autre enfant, mais je suffisais à mon père. Elle avait pourtant dû réussir à le persuader car lorsque j'ai eu cinq ou six ans, j'étais encore à la maternelle, maman s'est retrouvée enceinte. Elle avait partagé sa joie avec moi. J'allais devenir une grande sœur. Mais je n'étais pas vraiment contente ; je ne voulais pas partager ma mère avec un petit étranger. Maman était à moi, rien qu'à moi. Secrètement, je souhaitais que le bébé n'arrive jamais, alors quand elle s'est retrouvée à l'hôpital après une fausse couche, je me suis sentie coupable pendant des semaines. Je pensais avoir souhaité la mort du bébé, pleurais pour m'endormir chaque soir. Elle était hors d'elle lorsqu'elle a su et m'a serrée si fort que je pouvais à peine respirer.

– Julie, ma fille chérie. Bien sûr que non, ce n'est pas ta faute. Le bébé n'était tout simplement pas assez fort.

J'ai respiré son parfum.

– Mais maintenant, je n'aurai plus de petit frère ou de petite sœur, ai-je dit d'une toute petite voix.

– Tu me suffis a-t-elle répondu. Et le sujet était clos.

Aïe, mon ventre pointe de nouveau, beaucoup plus durement cette fois. J'ai perdu mes comptes. Ça veut dire que les contractions sont encore éloignées les unes des autres. J'espère qu'elles vont s'arrêter si je reste calme, alors je respire encore sur chacune et essaie de dormir un peu, mais en vain.

Je suis super réveillée et je sais pourquoi. Mon corps est prêt. Il me garde en alerte parce que je vais mettre un enfant au monde. Je secoue la tête, incrédule. Je pleure en silence : « Non ! » Je voudrais crier, mais je ne peux pas alerter Oscar, où qu'il soit.

De nouveau, la panique m'envahit, je sens qu'elle me serre la gorge. Cette cave obscure n'est pas un bon endroit pour naître. J'ai besoin de plus de temps, si j'arrive à tenir encore un peu, peut-être me relâchera-t-il.

Je chuchote : « Tu ne devrais vraiment pas naître maintenant, Hannah. Tu peux rester encore un peu, s'il te plaît ? Donne-moi une chance de sortir d'ici. Je sais que je le peux, mais il faut que tu me donnes un peu plus de temps. Tu ne veux pas vivre ça, je te le jure. C'est trop tôt. »

Pour toute réponse, mon ventre se contracte de nouveau, la douleur dans le bas de mon dos me coupe le souffle. J'essaie de ne pas crier et me concentre sur la technique du halètement.

J’aimerais que Tom soit là. Ou Éloïse. Quelqu’un. Mais je vais devoir me débrouiller seule, dans l’obscurité et aussi silencieusement que possible.

Oscar

Oscar secoue la tête de désespoir, tandis qu'il erre dans la forêt. Ses mains n'arrêtent pas de trembler et il a l'impression que son estomac a été retourné.

Non seulement la police le recherche et il ne peut retourner à son appartement, mais ce n'est plus qu'une question d'heures ou de jours tout au plus, avant qu'ils ne fouillent la maison puis l'abri de jardin et trouvent Julie.

Il sait qu'il faut qu'il parte, qu'il coure, qu'il se sorte de là avant que la chasse à l'homme ne commence.

Julie. Il pensait l'avoir perdue.

Sa Julie.

Il pourrait faire un appel anonyme à la police pour indiquer l'endroit où elle se trouve, puis conduire le plus loin possible, de l'autre côté de la frontière. Vers la France peut-être, via le Luxembourg puis jusqu'en Espagne, dans l'arrière-pays désertique. Le cash qu'il a lui permettra de s'en sortir et il pourra toujours se rendre utile à la récolte des fruits pour gagner de l'argent… mais alors tout cela n'aura servi à rien. Des années de stratégie et de préparation. Il ne la reverra plus jamais.

Et le bébé. *Son* bébé.

Depuis dix ans, il n'a vécu que pour ce moment, sa revanche et une fois de plus, sa mère lui met les bâtons dans les roues. Il ne peut pas la laisser gagner. Il ne la laissera pas décider de sa vie depuis sa tombe. Oui, il a fait une erreur, mais il peut encore la réparer s'il y réfléchit bien et ne laisse pas la panique s'installer.

Il n'est peut-être pas trop tard. S'il explique à Julie ce qui s'est passé, comprendra-t-elle ? Verra-t-elle que c'est son amour pour elle qui l'a conduit à l'enlever ? Comprendra-t-elle que jamais personne ne l'aimera plus que lui ? Qu'ils peuvent être heureux ensemble, loin d'ici ?

Il est arrivé dans une clairière, la Lune l'éclaire et teinte ses cheveux blancs d'argent.

Il devrait au moins essayer.

Tout à coup, il fait demi-tour et se met à courir en direction du village.

Julie

Quatre-vingt-dix-huit… quatre-vingt-dix-neuf… Non ! Je n'en peux plus. Les contractions sont si rapprochées que je n'ai plus le temps de récupérer. Il fait si sombre ici. Mes cheveux collent à mon crâne. Ça fait tellement mal. J'aimerais que ma mère soit là, elle saurait quoi faire.

J'entends quelqu'un crier. Mes mains s'agrippent au bord du lit, je m'essouffle. Vais-je mourir ici ? Maintenant ?

C'est moi qui crie. Ça se passe mal. Le bébé est dans la mauvaise position. J'ai essayé de la retourner, mais je n'y arrive pas toute seule. Mon corps se déchire, je vais mourir, je le sais. Je vois une lumière au loin. Est-ce la fin ? Est-ce que c'est ce que voient les gens lors d'une expérience de mort imminente ? Les contours d'une silhouette se détachent dans la lumière vive, je ne suis plus seule.

– Maman ? C'est toi ? C'est maman !

Une nouvelle contraction s'annonce, mon corps se sépare en deux. C'est l'orage dans ma tête, des nuages noirs s'amoncellent, des éclairs flashent devant mes yeux. Je suis trempée, où suis-je ?

Je suis allongée sur le lit.

– Maman ? Maman, c'est toi ? Je suis malade, Maman.

– Tu as de la fièvre, ma chérie ? Une main fraîche sur mon front moite, un thermomètre sous mon bras. Un verre d'eau est porté à mes lèvres. Bois ma chérie, le docteur sera bientôt là.

Maman, je me sens tellement mal. Il fait trop clair ici.

Ça va s'arranger, ma chérie, c'est juste une grippe. Hé, et tu n'es plus obligée d'aller à l'école, maintenant. C'est chouette, non ?

Mais j'aime l'école, Maman. Je veux retourner à l'école. Je suis tellement seule, ici ; Maman ? Maman !

J'ai oublié de compter entre les contractions, ou peut-être qu'il n'y a plus de temps entre chaque. Je ne sais pas. Mes yeux me font mal ; je les garde fermés.

– T'es toujours là, Maman ?

Encore une main sur ma tête, lourde et rêche.

La main de qui ? Où suis-je ?

Je me souviens maintenant. Je suis dans le sous-sol, en train d'essayer d'accoucher toute seule. Le bébé se présente par le siège et bien que je ressente une forte envie de pousser, je sais que dans le cas d'un siège, il ne faut pas pousser jusqu'au dernier moment. Je dois attendre d'être complètement dilatée. Mais comment saurai-je que le moment est venu ?

La contraction suivante arrive. Je rugis tout le long, mais en arrière-

plan, j'entends un autre son. Enfin, je ne l'entends pas vraiment, c'est plutôt une présence que je sens ici, avec moi.

Et voilà une contraction de poussée.

Puis-je ? Dois-je ?

Il le faut, je ne peux pas l'empêcher. Je crie, je hurle, la pulsion prend le dessus, puis s'estompe. Je n'y arrive pas. Je ne peux pas. Mais il le faut. Une autre contraction de poussée. Le tonnerre rugit dans ma tête. Je suis à quatre pattes par terre, rugissant et poussant jusqu'à n'en plus pouvoir.

Une voix pénètre ma conscience. Celle d'un homme.

Oscar ?

Je n'arrive pas à entendre ce qu'il dit parce que mes oreilles bourdonnent. Je vois du sang, tellement de sang. Ça colle à mes mains, à mes genoux. À ma chemise de nuit. Je ne vais pas y arriver. Je ne peux pas expulser le bébé, pas toute seule et pas par le siège.

Une autre contraction et je pousse encore une fois le plus fort possible, mais je suis affaiblie, ça ne fonctionne pas.

Les contractions s'arrêtent un moment. J'essaie de reprendre mon souffle. Tant de sang. Je cherche entre mes jambes avec ma main : je sens deux petits pieds. C'est surréaliste ; ce n'est pas en train de m'arriver à moi. J'essaie d'ouvrir les yeux, la lumière est allumée dans la cave et Oscar est assis près de moi. Lui aussi est couvert de sang. Son visage pâle est soucieux.

– Oscar, le bébé se présente par les pieds, dis-je. Je ne pourrai pas y arriver toute seule. Tu dois nous emmener à l'hôpital.

Je sens une nouvelle contraction arriver. Je pousse de toutes mes forces et sens le bébé glisser un peu plus le long du canal de naissance. Lorsque je sens mon corps exploser sous la pression, je hurle. Le besoin de pousser s'estompe, mais le bébé n'est pas encore né. Ça ne va pas : sa tête doit encore passer et si je ne suis pas suffisamment dilatée, elle n'y arrivera pas et moi non plus.

Lors de la prochaine poussée, je sais que je vais devoir donner tout ce que j'ai. Ma vie et la sienne sont en jeu.

Je supplie :

– Oscar, s'il te plaît, aide-nous.

Il répond quelque chose, mais je n'entends pas, parce que les montagnes russes ne peuvent plus s'arrêter.

Je pousse un cri quand mes instincts primaires mettent en mouvement tous les muscles de mon corps. Le tonnerre dans ma tête s'intensifie, les flashes de lumière dansent devant mes yeux et se changent en taches rouges et noires. Je n'entends ni ne vois plus rien lorsque j'expulse la tête du bébé de toutes mes forces.

Oscar

Le néon bourdonne au-dessus de sa tête et commence à clignoter. Pétrifié, Oscar fixe le sol de la cave où Julie gît sur le côté dans une mare de sang. Sa chemise de nuit est remontée au-dessus de ses hanches, du sang coule d'entre ses jambes. Il suit des yeux le cordon ombilical jusqu'au petit corps qui gît près d'elle, souillé de sang et de mucus.

Il ne bouge pas. Ou peut-être que si. Il n'est pas sûr, ça pourrait être une illusion d'optique à cause de la lumière clignotante.

Il n'arrive pas à bouger son corps. Il sait qu'il doit couper le cordon ombilical et dégager les voies respiratoires de l'enfant, mais il a l'impression que quelqu'un s'est assis sur lui et a chassé tout l'air de ses poumons.

Le choc. Il se met à trembler de façon incontrôlable. Ses bras et ses jambes tremblent si fort qu'il n'arrive pas à tenir debout. Il sait pourtant qu'il le doit, il doit les sauver.

Julie, c'est Julie.

Il sort de sa transe et coupe le cordon ombilical. D'un seul mouvement, il prend le bébé sans réaction dans ses bras et dégage ses voies respiratoires en lui tapotant doucement le dos. Un gémissement plaintif s'échappe du petit corps. Elle est vivante. Il enroule l'enfant dans une serviette et retourne auprès de Julie pour prendre son pouls. Il bat, bien que faiblement et elle a des difficultés à respirer.

Il caresse sa joue pâle.

– Je reviens, murmure-t-il, tout en sachant qu'elle ne peut l'entendre.

Il sait aussi qu'il ne peut en sauver qu'une à la fois. Sa voiture est garée trop loin. L'enfant dans les bras, il court en reprenant le même chemin à travers la forêt. Il n'ose pas s'arrêter, même si le bébé est comme une poupée de chiffon dans ses bras. La nuit devient l'aube et il voit juste assez pour trouver son chemin à travers les arbres, sans lampe torche. Des branches lui fouettent les oreilles et lui griffent les bras, ici et là, les oiseaux se réveillent. Oscar continue à courir jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus. Sa jambe gauche lui envoie des signaux de douleur aiguë et il boite à chaque pas. Un instant, il ne sait plus où il est, tout se ressemble, dans l'obscurité, mais juste avant qu'il ne commence à paniquer, il voit sa voiture au loin.

À bout de souffle, il ouvre la portière à la volée et pose le bébé enveloppé sur le siège passager. Il plonge dans la voiture et part sur les chapeaux de roues aussi vite que possible, tout en tenant le bébé de sa main libre.

– Julie, ma Julie, dit-il en continu.

Le soleil se lève lentement et la ville s'anime. Dans un crissement de pneus, Oscar s'arrête devant le service des urgences de l'hôpital où il travaillait jusqu'à récemment. Le bébé dans les bras, il court à l'intérieur.

– J'ai besoin d'aide ! Prématurée, réponse faible, née par le siège !

Les gens s'approchent de lui de toutes parts. Une infirmière lui prend le bébé et disparaît avec, moitié en courant, moitié en marchant. Une autre infirmière le prend par l'épaule, le conduit vers une chaise et lui dit quelque chose, mais Oscar ne veut pas s'asseoir. Il doit retourner vers Julie. Il se libère d'un coup sec, sort en courant et retourne à sa voiture.

Il appuie à fond sur l'accélérateur et repart par le même chemin. Il peut encore la sauver. Il lui faudra peut-être laisser le bébé à l'hôpital, mais il peut encore sauver Julie et s'enfuir avec elle. C'est encore possible.

Il est parti pendant presque une heure.

– S'il vous plaît, faites qu'elle vive, marmonne-t-il, mais avant même qu'il n'entre dans le village, il comprend que s'enfuir ensemble n'est plus possible.

L'éclat bleu des gyrophares se reflète sur le clocher de l'église. Il arrive trop tard.

Pieter

– Nom de Dieu ! Nom de Dieu ! Nom de Dieu ! rugit Pieter tout le long du chemin jusqu'au village. Plus vite, bordel, plus vite !

Il est furieux contre lui-même. Il aurait dû suivre son instinct, suivre les pistes avec plus d'acharnement et réagir plus vite. Il tape sur son volant des deux mains et hurle de frustration.

Il y a vingt minutes, Serge l'a informé que la commission rogatoire pour l'appartement d'Oscar et son ancienne maison avait été accordée, mais Pieter était à peine monté dans sa voiture qu'il a entendu l'horrible nouvelle sur la radio de la police ; Oscar s'était présenté à l'hôpital où il travaillait, avec un nouveau-né prématuré en mauvais état. Juste après, Pieter a entendu les sirènes de police hurler dans les rues.

Pendant tout ce temps, Oscar retenait donc Julie prisonnière. Pas Tom, pas Rutger. Oscar. Où donc, à part dans sa maison ?

Pieter appuie encore plus sur l'accélérateur. Ayant déjà effectué le parcours, il arrive en un temps record à l'adresse. Parmi toutes les voitures garées devant la maison, il reconnaît celle de l'inspecteur en chef Van Dijck. Une ambulance s'arrête en dérapant.

Pieter bondit hors de sa voiture et suit les ambulanciers le long du chemin qui mène à l'abri de jardin. Il constate une fois de plus que c'est exactement le même chemin qu'il a emprunté récemment. Comment a-t-il pu tout gâcher comme ça ?

L'abri de jardin est ouvert, un policier se tient près de la porte. L'homme laisse les ambulanciers entrer et lève la main pour arrêter Pieter, mais ce dernier l'assomme d'un coup puissant. Qu'il puisse avoir de gros ennuis pour être apparu sur une scène de crime et que Serge ne lui pardonne jamais ne lui vient même pas à l'esprit. Il ne réfléchit plus. Il s'agit de Julie.

En voyant la trappe ouverte dans le sol au fond de l'abri, il pourrait se frapper. Comment a-t-il pu rater ça ? Comment est-il possible qu'il n'ait même pas essayé d'allumer la lumière là-dedans, ce soir-là ? Il y a une ampoule et l'interrupteur est sur la gauche, mais il ne se rappelle pas l'avoir vu. Du moins pas consciemment. S'il avait vu cet interrupteur, ou l'ampoule, il aurait sûrement essayé. Il aurait alors su que quelqu'un utilisait l'abri.

Pieter descend les escaliers en trombe. L'odeur est la première chose qu'il remarque, comme s'il avait plongé le nez dans un seau plein de pièces de monnaie en cuivre. C'est seulement à ce moment qu'il la voit allongée et se pétrifie. Son visage devient blême et il n'entend plus qu'un sifflement. Comme au ralenti, il voit les ambulanciers

s'agenouiller près du corps qui repose en position fœtale sur le sol. Ses cheveux blonds sont étalés sur le tapis vert. Elle a un bandage autour de la tête. Son visage est si pâle, presque transparent. Une tache de sang brune dessine un motif irrégulier autour de son corps. Les officiers, arrivés en premier sur les lieux, se tiennent, très pâles, contre le mur pour laisser de la place aux ambulanciers, mais ils savent tous, ils sentent tous que les secours arrivent trop tard. La mort est arrivée avant eux ; sa présence est encore palpable dans la cave, tout comme celle de Julie. En témoigne le plateau en plastique sur la table, avec une pelure de mandarine et un pot de yaourt vide, les restes de ce qui a dû être son dernier repas. Une serviette pend sur une chaise pour sécher. La scène semble ridiculement normale et familière, si ce n'est l'absence de lumière du jour.

Le regard de Pieter glisse de nouveau sur le corps de Julie. Ce corps qu'il a si bien connu deux ans auparavant. Il y a seulement quelques heures, elle était en train d'accoucher. Toute seule. Elle n'avait rien fait de mal, elle ne méritait pas de mourir dans cette cave grise. Il aurait pu arriver à temps, mais à en juger par la tache brune, quelque chose avait mal tourné pendant l'accouchement. Tellement de sang.

Pieter tente de réprimer des larmes d'impuissance. Quelles souffrances a-t-elle dû endurer ? Quelles frayeurs a-t-elle eues ? Il s'essuie les yeux avec sa manche et regarde Van Dijck qui se tient près de lui, les mains sur sa bouche.

Le poids de sa responsabilité pèse lourd sur sa poitrine. Le cas Julie Meskens s'est fini de la pire manière possible et à quelques kilomètres de là, il y a un bébé qui se bat pour sa vie.

Pourquoi ?

Pourquoi ?

HANNAH

– Qu'est-ce que tu dis ?

Tom est encore au lit, les cheveux dressés sur la tête et tente de déchiffrer dans les brumes du sommeil, ce qu'Éloïse lui dit. Non, ce qu'elle lui crie. Elle est hystérique.

– Le bébé, Tom ! Elle est à l'hôpital !

– Le bébé de Julie ?

– Oui, évidemment ! Oh, Tom, tout le monde devient fou. Ils ne t'ont pas encore appelé ?

Il vérifie l'écran de son téléphone, mais ne voit aucun appel en absence. Il est sept heures du matin. Ses doigts s'agrippent fermement aux draps.

– Non. Où est Julie ? Elle va bien ?

Son cerveau cherche frénétiquement des réponses et des scénarios : Julie a accouché. Donc elle est vivante. Elle a accouché trop tôt. Bien trop tôt.

Le bébé.

Julie.

Le téléphone coincé sous le menton, il enfile un pantalon et un tee-shirt, puis se précipite en bas.

– Je ne sais encore rien de Julie, continue Éloïse. Esther savait seulement que le bébé avait été admis à l'hôpital.

Esther ? Qui est Esther ? Trop d'informations, trop peu de temps.

– Quel hôpital ? la presse-t-il, tandis qu'il se tient dans le salon, paniqué, à la recherche de ses clés.

Éloïse lui donne l'adresse puis dit :

– Je te retrouve là-bas ; tu ne dois pas rester seul maintenant.

Il trouve ses clés dans la cuisine. Il enfile ses baskets sans attacher les lacets et s'apprête à sortir de l'appartement quand la sonnette retentit.

Il vérifie le visiophone : c'est Van Dijck.

Cette fois ça y est, ils l'ont enfin trouvée.

Les jambes flageolantes, il attend sur le seuil que l'inspecteur en chef monte. Il n'est pas seul. Dans son sillage, il y a une femme qu'il ne reconnaît pas.

– B-bonjour, En-entrez, bégaie Tom, les jambes de plus en plus flageolantes.

Van Dijck a l'air fatigué, avec des cernes bleus sous les yeux. Il présente la femme à Tom, mais ce dernier ne retient pas son nom.

– Julie, dit-il. Est-elle… Vous l'avez trouvée ?

– Asseyez-vous, Tom, dit Van Dijck calmement.

Son visage. Pourquoi regarde-t-il Tom ainsi ? Pourquoi ne lui dit-il pas où est Julie ? Et pourquoi cette femme le regarde-

t-elle avec tant de compassion ? Des doigts glacés lui étreignent la gorge.

Non. Non. Non.

– Je suis désolé d'avoir à vous dire que… commence Van Dijck

Non ! Il n'arrive plus à respirer. Il ne peut plus respirer.

– Où est Julie ? dit-il. Les mots semblent sortir de sa bouche un par un sous la pression. – Nous avons trouvé le corps de Julie.

Il voudrait hurler, pleurer, cogner sur la table pour qu'elle finisse en éclats sur le parquet. Il voudrait choper Van Dijck, l'étrangler à mains nues jusqu'à ce que ses yeux lui sortent des orbites et qu'il retire ces mots. Ils ont trouvé le corps de Julie. Juste son corps. Pas Julie.

Il voudrait dire quelque chose, mais les mots restent coincés dans sa gorge. Sa langue lui paraît épaisse et lourde. Tout comme ses bras et ses jambes. Comme s'il se déplaçait sous l'eau. Il ferme les yeux et se laisse dériver. L'eau remplit son nez, sa bouche, ses oreilles. Elle remplit ses poumons. Est-ce que c'est ce qu'on ressent, quand on se noie ?

Julie est morte. C'est fini. Morte. Sa bouche essaie d'articuler le mot. Morte. Morte.

Le rideau est tombé. Le spectacle est terminé. Applaudissements. Chacun rentre chez soi.

Van Dijck lui parle. Des mots et encore des mots. Tom opine.

La femme lui parle aussi. Il opine et essaie de garder les yeux ouverts. Elle lui tient la main. Julie est morte. Morte. Morte.

*

Éloïse le tient dans ses bras. Depuis combien de temps est-elle ici ? Ses yeux sont rouges d'avoir pleuré, il faut qu'il la réconforte. Mais il est toujours sous l'eau.

Son corps pèse si lourd

***

Est-il mort ?
Non il ne l'est pas.
Julie est morte
Morte.
Morte.

Il voudrait disparaître.
Il voudrait s'enterrer, profondément sous la terre.
Où vivent les vers.

Où c'est obscur.

***

Veut-il dire quelque chose aux funérailles ?

Ils lui ont donné des cachets. Éloïse l'a regardé les prendre. Elle l'a aidé à se laver et s'habiller.

Non, il ne dira rien.

Ses parents sont là, son frère et sa sœur aussi. Des collègues de l'école. Même des élèves. Tellement de gens. Tellement de visages. Des bras autour de lui. Des odeurs étranges. Des mouchoirs. Des joues mouillées.

Il y a ce journaliste devant lui. Il n'arrive pas à se souvenir de son nom. Peter ? Non, Pieter. Oui c'est ça. Il a l'air fatigué. Ses lèvres bougent.

– Désolé, dit-il. Mais Tom ne sait pas pourquoi.

– Le funérarium n'a pas assez de place pour tout le monde, dit Éloïse. Les gens restent dehors, dans la rue. Pour Julie, dit-elle encore.

Parce que Julie est morte. Morte. Morte.

Un homme lui prend la main et dit quelque chose. Il regarde un visage qui pourrait être le sien : peau blême, yeux rouges, cernes bleus. L'homme lui parle et il voudrait répondre, mais seuls des murmures d'air sortent de sa bouche.

Juste des bouffées d'air.

Éloïse l'assoit sur une chaise devant et vient s'asseoir près de lui. Elle lui dit qu'il peut rester vivre dans l'appartement de Julie aussi longtemps qu'il le voudra. Que c'est Monsieur Meskens qui l'a dit.

Monsieur Meskens.

Elle dit qu'il peut pleurer s'il veut. Que ça lui fera du bien.

Mais il n'y arrive pas. Julie lui sourit depuis le grand écran de projection à l'avant de la salle. Julie avec ses cheveux au vent, pieds nus, au bord de la mer.

Il ferme les yeux et replonge sous l'eau.

***

– Il faut que tu ailles voir le bébé, dit Éloïse.

Elle vit avec lui en ce moment. Elle pleure beaucoup, il ne peut pas la réconforter.

Il essaie pourtant. Chaque jour il ramasse des morceaux de lui-même, des morceaux de son cœur mort. Mais ils se pulvérisent dans ses mains. Il est froid à l'intérieur.

La nuit, il reste allongé sur le dos dans le lit. Il reste allongé en fixant le plafond avec des vêtements de Julie autour de lui. Il aimerait pouvoir s'endormir et ne jamais se réveiller. Éloïse reste allongée à côté de lui. Elle regarde des vieilles photos. Lui raconte des souvenirs qui n'étaient pas les siens, mais qui le sont devenus.

Il faut aller voir le bébé.

Parfois, Julie lui rend visite dans ses rêves et il se réveille trempé de sueur. Il crie son nom, elle s'enfuit loin de lui, il la voit se noyer tandis qu'il se tient sur la rive, incapable de faire quoi que ce soit, collé au sol. Lorsqu'il se réveille il croit pendant un millième de seconde que ce n'était qu'un cauchemar, jusqu'à ce qu'il prenne conscience encore et encore, qu'il l'a perdue. Puis il crie dans son oreiller jusqu'à ce qu'Éloïse le serre fermement dans ses bras.

***

Il a perdu Julie pour toujours et à jamais. Il ne sentira plus jamais ses cheveux, ne se réveillera plus jamais auprès d'elle, ne lui fera plus de café, ne jouera plus de piano pour elle, ne lui cuisinera plus de guacamole, n'attrapera plus son bol à soupe sur la plus haute étagère quand elle ne pouvait pas l'atteindre. La liste des choses qu'il ne fera plus jamais est trop longue et leur poids le garde au lit.

Il faut aller voir le bébé.

Si seulement il pouvait passer une seule nuit de plus avec elle, pour lui dire combien il l'aime. Pour lui dire qu'il ne peut pas vivre sans elle. Qu'il est convaincu qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, même si parfois elle en doutait. Il embrasserait ses doutes pour les chasser de sa tête, si seulement il en avait l'occasion, mais il n'aura plus jamais cette chance maintenant. Plus jamais.

***

Éloïse est retournée au travail. C'est son métier qui la fait tenir, dit-elle. Elle lui rend visite tous les soirs, mais ne reste pas dormir. La mère de Tom lui apporte de la nourriture qu'il ne mange pas. Elle se promène avec un plumeau en lui posant des questions du genre : « Est-ce que tu manges assez ? » « Tu ne prendrais pas une douche, mon fils ? » Et : « Quand vas-tu voir le bébé ? »

Pas encore.

***

Aujourd'hui, pour la première fois, il s'assoit au piano. La musique est sa vie. Ou du moins était sa vie. Les accords sont tellement plus faciles que les mots. Ce qu'il ne peut pas dire, il peut le jouer. Sans y penser, ses doigts se déplacent sur les touches comme animés d'une vie propre. Au début, il hésite dans les notes graves, mais bientôt, ses mains montent et descendent le long du clavier. Tout son corps bouge avec elles, sa tête s'agite de haut en bas, ses yeux sont fermés, ses cheveux lui balaient le visage.

Ses doigts vont de plus en plus vite, il a du mal à les suivre et doit se lever. Le tabouret tombe.

Il frappe encore plus fort sur les touches d'ivoire, il fait rugir et crier le piano. De plus en plus fort.

La sueur coule de son corps, les gouttes font des taches mouillées sur les touches. Sa vision est floue.

Enfin ! Enfin !

Il pleure.

***

– Il faut qu'on parle, dit Éloïse.

– Qu'est-ce qu'il y a à dire ? Julie est morte.

Elle pose sa main sur son bras.

– Julie n'est plus là, mais ta fille si.

Il retire son bras. Non, pas encore.

Mais Éloïse continue à parler. Le bébé est né beaucoup trop tôt et ne peut pas respirer ni manger seule. Ce n'est pas encore sûr qu'elle s'en sorte, toute infection pourrait lui être fatale.

Il ne peut même pas s'occuper de lui-même en ce moment, encore moins d'un bébé fragile.

– Elle va très bien, tu sais, continue Éloïse.

Elle lui dit qu'elle rend visite au bébé. Tout comme ses parents et le père de Julie. Elle rapproche son sac à main et en sort son téléphone, dont elle fait défiler l'écran et lui tend. Un petit bébé rosé avec plein de tubes dans la tête le regarde. Sa fille.

Il ne ressent rien.

– Je n'y arrive pas, Éloïse, pardon.

– Elle n'y est pour rien, ce n'est pas sa faute, si sa maman est morte.

La police avait une commission rogatoire et aurait de toute façon fouillé la maison ce jour-là. Si Julie n'avait pas encore accouché, si le bébé ne s'était pas présenté par le siège, si le placenta ne s'était pas déchiré… Un sanglot s'échappe de la gorge de Tom et Éloïse range vite son téléphone, puis le prend dans ses bras.

– Ne t'inquiète pas. Je sais. Ça va aller. On n'est pas obligé d'en parler. Tu as tout le temps, elle est en de bonnes mains.

Mais il n'a pas tout le temps et il le sait. Parfois le temps s'écoule plus vite qu'on ne le pensait.

– Et si elle meurt aussi ? Chuchote-t-il.

– Et si ça arrivait avant que tu n'aies eu l'occasion de la rencontrer ? répond Éloïse en lui caressant doucement le bras.

Ce serait un déchirement. Julie ne lui pardonnerait jamais, où qu'elle soit.

– Donne-lui au moins un nom, fais-le pour Julie.

Elle a raison, il lui doit bien ça. Éloïse l'aide à se lever.

– Allez, va prendre une douche et je t'y conduis.

***

Il a une charlotte sur la tête et un masque sur la bouche. Une sage-femme les conduit vers le lit du bébé.

– Je suis là, si tu as besoin de moi, dit Éloïse en lui tapotant le dos pour l'encourager.

– Asseyez-vous là et je vais vous la donner, dit la sage-femme. Elle se penche avec précaution dans le lit en plastique et écarte les tubes pour sortir le bébé.

– Soutenez sa tête avec votre bras gauche et son corps avec l'autre… Oui, c'est bien, dit-elle quand il lui prend le paquet.

Le bébé est enroulé dans une couverture rayée. Ses cheveux clairs dépassent d'un bonnet blanc. Elle a un nez minuscule et une moue rose et elle lui rappelle immédiatement Julie, quand elle n'obtient pas ce qu'elle veut. Il sourit.

– Elle ressemble à Julie, dit-il derrière son masque, incapable de la quitter des yeux.

– Oui, elle lui ressemble, sourit Éloïse.

Un rayonnement chaud monte de son ventre et fait fondre son cœur. C'est la fille de Julie. Sa fille, leur enfant.

– Bonjour, Hannah Julie Van de Velde, dit-il. Bienvenue, petite fille.

***

Chaque jour, Tom conduit jusqu'à l'hôpital. Même s'il n'a aucune idée de ce qui l'attend dans les heures, les jours, les semaines ou les mois à venir, il a au moins un objectif clair chaque jour. Quand il tient le bébé contre lui, il sent la présence de Julie. Il peut presque la sentir. Son corps a beau avoir disparu, dans sa mémoire, elle vivra pour toujours.

– Quelqu'un t'a déjà parlé de ta maman ? demande-t-il au petit paquet chaud dans ses bras.Le bébé bouge un instant et pousse un soupir de satisfaction.

– Non ? Hé bien c'est parce que c'est mon travail, parce que je suis ton papa. Écoute bien, dit Tom. Il prend une profonde respiration et commence : Il était une fois, une très belle jeune femme qui s'appelait Julie.

Épilogue

– Plus haut, plus haut ! crie-t-elle à Tom.

Ses cheveux blonds volent dans le vent. Sa robe jaune gonfle sur ses jambes tendues potelées, qui finissent par des pieds nus à semelles noires. Son rire résonne contre les maisons qui entourent le terrain de jeu. Elle tient encore tout juste dans la balançoire pour enfants et bientôt, elle sera autorisée à aller sur la grande.

Tom sort la petite fille de la balançoire, la fait passer par-dessus son épaule et marche vers le banc ou Éloïse est assise. Elle porte de grosses lunettes noires et agite un magazine pour s'éventer. À côté d'elle est posé un sac noir, d'où elle sort une banane qu'elle commence à peler.

Un homme qui se promène avec son chien s'arrête pour discuter avec elle, tandis qu'on entend au loin le bruit d'une camionnette de glaces qui approche.

***

Derrière un arbre, Oscar observe la scène. Il roule un cigare entre ses doigts et le hume. Cela fait exactement mille jours depuis la dernière fois qu'il l'a vue, lorsqu'il l'a confiée aux bras d'une infirmière.

Hannah.

Le bébé de Julie.

Sa fille.

Il regarde encore une fois le trio puis fait demi-tour et s'éloigne. Il doit se préparer.

Il a encore tant à faire.

Notes de l'auteur

Abandon est une fiction et aucun personnage n'existe dans la réalité. Fort heureusement, Julie Meskens n'a jamais vraiment été dans la cave d'Oscar.

Mais tout n'est pas que fiction, dans ce livre.

L'histoire est basée sur des événements de 1998, l'année où j'étais enceinte de mon fils. Je venais juste d'emménager dans un nouvel appartement que j'avais fait mien. Mon petit ami du moment, qui est aujourd'hui mon mari, garait régulièrement sa voiture devant l'immeuble. Vous devinez certainement ce qui a pu arriver. Sa voiture a été rayée deux fois. Pas avec des insultes comme sur celle de Tom, mais tout même des rayures haineuses, profondes, moches et faites délibérément. Puis, lorsque j'ai entendu quelqu'un crier très fort alors que j'étais seule à la maison, ça m'a donné la chair de poule. C'était tout proche et ça m'a terrifiée. « Pute », « Putain de salope », « Je te déteste » etc.

C'était mon voisin du dessous qui beuglait. Après que ça s'est reproduit plusieurs fois, je me suis rendu compte qu'il ne criait pas dans son téléphone mais sur moi. Moi. Une fille qui n'avait jamais échangé un mot avec lui, hormis le bonjour obligatoire de politesse. Je ne comprenais pas.

Mon petit ami et moi avons décidé d'aller à la police raconter notre étrange histoire : les rayures sur sa voiture, les cris insultants du voisin du dessous. Y avait-il une connexion ?

Oui, il y en avait une. Contrairement au récit, la police a immédiatement réagi. Ils ont interrogé le voisin et il s'est avéré qu'il était effectivement responsable de tout.

Pourquoi ? Mon voisin du dessous souffrait de troubles de la personnalité. Lorsque j'avais emménagé au-dessus de chez lui, il était immédiatement « tombé amoureux » de moi et dans son esprit, nous avions une relation. Dès que mon petit ami est entré en scène et que mon ventre de femme enceinte a commencé à grossir, son amour s'est transformé en jalousie et en colère. Je l'avais trahi.

***

Ce n'est que plus de vingt ans plus tard, alors que j'écrivais et faisais des recherches sur le sujet, que j'ai appris que cet homme souffrait d'un trouble rare appelé érotomanie, connu aussi sous le nom de syndrome de Clérambault. Ce trouble est plus fréquent chez les femmes que chez les hommes, mais chez ces derniers, il conduit plus

facilement à un comportement de harcèlement et d'agression. Il se manifeste par la croyance que quelqu'un est amoureux de vous, voire que vous avez une relation avec cette personne. Il peut s'agir de quelqu'un que vous n'avez jamais rencontré avant, comme une célébrité, une vague connaissance, le mari d'une collègue, ou la fille qui vit au-dessus de chez vous. Il y a plusieurs causes possibles au développement de ce trouble. L'une d'entre elles est qu'il peut servir de mécanisme d'adaptation pour faire face à une solitude extrême, ou a une grande perte. Ou au deux, comme dans le cas fictionnel d'Oscar.

Grâce à l'intervention rapide et à l'action décisive de la police, le véritable incident n'a jamais dégénéré et j'ai déménagé immédiatement. Je suis très reconnaissante à la police d'Anvers, pour leur respect et la compréhension dont ils ont fait preuve envers mon petit ami et moi lorsque nous avons signalé le problème.

Mais on ne fait pas un livre avec ça. Les choses se passent donc un peu (beaucoup) différemment dans *Abandon*.

Merci au premier commissaire Freddy Rottiers et à l'inspecteur en chef Dasy Wagemans d'avoir contribué à rendre ce manuscrit aussi réaliste que possible. S'il y a la moindre erreur dedans, j'en suis totalement responsable et je les classe sans vergogne sous la rubrique « liberté créative ».

Et je suis désolée de n'avoir pas dressé un portrait très positif de l'inspecteur en chef David Van Dijck, je promets de me rattraper dans le prochain livre.

J'aimerais aussi remercier mes relecteurs personnels/amies Kathleen Ferny, Joke Vander Aa, Gisy Van Hove, Vicky Maggelet, Melissa von Wenz : vous m'aidez à évoluer en tant que personne et écrivain. Merci, Elise Aertgeerts, d'avoir partagé ton savoir bizarre sur les narcotiques avec moi.

Merci particulier à Sandra Vets, Cathy Carlier et Melissa Vandeputte de Hamley Books et surtout à Nathalie Gouillon pour la traduction française !

À ma famille, qui comme toujours est victime de ma faim d'écrire, merci de votre compréhension, même si elle n'était pas toujours volontaire. Heureusement que vous aimez la pizza !

Je suis de tout cœur avec tous ceux qui ont été victimes de harcèlement, qui n'est reconnu comme un délit à part entière en Belgique, seulement depuis le 30 octobre 1998. N'attendez pas pour porter plainte. Faites-le tout de suite.

Enfin, je voudrais également remercier le voisin du dessous qui sans le vouloir m'a inspirée pour écrire cette histoire. J'espère qu'entre-temps, il a été soigné correctement, si c'est possible. On ne souhaite à personne de souffrir d'un trouble de la personnalité ni d'aucun autre trouble.

Barbara, octobre 2024.

Table des matières

Prologue
OSCAR et JULIE
Oscar *1992*
Julie *Février 2005*
Oscar *1993*
Julie *Mars 2005*
Oscar *1994-1995*
Julie *Vacances de Pâques 2005*
Oscar *1995*
Julie *Vacances de Pâques 2005*
Oscar *1995*
Julie *Avril 2005*
Oscar *Nouvel An 1995*
Julie *Avril 2005*
Oscar *1996*
Oscar *14 février 1996*
Julie *Avril 2005*
Oscar *1997 Un an après l'incendie*
Julie *Avril 2005 Treize semaines de grossesse*
Oscar *1997*
Julie *15 semaines de grossesse*
Oscar *1997*
Julie *17 semaines de grossesse*
Oscar *1997*
Julie *20 semaines de grossesse*
Oscar *1998*
Julie *26 semaines et deux jours de grossesse*
Oscar *1999*
Julie *26 semaines et 2 jours de grossesse*
Oscar *2005 Quatre mois avant le Jour J*
Julie *29 semaines et 2 jours de grossesse 2 jours avant le Jour J*
Oscar *2005 9 semaines avant le Jour J*
Julie *29 semaines et trois jours de grossesses 1 jour avant le Jour J*
Oscar *2005 5 semaines avant le Jour*
Julie *29 semaines et 3 jours de grossesse 1 jour avant le Jour J*
Le Jour J 9 h 00
10 h 00
11 h 00
12 h 00
Une heure plus tôt

12 h 30
13 h 00 *29 semaines et 4 jours de grossesse*
13 h 15
13 h 30 *29 semaines et 4 jours de grossesse*
14 h 45
15 h 00 *29 semaines et 4 jours de grossesse*
CAPTIVE
Julie *29 semaines et 5 jours de grossesse Jour 2 dans le sous-sol.*
Tom
Julie *30 semaines de grossesse Jour 4 dans le sous-sol*
Tom
Julie *30 semaines et 2 jours de grossesse Jour 6 dans le sous-sol*
Pieter
Tom
Julie *30 semaines et 5 jours de grossesse Jour 9 dans le sous-sol.*
Tom
Julie *30 semaines et 6 jours de grossesse Jour 10 dans le sous-sol.*
Tom
Julie *31 semaines et 1 jour de grossesse Jour 12 dans le sous-sol*
Pieter
Tom
Julie *31 semaines et 4 jours de grossesse Jour 14 dans le sous-sol.*
Tom
Pieter
Julie *31 semaines et 6 jours de grossesse Jour 16 dans le sous-sol.*
Julie *32 semaines de grossesse Jour 17 dans le sous-sol*
Pieter
Julie *32 semaines et 2 jours de grossesse Jour 19 dans le sous-sol.*
Julie *32 semaines et 3 jours de grossesse Jour 20 dans le sous-sol.*
Pieter
Julie *32 semaines et 4 jours de grossesse Jour 21 dans le sous-sol.*
Pieter
Julie *32 semaines et 4 jours de grossesse Jour 21 dans le sous-sol.*
Tom
Pieter
Julie *32 semaines et 5 jours de grossesse Jour 22 dans le sous-sol.*
Pieter
Julie *32 semaines et 6 jours de grossesse Jour 23 dans le sous-sol*
LE DERNIER JOUR
Oscar
Julie *33 semaines de grossesse Jour 24 dans le sous-sol*
Oscar
Julie
Oscar

Julie
Oscar
Pieter
HANNAH
Hannah
Épilogue
Notes de l’auteur
Table des matières